LENEGRE

COMME

IL Y.A PEU DE BLANCS.

TOME PREMIER.

OUVRAGES de l'Auteur qui se trouvent chez le même Libraire.

Bas-reliefs du 18e siècle, 1 vol.

Cécile, fille d'Achmet III, Empereur des Turcs, 2 vol.



LENÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS;

Par M. D. L. . . , ancien Capitaine au régiment de Bretagne.

Les Scythes pour être Scythes cessent-ils d'être hommes?

Alexis Comnine à Sinefius.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A MADRAS,

Et fe trouve A PARIS,

Chez BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, no. 20.

EE NECRE

COMME

TO SOUTH OF THE SECOND

A MADRAS,

Le fr marie & Panta.

Ches BUISSON, Joseph Sant Librahe.

1791.

PRÉFACE.

L A plus noble des causes, la plus intéressante sans doute que l'on puisse plaider au tribunal de l'humanité, est celle des Nègres: mais le gain d'un semblable procès dépend des circonstances: le point important est de les bien saisse. L'esprit humain n'est pas toujours également disposé à entendre la voix de la raison.

Un avide desir de connoissances nouvelles enslamme un Prince de Portugal, & les Côtes occidentales & méridionales de l'Afrique voient des vaisseaux Européens. Un génie vaste, inquiet, ardent, tourmente Colomb, & la route de l'Amérique est tracée. Etoit-on alors assez éclairé pour prévoir quelle seroit la sécondité de cette source de maux, qui com-

mençoit à s'épancher sur la terre? Et, l'eût-on été, l'amour des richesses, ce tyran de l'homme, l'ennemi des vertus & de la saine philosophie, n'eût-il pas imposé filence aux alarmes de l'humanité? Si donc à l'activité de cette passion, toujours plus terrible dans ses effets pendant le sommeil de la philosophie, on ajoute l'attention continuelle où les grands évenemens de l'Europe ont tenu les efprits depuis l'époque des découvertes, on cessera de s'étonner des prodigieuses invasions de la cupidité de quelques hommes dans des climats lointains, & du peu d'obstacles qu'elles ont rencontré.

En effet, un coup-d'œil sur les trois derniers siècles peut sauver à l'Europe les reproches que l'on pourroit lui faire. En Espagne, l'infatigable ambition de Charles - Quint, ses éternels dé-

mêlés avec fon brave & malheureux rival, sa longue fortune, sa vieillesse sans lauriers, ses der niers jours, plus bizarres que sa vie; la silencieuse politique de son farouche successeur, le trépas de Carlos, les bourreaux de d'Albe. les infortunes de Horn, l'intrépidité de Maurice, les premières étincelles d'une guerre de cent ans, enfin le trône des Castilles éternisant son antique gloire par l'adoption d'un Bourbon. France, les estimables revers de François Ier, les imprudentes liaisons de son fils, les funèbres & fanatiques jours des trois derniers Valois, les opiniâtres travaux des Guises, les attendrissans triomphes de Henri IV, l'effrayant pouvoir de Richelieu. l'ultramontaine finesse de Mazarin, la colossale grandeur de Louis XIV. En Hollande, la li-

viij PREFACE.

berté dans sa jeunesse, l'industrie bravant la rage & l'étendue des mers. Dans le Nord, la gloire des Gustaves, la marriale démence de Charles XII, les miracles de Pierre - le - Grand. En Angleterre, les amours, les fureurs, la tyrannie, & les nouveaux autels du trop célèbre Henri VIII, le regne viril d'Elizabeth, les sanglantes catastrophes des Stuarts, les crimes secrets & les forfaits publics de Pinconcevable Cromwel, Pinextinguible jalousse de l'anti-François Guillaume; enfin, dans notre siècle même, l'inimitable carrière de ce Prince, César dans la guerre, Socrate dans la paix; les vertus, les dangers, la fermeté, les succès de Marie-Thérèse; la révolution de la Suède. la conjuration de Danemarck, le génie de Catherine; telles sont

les scènes dont le puissant intérêt tient depuis trois cens ans l'Europe uniquement occupée d'ellemême. Le marteau qui forgea le premier anneau de la chaîne des Nègres a donc retenti sans qu'on pût l'entendre; & déjà le brigandage, fidèle compagnon des découvertes, la férocité des destructeurs du Mexique & du Pérou, les pirateries des flibustiers. les gémissemens de ces millions d'esclaves expirans de misère sur les rochers de Maurice, dans les sables de Lima, & dans les Savannes des Antilles, dévouoient depuis long - tems aux furies le nom Européen, tandis que l'Europe entière se doutoit à peine du rôle odieux qu'un petir nombre d'hommes avides lui faisoient jouer fur le globe.

Aujourd'hui tout le mal est su: disons-le même à notre gloire,

il est désavoué; que ne peut-on dire également, il est réparé! C'est déjà beaucoup sans doute, à la génération présente, d'avoir réduit la cendre de Colomb à fe contenter d'un respect sans amour, & versé sur les statues brifées des Cortès & des Pizares quelques larmes en mémoire des paisibles vertus des Caciques & des Incas; mais tant qu'il restera des Nègres dans les fers, serons-nous justifiés aux yeux de la postérité? Ne craignons - nous pas que l'on ne nous accuse un jour d'avoir senti les maux de l'humanité avec notre esprit, mais non pas avec notre cœur?

Aujourd'hui ce mot humanité est dans toutes les bouches : plaise au ciel qu'il soit de même gravé dans tous les cœurs! Mais si la multitude de malheureux qui gémisent sans soulagement sur la terre, portoit à croire que certe vertu n'est encore que dans l'enfance, pourquoi ne pas profiter de cette enfance dès qu'elle s'annonce? Ce n'est que par la peinture souvent répétée des misères humaines que l'on parviendra par degrés à développer ses forces. Les sociétés philantropiques, les académies de bienfaifance, les couronnes confacrées aux généreux dévouemens, voilà les occupations de ses premières années; préparons - lui d'avance des ouvrages plus nobles & plus dignes de sa maturité; & tandis que ses mains débiles encore s'essayent sur des individus isolés, apprenons-lui qu'un jour des efforts plus sublimes l'attendent, & qu'après s'être exercée sous le toît solitaire du pauvre, il sera de sa grandeur de sécher les larmes des Nations à la face de l'univers.

O Noirs! elle ne vous oubliera pas alors. Je fens qu'un roman n'est pas fait pour opérer cette grande révolution; mais un roman est lu de tout le monde, & peut-être est-il de la bonne politique de faire aimer d'abord ceux que l'on veut servir ensuite. C'est à la puissance de la discussion à consommer ce grand œuvre, s'il est vrai, toutefois, que le mal en soit venu jusqu'à ce point, que l'on soit obligé de discuter si ce ne seroit pas un bien de briser les fers de l'innocence? Génies du premier ordre! cet honneur vous regarde! la modestie est le premier devoir de l'homme de lettres; il doit la confulter, surtout quand il s'agit d'un aussi grand intérêt. En pareil cas, il n'est pas permis d'essayer ses talens, il faut être sûr de ses forces. Mon cœur m'enseigne bien ce que l'hua

PRÉFACE xiij

manité doit faire, l'éloquence me manqueroit sans doute pour l'en-

seigner aux autres.

Je ne me suis donc chargé que de faire aimer les Noirs. Quels font mes moyens? La sensibilité & l'amour du bien. Ce font les uniques dons de la nature dont je m'enorgueillisse. Si l'on me reproche de n'avoir écrit qu'un roman, je répondrai : Les actions de mon Héros sont les traits détachés de la vie de différens Nègres; je les ai recueillis, rassembles, lies ensemble, & je n'en ai fait qu'un tout. Ce n'est donc précisément un roman; c'est histoire d'un caractère national que j'offre dans le caractère d'un feul homme; cet homme a des vertus, & il est aimable; si ces vertus ne sont autres que celles de sa nation, on doit la respecter. Voilà le plan & le but de cet Ouvrage.

xiv PREFACE.

Conclura-t-on de ce gente de travail, que je suis peu sensible à la gloire? On se tromperoit. Les cœurs bienfaisans devineront celle qui m'est chère. On ne me saura pas mauvais gré de n'embitionner que la seule dont on puisse jouir sans se faire des ennemis. la gloire de rendre les infortunés intéressans. Qu'ai-je à redouter? Si la servitude des Nègres est un jour abolie, je n'aurai à craindre ni la haine de mon siècle, ni les mépris de la postérité. Si les fers subsistent, j'aurai rempli envers mes semblables un des devoirs que m'impose le ti d'homme.

Mais ce dont je ne m'acquitterai jamais, c'est de la reconnoissance que je dois au Public. Il m'inonda de bienfaits en se portant en soule chez l'auguste sille d'Achmet III, & il me pardon-

PRÉFACE. XV

nera d'avoir été plus sensible à ce genre de triomphe qu'aux éloges trop peu mérités qu'il a daigné donner à la vie de Cécile. Suivant le cours de la nature, je puis vivre vingt ans encore; je lui consacre l'emploi de ces vingt années, & je mourrai en me croyant encore redevable envers lui.

Mon nom ne me feroit pas lire.
L'homme de lettres ne le doit à ses lecteurs que lorsqu'il attaque.
Mes amis me reconnoîtront sans peine, & cela me suffit. Mon amour - propre gagne à cet incognito. On a cru me reconnoître dans quelques Ouvrages qui ont paru depuis Cécile; mais quelque flatteuse que soit une telle méprise, il faut faire cesser un doute peu savorable à la gloire de leurs véritables auteurs. Je déclare donc ici que depuis la dernière édition de la vie de la fille d'Achmet III,

xvi PREFACE.

qui s'est faire en mon absence, je n'ai rien mis au jour jusqu'à ce moment. Il est vrai que je risque également de voir mettre mes écrits sur le compte d'autrui. Cela m'est arrivé, mais ce n'est pas moi que le désaveu regarde.

on respect on on



LE NÈGRE

COMME IL Y- A PEU DE BLANCS.

IL y a deux siècles qu'un semblable titre eût excité l'indignation de toute l'Europe. Alors le sordide intérêt parloit; envain pour lui répondre, lui eûton présenté le tableau des vertus des Nègres; selon son usage il eût taxé la vérité d'imposture & l'eût dénoncée à l'opinion publique comme une insulte. Nos malheureux ancêtres, opprimés dans leurs soyers par le despotisme des Portugais, n'eurent hélas! pour témoins de leurs larmes, que le ciel orageux de leurs contrées. Que pouvoient-ils Tome I.

Elle se tait trop souvent lorsque les passions parlent. C'étoir le seul desir de les satisfaire qui sit aborder sur nos rives des étrangers avides, qui n'eus-sent jamais quitré leurs fertiles climats pour l'unique plaisir de nous instruire; la soif de l'or les dévoroit; nous en avions trop peu: & bientôt nos bras leur parurent une marchandise plus précieuse.

On sait qu'il sut un tems où la sureur des découvertes enslammoit toutes les têtes. La navigation sortoit de l'ensance. Les côtes de l'Afrique se virent tout-à-coup inondées de vaisseaux Européens; & tandis que d'un côté ils pénétroient jusqu'au sond de l'Asie, de l'autre, un monde nouveau tomboit sous le glaive des Cortés & des Pizzares.

On pourroit demander aujourd'hui si la conquête des deux Amériques

fut plus funeste aux indigenes qu'aux peuples de l'Afrique? Des races entiérement détruites, les Mexicains, les Peruviens, les farouches Caraïbes, les paisibles habitans de l'Hispaniola, tant d'autres enfin effacés pour jamais de la liste du monde, voilà les titres que les Américains apporteroient en leur faveur. Mais nous! arrachés à notre sol pour aller nous revêtir des chaînes dont la mort les a dépouillés ! Nous, destinés dès le berçeau à la stétrissure de l'esclavage, parce qu'à deux mille lieues de nous, des vainqueurs sanguinaires ont égorgé leurs nouveaux sujets! Nous, ravis sans retour comme sans pitié à notre patrie, à nos pères, à nos frères, à nos épouses, pour aller défricher cette terre où les squéletes épars de ses anciens possesseurs nous demandent une vengeance que nous ne pouvons entreprendre, ni pous eux ni pour nous! Nous enfin, ravalés par nos maîtres à la condition des bêtes de somme, parce qu'ils auroient trop à rougir, s'ils nous rangeoient dans la classe des hommes, ne sommes nous pas en esset plus à plaindre que les Américains? Ils sont morts; hélas! nous vivons! nous traînons sur leur tombe des chaînes plus cruelles que la mort; le sang de nos corps déchirés rougit chaque jour leurs insensibles cendres; & nous soussrous tout à la fois le souvenir de leurs maux, le sentiment des nôtres, & les crimes dont nos semblables se couvrent en nous persécutant.

peuples entiers qui ont mieux aimé nous avoir pour esclaves que pour amis! A quoi leur servent donc cette philosophie, ces sciences, ces arts qui devroient les adoucir & les rendre justes? S'ils prétendent qu'ils épurent les mœurs, qu'ils élèvent l'ame, qu'ils rectifient l'esprit, nous

leur montrerons le joug sous lequel ils nous courbent; & nous leur dirons, que feroient de plus les nations ignorantes & barbares! à quoi leur sert fur-tout la religion sublime qu'ils professent? Elle veut qu'on aime jusqu'à ses ennemis; eh! nous sommes leurs frères! Quand ils ont paru fur nos rivages, ils ont souvent trouvé l'hofpitalité, quelquefois la défiance, il est vrai; mais en les accueillant ou en les repoussant, nous suivions également l'instinct de la nature. Nous n'avions pas leurs connoissances sans doute, mais nous avions un cœur plus tendre; s'il s'ouvroit pour eux, ils devoient le chérir; s'il le redoutoit, ils devoient le gagner.

Pardonne, ô vertueux Gernance! le sentiment prosond que m'arrache le souvenir des douleurs où j'ai vu mes compatriotes livrés. J'oublie les miennes. Dès long-tems ton amitié les a

toutes effacées; mais cette amitie même m'ordonne de conserver ton estime: tu rougirois de moi si les vertus d'un Européen ôtoient à ma mémoire le souvenir des maux que les Blancs ont amoncelés sur la tête des Nègres.

Je ne confonds cependant pas la fin du dix-huitième siècle avec les tems désastreux où les souverains, leurs ministres, leurs peuples écoutoient avec indifférence le récit de nos tourmens, & fourioient à l'insensible cultivateur qui se montroit à leurs regards tout rayonnant de l'or qu'il avoit acquis par nos fueurs. Les cœurs, dit-on, se sont adoucis; l'humanité s'est fait entendre; on parle d'alléger nos chaînes, de les briser peut-être ; que risquez-vous, Européens? essayez de notre amitié. Croyez-moi : vous en ferez plus riches. L'attachement double la force des bras. Sans ce rayon d'espoir, j'eusse laissé mes aventures dans l'oubli; il falloit des hommes pour m'entendre; il falloit des hommes pour connoître, pat mon exemple, quels hommes ils vouentau mépris.

Je nacquis en 17., sur les bords du, Sénéga. Mon père étoit frère du fouverain des états où je reçus le jour. Je ne désignerai désormais mon oncle que par le nom de Siratik. (1) * Ce titre dans notre langue répond à celui de roi. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici un détail de mon enfance. Personne n'ignore combien notre éducation est circonscrite; peu de devoirs, parce que notre morale ne s'étend pas fort loin; encore moins d'étude, parce que notre instruction ne porte que fur des objets généraux ; exercer le corps, tirer de l'arc, courir, nager, lutter, chasser, telle est la manière dont se passent les jours uniformes de la jeunesse Nègre. Le ciel n'a pas voulu

^{*} Voyez les Notes à la fin de chaque Volume.

sans doute que les lumières & les atts parvinslent jusqu'à nous; nous apprenons ce qui peut nous être utile, rien de plus; nos vues ne s'étendent qu'aux besoins de la nature. Le Nègre le plus robuste & le plus adroit devient le plus riche; celui qui se bat le mieux contre les ennemis de sa nation est le plus noble. Cette noblesse ne se transmer point; tel Nègre, comme moi par exemple, pourra compter vingt aïeux sur le trône, & ne pas sortir de la classe ordinaire des citoyens : il en est de même des richesses que l'on acquiert pendant sa vie. Le souverain est l'unique héritier de ses sujets, & les enfans, à la mort de leur père, sont obligés de trouver dans leurs bras ou dans leur courage, la source d'une fortune nouvelle, qui, dans la suite, ira de même s'engloutir dans les tréfors du monarque.

Si notre éducation étoit plus soignée,

nous aurions autant d'esprit, & plus, peut-être, que les peuples d'Europe. Nous les égalons en adresse; & l'adresse annonce un degré d'intelligence qui n'auroit besoin que de culture pour embrasser des objets plus vastes. Quant aux qualités du cœur, comme l'éducation ne fait que les polir sans les augmenter, y auroit-il trop d'audace à leur disputer l'avantage ?- Chez nous, on ne connoît point ce moi fatal, dont le sentiment rend insensible avec grace, dur avec politesse, implacable avec urbanité; nous n'avons point l'art d'offrir sans donner, mais nous donnons sans offrir; nous ne nous attendrissons pas sans soulager, mais nous soulageons sans nous attendrir; nous ne connoissons pas les mots imposans d'honneur, de fidélité, de délicatesse, de dévouement, mais nous gardons nos fermens, nous aimons nos épouses, nous servous nos amis, nous drions être traités par eux, & l'usage constant de ces actions nous a dispensés d'avoir des termes pour les exprimer: ensin nous n'avons point de ces palais superbes où l'on s'enserme pour éviter les regards des malheureux; nous n'habitons que des hutes également ouvertes au pauvre comme au riche, à l'étranger comme à l'ami, & sous lesquelles l'ennui ne pénètre jamais, parce que les plaisirs du luxe n'y sont pas.

Je n'ai point à me plaindre de la nature, elle me doua d'un corps robuste, d'une taille élevée; elle y joignit la beauté de ma nation, un noir de jais, un front large, un œil perçant, une bouche large & richement meublée. Voilà l'écorce: que couvroitelle? une sensibilité prosonde, une patience qui tenoit de l'opiniâtreté, une sfierté d'ame pleine de courage, ennemie des obstacles, une bonté de cœur qui ne peut se nourrir que de bienfaits & de reconnoissance; tel sut mon caractère: s'il annonce des vertus, il suppose également des désauts, & j'en eus. Ma sensibilité souvent égara ma prudence; mon courage sut aveugle; ma crédulité extrême; & la roideur de mon esprit me sit oublier quelquesois que tous les hommes ont besoin d'indulgence.

Itanoko fut le nom que je reçus en naissant; l'amour veilloit pour-ainsidire à côté de mon berceau, & les premiers regards que j'ouvris à la lumière rencontrèrent les charmes d'Amélie.

On s'étonnera sans doute de trouver un nom françois à l'objet de ma samme, d'une samme qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Amélie cependant étoit Africaine, mais son père étoit de Nantes. L'infortuné Dumont (c'étoit le nom de son père) avoit sait nausrage à l'embouchure de la rivière de Gambie; seul il avoit survécu à la perte d'un vaisseau qu'il commandoit; excellent nageur il n'avoit dû le salut de ses jours qu'à la force de ses bras & de sa constitution. Jetté mourant sur une terre inconnue, déchiré par les pointes des rochers où les vagues l'avoient brisé, couvert de contusions exténué de saim & de saigue, il eut malgré tant de maux le courage de triompher du désespoir.

Sur les notions que ses connoissances maritimes lui donnoient, il osa se flatter de supporter tous ces coups du sort & de gagner le fleuve Sénéga en suivant la côte. Après vingt-quatre heures de repos, pendant lesquelles il n'eur pour lit que le sable de la plage, & pour rafraîchissement que quelques coquillages que les slots déposoient à ses pieds, il se mit en marche. Le jour, il suyoit la rencontre d'hommes dont il

craignoit la barbarie; la nuit il redoutoit encore plus la férocité des animaux dont les hurlemens le remplissoient de terreur : il n'avoit pour toute nourriture que quelques fruits fauvages qu'il n'avaloit qu'en tremblant. Il erra de cette sorte pendant un mois sans ofer se livrer pendant un seul quart-d'heure au sommeil. Enfin il se trouva à l'embouchure d'une rivière, dont le bord opposé étoit couvert d'une épaisse forêt qui s'étendoit à perte de vue le long du rivage de la mer. La foiblesse où il se trouvoit réduit, la largeur du courant, la crainte de s'égarer dans une forêt dont il n'appercevoit point l'issue, le forcèrent à remonter la rive de ce fleuve : il ne se douta point que c'étoit un des bras du Sénéga, parce qu'en effet ce n'étoit point celui où les vaisseaux d'Europe viennent mouiller. Incertain de sa route, il suivit donc avec douleur cette nou-

velle direction qu'il sentoit bien devoir l'éloigner du terme de son voyage. Un jour, accablé d'inanition, de sommeil & de lassitude, il s'arrêta non loin de la ville où je suis né. Quelques Nègres, que la pêche avoit conduits vers le lieu où il étoit, l'apperçurent, & le trouvèrent sans connoissance. L'aspect d'un homme blanc les étonna; ils descendirent. Il respiroit encore, & ils s'empressèrent de le transporter à la ville. A son réveil il ne se vit pas sans effroi au milieu d'une peuplade nombreuse que la curiosité avoit rassemblée; mais les tendres caresses de ses hôtes, leur soins touchans, leur prévenante amitié, le rassurèrent insensiblement. D'abord la nécessité de se rétablir le retint parmi nous; mais bientôt les charmes de notre vie paisible lui firent une douce habitude de notre société. Par degrés le souvenir de la patrie s'affoiblit en lui, & l'amour qu'il conçut pour une de nos femmes acheva de l'effacer pour jamais. Le Siratik l'accueillit avec bonté. Pour exprimer sa reconnoissance, il apprit notre langue, il raconta ses malheurs; on l'en aima davantage; & le souverain & les sujets se disputèrent à l'envi le bonheur de rendre son sort agréable: il épousa la semme qui l'avoit charmé; la nation lui construist une habitation, lui donna des terres, lui montra l'art de les cultiver, & la naissance d'Amélie vint rendre indissolubles les nouveaux liens qui l'attachoient à l'Afrique.

Dumont avoit toute l'amabilité de sa nation, sans en avoir la frivolité ni l'indiscrette inconstance; & les talens de l'esprit embellissoient en lui les qualités du cœur. Un frère qu'il avoit laissé en Europe étoit le seul objet de ses regrets. Ils avoient perdu dans leur enfance leur père & leur

mère, & la bénédiction des auteurs de leurs jours avoit été leur unique héritage. Un parent s'étoit chargé de leur éducation; ils avoient répondu dignement à ses soins, mais la mort le leur avoit ravi, lorsque leur sort avoit plus que jamais besoin de directeur.

Dumont avoit pris le parti de la mer; sa bonne conduite lui avoit mérité par degrés le poste de capitainemarchand, qu'il exerça avec honneur: mais la mer engloutit son vaisseau, ses compagnons, le fruit de toutes ses épargnes, & tout ce qu'il possédoit au monde. Il crut devoir accepter avec reconnoissance la nouvelle patrie que le ciel sembloit lui ordonner d'adopter. Content de son sort, assez philosophe pour penser que l'homme est cher à Dieu par les vertus qu'il professe, & non par les climats qu'il habite, il renonça sans remords aux lieux où la fortune l'avoit pour-ainsidire dédaigné, pour accepter le nouveau séjour où la providence l'attendoit pour le récompenser de n'avoir pas douté de sa biensaisance infinie.

Il n'avoit que vingt-quatre ans lorfque mes compatriotes l'accueillirent. J'étois alors au berceau, il étoit aimé de tous; mais mon père qui par son rang l'avoit fervi plus qu'un autre, l'aimoit encore plus. Cette espèce de sympathie de caractères, cette analogie de sentimens, enfin ce je ne sais quoi qui prépare, qui forme, & qui serre les liens du cœur, les avoit étroirement unis. Je sus donc, pour-ainsidire, élevé dans le sein de Dumont; il aimoit trop le père pour ne pas aimer l'enfant. Je sus le françois presque en même-tems que ma langue maternelle. L'épouse de Dumont & mon père l'avoient de même appris par ses foins, & nous composions au sein de l'Afrique une société qui, par la tendresse & l'union qui la formoient, pouvoit être séparée du reste des humains.

C'est ainsi que la nature, en me plaçant près d'Amélie, me fit fentir le, besoin de la chétir, de lui plaire, de lui payer sans réserve la tendresse dont son père m'honoroit. Les noms si doux & de sœur & de frère, étoient pour nous l'heureux présage de titres plus chers qui nous attendoient un jour. Paifibles sentimens! délices de l'enfance! qu'êtes - vous devenus ! Pourquoi faut-il. que les orages des passions & les maux de toute espèce vous succèdent? Liens chers & sacrés de l'hymen! premiers bienfaits du Créateur! il falloit que vous vous ressentissiez de la chûte de l'homme, & que pour en être puni il acherât vos douceurs par le trouble, les douleurs & les tourmens de l'amour ! . !

Excepté la langue françoise dans laquelle il ne perfectionnoit chaque jour, Dumont me laissa jusqu'à l'âge de douze ans fans autre instruction que celle des enfans de mon âge & de mon pays; mais il voyoit avec plaisir percer en moi une curiosité que je ne dissimulois pas, & dont il se flattoit bien de faire usage pour me conduire insensiblement aux vérités importantes pour lesquelles l'homme est né. S'il parloit à mon père de la puilsance, de l'éclat, de la magnificence de la France, du génie, de la politesse, de l'affabilité de ses compatriotes, de leur amour pour la patrie, de la magnanimité des grands, du courage des peuples, de l'antiquité de leur monarchie, des vertus de leurs souverains, de leur amour pour leurs sujets, de leurs armées nombreuses, des découvertes & des connoissances des Européens, je l'écoutois avec un plaisir, avec une avidité qui n'échappoit point à ses regards perçans. Mon père lui disoit quelquesois, je crois sans peine au bonheur que l'on

goûte dans vos climats; combien de milliers de Nègres ont été enlevés de nos bords par des vaisseaux d'Europe! Le droit de la guerre nous permet de disposer du fort de ceux qui tombent entre nos mains, nous les leur cédons pour des bagatelles. Hélas! les Européens sont plus vertueux que nous! C'est par humanité sans doute qu'ils viennent de si loin les chercher pour les arracher à nos chaînes. Il faut que ces Nègres soient heureux, nul n'est jamais revenu dans ses soyers. Dumont se taisoit; une rougeur subite se répandoit sur son front; mais elle n'attiroit pas notre attention, nous ignorions encore que l'ame des Blancs se peint sur leur figure. Cette rougeur nous eût appris le secret qui déchiroit Dumont. Caressé dans nos bras, cet homme senfible portoit dans son cœur tous les remords des crimes que l'Europe commet envers nous; fatal secret dont je devois

éprouver toute l'horreur avant de le découvrir ! Pourquoi Dumont ne futil pas plus sincère ou plus consiant ? Que de maux il m'eut épargné peutêtre! Ah! nous ne l'en aurions pas moins chéri; les crimes des nations ne sont point à nos yeux les crimes de l'homme.

r

e

t

I

1.

it

15

at

ûc

ıt.

n-

e-

et

ois

Je ne me lassois point de l'entendre, & il ne se lassoit point de me répéter ce que j'avois entendu cent fois. Tout ce que je lui voyois faire d'étranger à nos usages, j'en demandois l'explication avec empressement. Par exemple pourquoi il ne mangeoit point à notre manière? pourquoi il s'étoit fait des habits & en avoit fait de même à sa semme & à sa fille? Il satisfaisoit à tout avec bonté, il m'enseignoit ainsi sans que je m'en doutasse les vertus de la décence, de la pudeur, de l'honnêteté: il n'étoit qu'une seule de ses actions sur laquelle il gardoit le silence, & c'étoit pour exciter ma curiosité,

Je le voyois le matin & le foir se prosterner; sa femme & sa fille en faisoient autant; il tiroit de sa poche un assemblage de petites feuilles minces & blanches, fortement cousues ensemble; j'appercevois dessus une multitude de traits noirs artistement arrangés, dont j'ignorois la signification. Il étoit aisé de voir que ce petit livre, (car c'en étoit un) avoit été mouillé; je me doutois qu'il l'avoit apporté avec lui & fauvé du naufrage, car je n'avois nulle idée d'en avoir vu de semblable à nos habitans; il y fixoit les yeux, prononçoit avec une sorte d'enthousiasme une suite de paroles; ces paroles n'étoient ni nègres, ni françoises; mais leur harmonie étoit plus douce. Si je me trouvois par hazard dans sa maison, je l'imitois, je me jettois à genoux, je joignois fortement mes petites mains l'une contre l'autre, je levois comme ·lui mes yeux vers le ciel, je craignois

d'oublier la moindre circonstance d'une scène si nouvelle pour moi. Il sembloit que Dumont m'en étoit devenu plus cher. A peine avoit-il fini que je m'élancois à son col: apprends moi donc, lui disois-je, pourquoi tu viens de faire cela? Il m'embrassoit, des larmes de joie s'échappoient de ses yeux. Il n'est pas encore tems me répondoit-il.

n

S

-

e

it

n

1-

8

le

os

n-

ne

nt

eur

me

, je

je

ins

me

ois

Je touchois à ma treizième année. Un jour que je l'avois pressé plus vivement qu'à l'ordinaire sans en obtenir encore de réponse satisfaisante, son resus me donna véritablement de l'humeur, je le boudai toute la journée; je le voyois sourire aux petites marques de mon impatience, & cela les redoubloit. Tout me déplaisoit; Amélie même ne charmoit que soiblement mon ennui; j'éprouvois une inquiétude secrette dont j'avois peine à me rendre compte; tant il est vrai que le

culte de la Divinité devient un befoin pour l'homme dès l'instant où la plus légère notion en éveille l'idée dans son ame.

Lorsque Dumont vit le soleil baiffer vers l'horizon, il me dit; Itanoko veut-il se promener avec moi? Je fus d'abord tenté de le refuser, mais je n'en eus pas la force; mon amour-propre étoit blessé, mais mon cœur ne l'étoit pas ; j'aurois craint d'affliger Dumont. Nous sortimes; insensiblement il amena la conversation sur son pays, & me parla de la grandeur, de la majesté, de la somptuosité des temples: ce mot étoit nouveau pour moi, il réveilla toute mon attention, j'écoutois avec transport la description d'un temple. Mon cher Dumont m'écriai - je, quel plaisir de t'entendre! un temple doit être superbe; quel pompeux spectacle que celui de ses riches ornemens, de ces vases précieux, de

fique harmonieuse dont tu viens de m'entretenir, tu ne m'avois jamais parlé de cela; mais pourquoi ces vastes édifices? pourquoi cette pompe, & cet encens?

S

[-

0

15

ie

0-

16

er

e-

on

de

n-

i,

é-

on

e!

m-

105

de

ces

Pendant que je l'interrogeois ainsi; nous étions montés sur une colline qui dominoit toute la contrée. La saisondes pluies venoit de cesser; les orages avoient fui, le ciel étoit pur, & la terre encore humide répandoit dans les airs une douce fraîcheur qui portoit jusqu'à nous le parfum des fleurs dont la plaine étoit couverte. Jamais la nature ne se montra plus belle. L'œil dans sa course rapide s'égaroit sur un immense horizon, il voyoit le superbe Sénéga s'éloigner en serpentant, & porter majeltueusement vers les mers ses flots paisfibles dont la source est inconnue. De valtes forêts, des prairies émaillées, des bourgades nombreuses, enrichissoient ses

Tome I.

B

forçoit sous un autre hémisphère, & la lune, aux rayons argentés, s'élevoit lentement sur les monts de la Libie.

Regardes, me dit Dumont; ce specracle ne dirit rien à ton cœur ? Il ravit tous mes sens, lui répondis-je. Ah! que l'homme est beureux de le voir, d'en jouir, & de sentir qu'il en jouit. Oui sans doute, reprit Dumont, mais s'il ignore la main qui l'a créé, il n'en jouit qu'à la manière des animaux. La connois-tu cette main qui foutient ces astres brillans dont la chaleur fait naître tes moissons, & dont la lumière dissipe l'obscurité des nuits? Connois-tu le pouvoir qui fit jaillir ce fleuve des entrailles de la terre? Qui couvrit les rivages de ces fleurs embaumées, de ces bois dont l'ombrage adoucie la chaleur des jours ; de ces animaux dont le lait te nourrit; de ces

oiseaux dont le chant amuse ton oreille? Non, lui dis je; mais il doit être bon, & infiniment puissant! Eh bien, reprit il, cet Etre si bon, si puissant, c'est ton Dieu; c'est le mien; c'est le Dieu de l'univers : c'est pour toi, c'est pour l'homme quil a créé cette scène qui t'a charmé: il t'a créé toi-même pour en jouir, mais non pas en ingrat. Tant de bienfaits méritent ta reconnoisfance, tu dois donc l'aimer. Lui seul, si tu l'offenses, a le droit de t'en priver, tu dois donc le craindre. Lui seul a le pouvoir de te combler de biens, tu dois donc l'adorer. Maintenant te voilà inf: truit des motifs de cette action que tu me vois répéter tous les jours. C'est devant lui que je m'humilie; c'est à ses pieds que je me prosterne pour lui demander, non l'accroissement des biens qu'il m'a prodigués, mais les vertus qui me rendent digne de ses biensaits, qu'il ne me devoit pas. Au lever de l'aurore

?

e

S

je lui dois mon premier hommage, & quand le retour des nuits me rappelle au sommeil, je lui dois mes derniers fentimens. - Te les accorde-t-il ces vertus? - Oui, si je les lui demande d'une manière digne de sa bonté.-Mortel privilégié! c'est donc à toi seul que ce Dieu s'est fait connoître ? car nous, hommes comme toi, nous ne le connoissons pas. - Il ne l'a pas encore voulu Yans doute, mais un jour il le voudra. Les peuples de l'Europe le connoissent: ils se rassemblent pour le prier, pour le bénir, pour l'adorer; & voilà l'origine de ces temples, de ce culte, que je te peignois tout-à-l'heure. - Er, comme toi, lui demandent-ils les vertus? - Ils le doivent. - En ce cas ton peuple doit être le meilleur de toute la terre. - Cela devroit être, me répondit-il en soupirant. La nuit étoit venue. Nous regagnames notre habitation. Mon cœur étoir plein : une joie douce de

nouvelle s'étoit glissée dans tout mon être: il me sembloit que je venois de prendre une autre existence. Une seule chose m'inquiétoit encore; je voulus m'en éclaircir sur le champ. Ton Dieu, lui dis-je, est-il aussi le Dieu d'Amélie? Oui, me tépondit-il avec transport, & j'espère qu'il le sera pendant toute sa vie. C'en est sait, m'écriai-je, le Dieu d'Amélie sera le mien; tu ne m'as pas trompé, je vois qu'il a le pouvoir de donner les vertus.

Je ne pus fermer l'œil toute la nuit; la conversation que je venois d'avoir avec Dumont, avoit répandu sur tous les objets dont j'étois entouré, un intérêt qu'ils ne m'avoient point inspiré jusqu'alors. Mon père, ma mère, mon jeune camarade Otourou, notre hutte, mon perroquet, tout ce qui jusques-la m'avoit été assez indisférent, se présenta à moi sous une sorme enchanteresse.

Dieu de Dumont, me disois-je, c'est donc pour le charme de ma vie que tu appris à mon père à me serrer dans ses bras? C'est pour adoucir mes chagrins que tu donnas un cœur tendre à Otourou? C'est pour me garantir des orages que tu me bâtis cette hutte? C'est pour amuser mes loisirs que tu rendis cet oiseau moins farouche? Sans toi je n'aurois donc pas tout cela? Il me sembloit qu'une voix inconnue me répondoit, non, sans doute. Je prêtois l'oreille, & je ne l'entendois plus. Oh! donnemoi donc aussi, Dieu de Dumont, les vertus qui te plaisent. J'étois couché; un mouvement que je sis détacha mes flêches qui étoient suspendues près de mon lit. Ces flêches qui jusqu'alors m'avoient tant amusé, me causèrent un mouvement d'horreur involontaire; je les repoussai d'une main presque tremblante, en disant, ce n'est pas le Dieu de Dumont qui me les a données; animaux qu'elles frappent; je sens bien que la vue des douleurs n'est pas un plaisir pour moi; mais c'est qu'il est peut-être un Dieu du mal comme un Dieu du bien, dont Dumont ne m'a pas parlé. Cette idée me chagrina. Hélas! j'ignorois encore que les passions de l'homme étoient l'origine de ce mal que, dans mon trouble, j'érigeois en divinité.

A peine étoit-il jour que je volai chez Dumont. Mon imagination étoit embrasée: je l'accablai de questions: il avoit trop bien commencé pour ne pas achever. Il trouvoit en moi un cœur neuf, docile, exempt encore de vices & de préjugés: il m'eut bientôt instruit & convaincu; & dans peu de mois la religion chrétienne me fut entièrement connue. Ce fut alors que mon cœur sentit vivement la privation de ces temples, où tout imprime

en nous les caractères sacrés de la véritable religion. O Dieu de l'univers! s'écrioit souvent Dumont, ne resuse pas le bonheur à cette ame pure! daigne le recevoir dans ton sein, & qu'il obtienne un jour ce que mes mains profanes ne peuvent lui donner! Dieu auroit exaucé ses prières, mais sa justice vouloit auparavant éprouver ma constance par les infortunes.

J'avois atteint ma dix-huitième année. Dumont me proposoit souvent de me conduire sur les bords de la mer, pour y chercher quelques établissemens européens où je pourrois embrasser totalement la religion qu'il m'avoit enseignée. Le voyage n'étoit pas sans danger: il falloit traverser quelques nations, ennemies de la mienne, qui pouvoient nous saire à l'un & à l'autre un mauvais parti. Mon père alarmé par ces réslexions, par amitié pour Dumont, par tendresse pour moi, s'y étoit jusqu'an

lors opposé. L'épouse de Dumont ressentoit ces alarmes plus vivement encore : elle savoit que sa fille devoit être du voyage, & la crainte de perdre peutêtre pour jamais son époux & son enfant, frappoit tellement son esprit, qu'elle usa de tout l'ascendant qu'elle avoit sur Dumont pour le détourner de ce dessein. Quant à moi, outre l'attachement que j'avois pris réellement pour la religion de mon ami, j'avois un autre intérêt bien puissant sur mon cœur pour me faire hâter notre départ. Dumont m'avoit déclaré que jamais je ne serois l'époux d'Amélie que nous n'eussions l'un & l'autre reçu le baptême, & que notre hymen ne fût consacré aux pieds des autels. Dumont m'avoit éclaire, & j'avois instruit mon camarade Otourou. Que craignons-nous? disois-je souvent au père d'Amélie. Nous fommes trois; nous fommes braves; vous êtes prudent; est-il des dan-

gers que l'on n'affronte à l'aide du courage & de la fagesse? Il nous est facile de nous défendre si nous sommes attaqués; il nous est encore plus aisé d'éviter nos ennemis: l'épaisseur des bois, la distance des habitations, tout nous favorise. Si Amélie est vaincue par la farigue, Otourou & moi nous sommes forts, nous la porterons. Dumont, dont le cœur étoit d'intelligence avec le mien, céda sans peine à mes raisons : il parla si fortement à mon père, à son épouse; il leur fit une peinture si vive du bonheur qui nous attendoit, & dont leur obstination nous privoit; il leur représenta sous des couleurs si effrayantes le malheur qui suivroit notre mort si elle nous surprenoit avant ce moment de grace, que loin de balancer davantage, ils se décidèrent eux-mêmes à nous · accompagner. Notre départ fut donc arrêté; & si le jour n'en fut pas fixé au lendemain, c'est que nous étions alors

au tems des récoltes: retard fatal! qui fut le premier signal de mes malheurs.

Notre moisson s'avançoit. Elle étoit heureuse; tout le monde y travailloit sans relâche le jour; & le soir, la joie générale s'annonçoit par des cris, des chants, des danses, délassemens ordinaires des farigues des Nègres. Pour moi, j'étois dans une véritable ivresse; je ne pensois qu'à mon bonheur futur; je ne parlois, je ne m'occupois que de norre voyage. Mon amour pour Amélie étoit extrême; je la voyois, je l'adorois, je ne la quittois pas d'un instant; & cependant, telle étoit la violence de mes desirs, qu'elle me faisoit oublier la félicité dont je jouissois, & que je ressemblois à un homme qui séparé depuis long-tems de l'objet de sa tendresse, compte les momens qui le rapprochent du jour où il doit le revoir.

Otourou, qui ne faisoit qu'une ame

S.

-

u

S

avec moi, partagoit mes transports, mais à sa manière. Moi, toujours brûlant, je ne songeois qu'au succès de mes vœux: lui, calme & patient, ne s'occupoit que des moyens qui pouvoient assurer ce succès. Il sembloit que la nature eut fondé notre amitié sur la différence de nos caractères; ou plutôt qu'elle eut fait naître Otourou pour être mon ange conservateur. Son père, qu'il n'avoit jamais vu, étoit un Nègre d'un village voisin : il étoit disparu dans une guerre que notre nation avoit soutenue contre les peuples de Galam; & avoit laissé sa femme enceinte. A la paix, cette femme, nommée Atiliba, étoit venue à la cour du Siratik, dans l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de son époux. Ses recherches avoient été vaines. Mon père s'en étoit mêlé, mais sans succès: il avoit eu la complaifance de la loger chez lui. Pendant qu'il s'occupoit de lui faire retrouver son époux, elle étoit accouchée;

Le chagrin de son veuvage se joignant aux dangers inséparables de l'enfantement, l'avoient en peu de jours conduite au tombeau. Son enfant avoit trouvé dans mon père l'humanité, souvent plus compatissante que la nature. Nous n'eûmes tous deux qu'un même berceau; & Otourou sut mon stère avant que l'âge en eût sait mon ami.

J'ose dire que nous ne nous ressemblions que par le courage; avec cette dissérence encore cependant, que je me jettois au-devant des dangers dès que je les appercevois, au lieu qu'Otourou ne les assrontoit que lorsqu'il étoit sûr qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre. Toujours froid, toujours paisible, il sourioit de mes emportemens; mais il ne les contrarioit pas. Maître de son esprit, de son cœur, de ses passions, tout son être étoit l'esclave de sa volonté, tandis qu'au contraire ma volonté obéissoit à l'ardeur de mon caractère. Voulois-je

m

pa

ti

al

n

h

n

1

une chose, ne la vouloit-il pas, il commençoit par vouloir comme moi; & bientôt je finissois par ne vouloir que comme lui. Sa bonté, sa douceur, son amitié n'étoient point les miennes. Chez moi, ces vertus s'épanchoient audehors comme un torrent; chez lui, elles agissoient en silence : elles étoient cachées, mais solides; elles étoient muettes, mais actives. Enfin généralement plus parfait que moi, je ne l'emportois sur lui que par la facilité à oublier l'injure ; & c'étoit l'effet de la différence de nos tempéramens. En moi, la colère paroissoit comme un orage: le calme lui succédoit bientôt. En lui, elle se concentroit, la vengeance ne l'éteignoit pas; & si le tems sembloit l'avoir calmée, ce n'étoit que parce qu'il l'avoit engourdie par le froid de la haine.

Otourou, qui chaque jour étoit témoin de mon empressement pour le voyage projetté, ne s'occupoir que des moyens d'en diminuer pour nous les dangers. Sans s'ouvrir à personne, il étoit parti, & s'étoit avancé au-delà des frontières de notre pays. Il avoit pénétré dans le territoire de la nation ennemie, assez loin pour découvrir du haut d'une montagne les bords de la mer, & une habitation qu'à sa structure étrangère & nouvelle pour lui il jugea européenne. Seul, mais échappant facilement à tous les yeux, il avoit examiné les passages, reconnu ceux qui, plus éloignés des villages, étoient par conséquent les moins dangereux; & certain de la justesse de fes observations, il revint assez inftruit du local pour nous servir de guide fidèle pendant l'obscurité des nuits; tems qu'il regardoit comme le plus propice à notre petite troupe pour traverser sans péril.

Pendant son absence, qui dura huit jours, nous commencions à sentir de l'inquiétude, sur-tout moi. Elle eût été bien plus vive, si nous avions connu le danger éminent où cette démarche exposa sa vie, ou du moins sa liberté.

pl

CO

do

m

gu

re

gl

ja

cr

fu

g

n

te

d

n

to

é

b

f

t

A son retour, usant des mêmes précautions dont il s'étoit servi pendant sa course, il avoit marché toute une nuit pour traverser une forêt, qu'il savoit être fréquentée pendant le jour par nos ennemis. Au lever du soleil il se trouva assez avancé pour se flatter d'être bientôt hors de tout péril. Il savoit que la lisière de cette forêt étoit à peine séparée de notre territoire, par un espace d'un quart de lieue; & déja il se réjouissoit d'être bientôt à l'abri de tout péril, & se félicitoit d'avance du plaisir que le récit de ses découvertes alloit nous donner. Animé par cette idée, il se presse, hâte sa marche, & dans peu d'instans il arrive assez près du bord de la forêt pour distinguer le court trajet qui lui restoit à faire. Que l'on juge de son effroi lorsqu'il apperçut la petite C

a

a

e

e

S

u

e

t

e

e

plaine, qui le féparoit de notre pays; couverte d'une multitude de Nègres, dont les mouvemens, les cris & les armes annonçoient assez que des desseins guerriers les rassembloient en ce lieu! It resta immobile à cette vue: ses sens se glacèrent; &, depuis, il m'a avoué que jamais aucun danger ne l'avoit plus cruellement alarmé que celui-là. La fuire étoit impossible : il avoit à sa gauche le Sénéga, dont le cours rapide ne lui laissoit aucun espoir de le remonter à la nage affez loin pour être hors d'atteinte; à sa droite, le pays de ces mêmes Nègres s'étendoit en croissant autour du nôtre, & la pointe de ce croiffant qu'il lui auroit fallu chercher pour éviter les ennemis qu'il avoit en face, étoit précisément le quartier le plus habité de leurs contrées. Quand son effroi fut assez dissipé pour lui permettre toutes ces réflexions, il s'arrêta au seul parti qui lui restoit; ce sût de s'enfoncer dans

la

jat

la

les

m

rél

m

lei

po

êt

tre

de

di

qu

er

gı

ar

re

fu

P

C

la forêt, de s'y cacher, & d'attendre le retour de la nuit, qui lui offriroit peutêtre le moyen de s'échapper. Une réflexion nouvelle l'arrêta bientôt; l'amour de la patrie la fit naître. La difposition de ces Nègres, le lieu où il les rencontroit, ne lui permirent pas de douter que ce ne fût à nous qu'ils en vouloient, & qu'ils ne cherchassent à nous surprendre dans le tems précisément, où les moissons ayant dispersé tous nos compatriotes dans les campagnes, fembloient leur promettre moins de résistance & un butin plus facile. Il sentit combien il lui seroit utile de s'assurer de leurs desseins; & il espéra que s'il y parvenoir, il pourroir, grace à fon agilité dans la course, arriver assez tôt à la cour du Siratik pour y répandre l'alarme, & nous donner le tems de nous mettre en défense. Il revint sur ses pas, choisit l'arbre le plus élevé & le plus touffu qui se trouvoit sur la rive de la forêt, & l'embrassant lestement & des jambes & des bras, il en gagna bientôt la cime. Là, tranquille, à l'abri de tous les yeux, tandis qu'il pouvoit facilement promener ses regards au loin, il résolut d'observer les intentions & la marche des ennemis, & d'attendre ou leur départ pour s'éloigner, ou la nuit pour passer au milieu d'eux, sans en être vu.

Il ne fut pas long-tems sans reconnoître que cette plaine étoit le lieu du rendez-vous, parce qu'à mesure que les dissérentes troupes y arrivoient, elles quittoient leurs armes, les rassembloient en faisceau, & chacun ensuite s'éloignoit, se mêloit avec les pelotons déjà arrivés, ou se couchoit par terre pour se reposer. Des seux dont il apperçut la sumée, le consirmèrent dans l'idée qu'ils passeroient au moins la journée dans cette position.

S

1

ſ.

e

n

à

e

e

S

e

8

Ils furent assez tranquilles jusqu'à dix

L

né

fe

le

de

ne

m

fe

TE

1

ti

il

ti

heures du matin; tout-à-coup ils se levèrent, coururent à leurs armes, & se formèrent en pelotons. Leur général atrivoit. Otourou le distingua à son palanquin & à l'escorte qui l'environnoit. Il passa successivement devant chaque troupe, & s'y arrêta quelques instans. Après cette espèce de revue, l'armée fit un mouvement, & marchant sur les derrières, elle se dirigea vers la forêt. Otourou ne put s'empêcher de frissonner à cette vue; mais rassuré bientôt par l'élévation de l'arbre sur lequel il étoit, & par l'épaisseur du feuillage qui le cachoit, il se félicita d'une circonstance qui lui promettoit plus de facilité pour s'évader pendant la nuit. La chaleur seule du jour qui se faisoit déjà vivement sentir avoit été cause de ce mouvement ; & à peine les Nègres eurent-ils gagné l'ombre de la forêt, qu'ils se dispersèrent pour s'établir chacun suivant sa volonté.

L'arbre qui cachoit Otourou ne sur pas négligé. Une vingtaine vinrent se reposer sous son ombrage; & ce voisinage le mit à même de ne pas perdre un mot de leurs discours.

Ce sut ainsi qu'il apprit qu'ils séjourneroient encore trois jours dans ce lieu,
pour attendre le Damel, (2) ou leur
roi, qui devoit venir en personne se
mettre à la tête de l'armée, dans le dessein de faire une incursion sur nos terres. Ce retard lui sit plaisir, & lui laissa
l'espoir, s'il étoit assez heureux pour
tromper la vigilance des ennemis dont
il étoit entouré, de nous donner assez
tôt des nouvelles de leurs projets, pour
nous mettre à couvert d'une surprisé.

Dans la polition où se trouvoit Otoutou, la moindre circonstance est inquiétante; & un jeu du hazard, ou plutôt un évènement tout naturel, l'auroit perdu, si sa présence d'esprit, & les instructions qu'il avoit puisées dans le

t

le

P

ge

ra

le

J

ar

m

U

ta

Ç

C

ce

re

m

do

l'a

L

in

s'c

tic

pl

qu

13

commerce de Dumont, ne l'avoient sauvé. Les vérités qui avoient germé dans son cœur, lui avoient appris aussibien qu'à moi, à mépriser les superstitions des Nègres de l'Afrique; & il fit adroitement usage de leur crédulité pour se tirer d'embarras. L'arbre sur lequel il s'étoit caché, étoit de la plus haute élévation. L'incommodité de la situation d'Otourou, son attention d'abord à observer les mouvemens des ennemis, & ensuite à écouter leurs discours lorsqu'ils s'étoient approchés de lui, avoient tellement préoccupé son esprit, qu'il ne s'étoit pas apperçu qu' sept ou huit pieds au-dessus de sa tête des vautours avoient établi leur aire. Les petits étoient déjà forts, & le père & la mère, partis avant qu'il eût monté sur l'arbre, avoient été sans doute chercher au loin leur proie. Il étoir àpeu-près midi, lorsque ces oiseaux, plamant dans les airs, vinrent fondre sur

é

2

1

1-

(-

le

n

u

ſa

ur

le

ût

te

à-

la-

ur

leur gîte. Les petits avertis de leur retout par l'instinct, les reçurent en volrigeant autour de l'arbre; & cette famille rassemblée se partagea la pâture que leurs parens venoient de leur apporter, Jusques-là ce spectacle avoit plutôt amusé Otourou, qu'il ne l'avoir alarmé; mais la scène changea bientôt de face. Un des oiseaux de cette famille sautant de branche en branche, l'appercut, & dans l'instant jerta un cri aigul Ce signal répandit l'épouvante parmi ces animaux. Les petits se dispersèrent dans le feuillage, & le père & la mère ne pouvant se résondre à les abandonner, se mirent à voler autour de l'arbre en poussant des cris affreux. Leur voix perçante, leur vol inquiet & incertain, leur acharnement à ne pas s'éloigner de ce lieu, excitèrent l'attention des Nègres qui étoient en bas. Les plus voisins de l'arbre se lévèrent, quelques-uns plus éloignés s'avancèrent; &

1

C

d

1

ta

ti

te

q

n

g

13

9

r

p

t

la curiosité gagnant de proche en proche, Otourou en vit bientôt plus d'une centaine entourer sa retraite, & les yeux élevés chercher à deviner la cause du trouble de ces vautours. Il vir alors le danger qui le menaçoit, & sa crainte fur extrême quand il apperçut quelques Nègres qui se disposoient à grimper sur l'arbre. Le trouble qui l'agitoit, ne sachant à quel parti s'arrêter, il essaya du moins de les distraire par un spectacle inattendu; il avança le bras autant que sa situation lui permettoit de le faire sans se découvrir, saisit un des petits vautours qui s'étoit tapi assez près de lui, & l'étouffant entre ses mains, il le précipita à terre : en effet tous les Nègres sautèrent sur cet objet, & ceux qui montoient déjà, redescendirent pour le considérer. Les vautours n'en devinrent que plus furieux : ils s'abattirent presque sur leur tête; & si ces animaux avoient joint à leur force le courage; ne

s e

S

e

ır

1-

72

C-

1-

le

es

ès

5,

es

II

ur

n-

ent

ux

e,

ne

ne l'ont pas reçu de la nature; (3) ils auroient fait payer cher à ces Nègres curieux, l'inquiétude qu'ils causoient au pauvre Otourou. Cependant le bruit, les cris, les éclats de rire, avoient attiré de ce côté les regards de presque toute l'armée; le nombre des premiers spectateurs s'étoit prodigieusement accru, il en étoit venu des centaines, & bientôt des milliers. La chûte du petit vautour, les cris continuels des grands, que ni l'aspect de la multitude, ni les pierres qu'on leur lançoit, ne pouvoient éloigner, en détournant pour quelques momens l'attention de tous ces Nègres, ranimèrent bientôt leur première curiolité; il ne fut plus question de monter sur l'arbre : on ne parla plus que de le livrer aux flammes. Qu'on se représente Otourou, quand cerre résolution vint frapper son oreille; il pensa s'évanouir; à peine ses genoux tremblans purent le soutenir sur les Tome I.

branches qui lui servoient d'appui: dans l'excès de son trouble il ne put que prononcer ces mots, ô Dieu de Dumont, ne m'abandonne pas! Déjà, plus de cent bras avoient amoncelé des broffailles desséchées autour du tronc; déjà, pour les enflammer, on apportoit des brandons allumés, lorsque tout-àcoup Otourou, qui ne savoit plus ce qu'il faisoit, s'écrie d'une voix forte, éloignez-vous, profanes, & fuyez mon courroux; respectez-moi! Je suis la fétiche (4) de cette forêt; j'ai puni ces méprisables oiseaux, parce qu'ils m'ont insulté; je vous punirai de même, si vous troublez mon repos. L'effet de la foudre est moins prompt que celui que produisit ces paroles. Cette foule imbécille recule en arrière; les uns fuient, l'effroi peint sur le front; les autres se prosternent avec respect; un plus grand nombre lève les bras au Ciel pour l'invoquer; tous jurent que l'arbre leur a parlé; tant est sorte sur les hommes ignorans la superstition. Otourou délivré d'un si grand péril éprouve une joie inexprimable; du sond du cœur il dit: Je te remercie, Dieu de Dumont! tu m'as sauvé. Devenu plus calme il s'applaudit de l'absurdité des ennemis qu'il a dispersés, &, divinité invisible & nouvelle, reçoit en souriant les hommages d'une multitude épouvantée.

Ces hommages se changèrent bientôt en un culte réel. Les prêtres s'en mêlèrent, & jusqu'au soir on sit des sacrisices; on immola des victimes à la prétendue sétiche. Lorsque le soleil sut couché, les prêtres & les Nègres s'éloignèrent par respect de ce lieu, devenu désormais sacré; & le pauvre Otourou, prositant de la terreur religieuse qui l'avoit débarrassé de voisins dangereux, descendit de son arbre, traversa la petite plaine que les Nègres avoient abandonnée le matin, & sans se permettre aucun repos, se trouva le lendemain avant la nuit dans nos bras.

Notre joie sut extrême en le revoyant; il étoit venu à la maison de Dumont, où le hazard nous avoit tous rassemblés. Nous le tînmes longtems embrassé, ensuite nous l'accablâmes tous à la fois de questions. D'où viens-tu? Qu'as-tu fait? Que t'est-il arrivé? Voilà tout ce que nous pûmes dire dans les premiers momens de notre ravissement : pour lui il étoit dans une sorte de délire; il rioit, pleuroit, sautoit, nous embrassoit, & recommençoit vingt fois. Mes amis, nous dit-il à la fin, j'ai été sur le point de ne vous plus revoir; mais, Dieu-merci, me voilà sauvé, & je me retrouve avec vous plus heureux que jamais. J'ai voulu servir l'amitié; & le ciel, pour me récompenser de ce dessein, m'a procuré

le bonheur de sauver ma patrie. À ces mots notre attention redoubla & nous écoutâmes avidement le récit de ses aventures. Il eut à peine achevé, que mon père exigea de sa complaisance que malgré ses satigues il le suivit chez le Siratik.

La nouvelle qu'apportoit Otourou étoit assez importante pour demander une audience extraordinaire; mon père l'obtint sans peine, & il sit répéter au jeune homme devant le Siratik ce qu'il avoit appris des mouvemens des sujets du Damel. Le Siratik le décora d'une chaîne d'or pour le récompenser de sa sidélité, & soudain il s'occupa avec son conseil des moyens de résister à l'attaque dont ses états étoient menacés. On. dépêcha, dès la même nuit, des coureurs dans toutes les bourgades, pour rassembler les Nègres en état de faire la guerre, avec ordre de se porter en diligence vers la frontière par laquelle on

présumoit que le Damel pénétreroit sur nos terres; en attendant, six mille hommes, qui formoient à peu-près la garde du Siratik, & toute la jeunesse de la ville que nous habitions, reçurent ordre de partir dès le lendemain pour s'avancer du même côté, afin de s'opposer aux premiers efforts de l'ennemi, & de le retarder dans sa marche, jusqu'à ce que l'armée fût rassemblée entièrement, ou tout au moins assez nombreuse pour hazarder la bataille. Des infirmités empêchant le Siratik de marcher en personne, mon père reçut de lui le commandement général, & se disposa à partir le lendemain avec l'avant-garde.

Mon père, qui dans ses entretiens avec Dumont, avoit conçu combien les peuples de l'Europe l'emportent sur nous dans l'art de la guerre, l'engagea à le suivre: du côté de la force, Dumont ne pouvoit lui être d'aucune

utilité, puisqu'il n'avoit aucune de ces armes meurtrières qui ont soumis aux Européens tous les peuples de l'univers, plus par l'effroi que par la destruction; mais il espéroit que son intelligence naturelle suppléeroit à ce que l'art lui resusoit.

Dans ce mouvement général, Otourou & moi nous ne voulûmes pas refrer inutiles spectateurs des coups que l'on alloit porter; & nous nous disposâmes à suivre & mon père & Dumont. On devine aisément l'état douloureux où nous laissions Amélie & sa mère. Celle-ci voyoit un époux adoré voler aux combats plus par générosité que par devoir; & le motif qui l'armoit pour la défense d'un peuple qu'elle seule lui rendoit cher, redoubloit en elle la crainte de le perdre. Le cœur de la jeune Amélie se partageoit entre un père & un amant; la conservation ou de l'un ou de l'autre ne l'eut point

dédommagée de la perte de l'un des deux, & il lui falloit ou les revoir ensemble, ou renoncer pour jamais aux consolations ou de l'amour ou de la nature.

Je ne peindrai point l'instant de notre séparation : que l'on se représente Dumont contraignant ses soupirs, étroitement embrassé par ces deux femmes éplorées; moi aux pieds d'Amélie, !a voix étouffée par les sanglots, soulevant mes bras vers elle, & recueillant for mon front ses tendres larmes, larmes à la fois chères & cruelles pour mon cœur. Otourou immobile, silentieux, & sombre, promenoit ses regards sur cette scène de douleur; tel est en deux mots le tableau de notre séparation. Etat vraiment affreux qui n'auroit pu durer sans nous causer la mort; plus courageux, fans doute, Dumont s'arracha le premier des bras de son épouse & de sa fille, ma femme! ma fille! s'écrie-t-il! quoiqu'il m'arrive, n'oubliez jamais le Dieu que je vous ai fait connoître. Voilà mes derniers vœux; la volonté d'un père, d'un amant!... lls les regarde encore, se rejette dans leur sein, s'en dégage de nouveau, puis il s'échappe, il part. Otourou prévoyant ma soiblesse, me saisit d'un bras nerveux, m'entraîne, & déjà nous sommes loin de ces lieux si chers à ma tendresse, de ces lieux que je ne devois plus revoir.

Seroit il donc une voix intérieure, qui nous avertit des maux dont nous fommes menacés? Vingt fois j'avois desiré le jour que je voyois naître; vingt sois les blessures de nos vieillards avoient enslammé mon courage; j'avois vu l'honneur qu'elles répandoient sur leurs jours; je m'étois senti brûlant du desir d'en mériter un semblable; l'idée même d'Amélie m'y faisoit atta-

i

cher un nouveau prix; j'avois rassemblé tous mes vœux pour hâter ce moment : tout étoit disparu ; honneur, gloire, courage, rien ne me flattoit plus; il me fembloit que je marchois au supplice; la perte seule d'Amélie m'occupoir. Je m'écriois, je ne la verrai plus! Otourou me blâmoit d'un pressentiment qui n'avoit point de motif; je me blâmois moi-même; & cependant, je ne pouvois repousser la cruelle certitude qu'une main invisible gravoit malgré moi dans mon cœur. Je l'avoue, la crainte seule de la honte m'enchaînoit sur les pas de nos guerriers.

Nous eûmes bientôt rejoint Dumont & mon père; & dans deux jours de marche nous nous trouvâmes sur la frontière de notre pays, c'est-à-dire à une lieue environ de la plaine où Otoutou avoit rencontré les ennemis. Dumont n'étoit point général; il n'avoit même jamais fervi sur terre, il n'avoit donc, en tactique, que les connoissances qu'il avoit puisées dans ses lectures pendant sa jeunesse. Ce n'eût été rien en Europe; c'étoit beaucoup parmi nous. L'armée ne pouvoit être rassemblée que dans quelques jours : nous étions en trop petit nombre pour rien entreprendre de considérable jusqu'à ce tems-là; tenir l'ennemi en échec, étoit tout ce que la prudence prescrivoit. Dumont choisit un terrein avantageux pour y faire camper nos six mille hommes; il étoit assez élevé pour découvrir au loin les lieux par où l'ennemi devoit nécessairement s'avancer. Il appuya sa droite au Sénéga, & sa gauche à un ravin profond, qui, quelques pas plus loin formant un coude, venoit prolonger le front de notre camp. pour aller se perdre ensuite dans le fleuve.

a

e

e

te

1-

11-

res

la

e à

ou-

Du-

voit

Cerre défense naturelle ne lui pa-

roissant pas suffisante, il apprit à nos gens l'art de se retrancher, en leur traçant un fossé profond qu'ils eurent bientôt creusé; il plaça des gardes avancés sur ce ravin dont je viens de parler, & comme il savoit que les Negres n'ont aucune connoissance de la discipline, après leur avoir appris que ces sortes de gardes ne doivent pas s'abandonner un seul instant au sommeil, parce que c'est sur leur vigilance que le repos de l'armée hazarde de se livrer au repos, il les visitoit souvent pendant la nuit, pour s'assurer si les ordres qu'il leur donnoit au nom de mon père étoient fidèlement exécutés.

Cependant les ennemis n'avoient point encore paru, & il desiroit d'en apprendre des nouvelles; il choisit une vingtaine de Nègres intelligens & alertes, & les chargea de s'avancer avec précaution, mais assez loin, pour reconnoître la plaine où Otourou les avoit

laissés, & s'assurer s'ils y étoient encore. Telles étoient leur position & àpeu-près leurs forces.

Cependant notre armée groffisfoit à chaque instant; & le soir du quatrième jour on y comptoit déjà cinquante mille hommes. Cer accroissement exigeant des dispositions nouvelles, & Dumont, qui avoit parcouru. les lieux, jugeant que le terrein où il, fe trouvoit seroit avantageux un jour de baraille, si l'on étoit obligé de la donner, sans dégarnir son premier camp sit passer le ravin qu'il avoit à fa gauche à tout le reste de l'armée; & l'étendant dans la plaine qui étoit au-delà, ordonna de camper entre ce mêmeravin & un bois qui se trouvoit à une lieue plus loin. Suivant cette ordonnance, les ennemis, n'appercevant point les six mille hommes qui étoient couverts par leur retranchement, devoient nécessairement regarder tout ce qui étoit entre le ravin & le bois comme la totalité de l'armée, & prendre pour l'aîle droite les corps qui touchoient au ravin, tandis qu'en effet ils étoient pour-ainsidire notre centre, puisque les six mille hommes que l'on n'appercevoit pas s'étendoient jusqu'aux bords du fleuve.

Au bout de deux jours nos coureurs revintent; joignant l'adresse à l'audace, ils s'étoient approchés assez près des ennemis pour enlever quelques - uns des leurs qui s'étoient un peu écartés du gros de leur armée; nous apprîmes de ces prisonniers qu'ils nous croyoient sans défiance, & qu'ils s'attendoient à une expédition facile; qu'il y auroit déjà plusieurs jours qu'ils se seroient mis en marche pour entrer sur nos terres, si le Damel, qu'on attendoit plutôt à son armée, n'avoit été retardé par une légère incommodité. Qu'enfin il y étoit arrivé la veille, qu'il avoit pris deux jours pour donner le temps aux

troupes qu'il avoit amenées avec lui de se reposer, & pour achever lui-même de se rétablir; qu'au reste leur armée montoit en tout à quarante-mille hommes; qu'il y avoit tout lieu de croire que la tête en paroîtroit peut-être dès le lendemain, & que la route qu'elle devoit suivre, étoit justement par le lieu où nous nous trouvions. On traita bien ces prisonniers, on leur promit la liberté si leur rapport se trouvoit juste, mais on les menaça de les faire mourir s'il étoit infidèle. Ils le confirmèrent avec serment, & on les mit sous bonne garde de peur qu'il ne s'échappassent.

Mon père assembla aussi-tôt le conseil, & Dumont jusqu'alors l'avoit trop bien servi, pour n'y pas être appellé. La plupart des chess surent d'avis que l'on devoit prévenir l'ennemi, marcher à sa rencontre, prositer de sa première surprise, & achever sa désaite qui se-

roit d'autant plus facile, qu'il nous auroit tout-à-coup sur les bras, sans avoir en le tems de faire ses dispositions, & sans connoître quelles étoient les forces qui l'attaquoient. Dumont presque seul combattit cet avis. Pourquoi, ditil, remettre au hazard ce que nous avons entre nos mains? Je veux croire que nos ennemis ne sont nullement sur teurs gardes, qu'its nous supposent ignorer entièrement leurs desseins, & que cette confiance leur a fait négliger toute espèce de précautions; mais aussi le contraire peut être ; ils peuvent comme nous s'être fait précéder de coureurs qui nous auront apperçus; le rapport de ces prisonniers est-il certain? La facilité avec laquelle ils se sont laiffés prendre n'est peut-être elle-même qu'une ruse pour nous endormir dans une perfide sécurité; ils auront pu prévoir la démarche que l'on propose, & le chemin qui conduit jusqu'à eux peut

couvrir des embuscades; s'il en étoit ainsi, & que malheureusement la fortune nous fût contraire, qu'enfin nous fussions battus, où seroit notre ressource? Quelle nouvelle armée leur oppofer? Ne feroit-ce pas nous-mêmes leur ouvrir nos portes, leur livrer sans défense nos biens, nos femmes & nos enfans, & les forcer d'ajouter à l'injuste fureur qui les anime contre nous, l'implacable infolence des vainqueurs? Veut-on m'en croire? Restons dans la position que nous occupons; s'ils veulent entrer dans notre pays, il faudra bien qu'ils nous attaquent; & s'ils le font ils font vaincus: j'en réponds sur ma têre, si vous daignez me continuer la confiance dont vous m'honorez.

On sentit la sagesse de ce conseil, & chacun y revint. Il sut donc décidé que l'on attendroit l'ennemi dans ce lieu, & que l'on accepteroit la bataille s'il la présentoit. Et quand le conseil sut se,

paré, mon père dont la confiance pour Dumont étoit sans bornes, le pria de l'aider dans ses dispositions.

Ils convinrent, lorsque les ennemis paroîtroient dans la plaine, de ranger toute l'armée en bataille entre le bois & le ravin. Dumont conseilla à mon père de combattre en personne à la tête des corps qui touchoient au bois, en lui recommandant de faire dans ce poste la plus vigoureuse désense qu'il lui seroit possible, pour donner le tems aux autres mouvemens qu'il avoit combinés de s'exécuter; il chargea un neveu du Siratik, qu'il aimoit beaucoup, du commandement des troupes qui s'appuyoient au ravin, avec ordre de soutenir l'attaque des ennemis à-peuprès une demi-heure, de feindre ensuite de leur céder, & de reculer assez pour faire dépasser à ceux qui les poursuivroient le côteau où campoient les six mille hommes arrivés les pree

3

r

is

n

e

11

e

il

15

1-

-

•

ui

le

1-

n-

1-

es

nt

-

miers. Il ordonna à ceux-ci de se tenir conchés ventre à terre, & de ne sortiz de leur inaction qu'au signal dont il convint avec eux. Il forma ensuite un détachement de dix mille hommes dont il donna la conduite à un Nègre intelligent, & plaça ce détachement dans les cavités du ravin, avec ordre de s'y tenir profondément cachés, de n'en fortir que lorsque les cris des dix mille hommes qui étoient sur la colline leur prouveroient qu'ils étoient aux mains avec ceux qui auroient enfoncé les troupes du neveu du Siratik, de s'étendre alors dans la plaine, & de venir tomber par derrière, sur ceux qui seroient aux mains avec mon père; quant à lui, il ne se fixa point de poste, se réservant de se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire.

Quand il eut ainsi assigné à chacun ce qu'il devoit faire, comme les ennemis ne paroissoient point encore, & que selon toute apparence ils ne se montreroient que le lendemain, il employa la journée qui lui restoit à faire répéter à toute l'armée la manœuvre quil avoit imaginée, asin que le jour de la bataille, chacun sût parsaitement instruit de ce qu'il avoit à saire, & que tout s'exécutât sans consusion. Il avoit cru cette précaution utile avec des Nègres, qui accoutumés à se battre en désordre, n'avoient nulle idée de ces évolutions, qui chez les peuples instruits décident de la victoire.

t

1

t

1

A quatre heures de l'après-midi du même jour, l'avant-garde des ennemis fe fit voir; surprise sans doute de rencontrer notre armée qu'elle ne croyoit pas si près, elle s'arrêta à une demitiene de nous. A cinq heures toute l'armée parut, elle se développa dans la plaine, & comme elle n'appercevoit que le front que nous lui présentions entre le ravin & le bois, elle se rangea

dans le même ordre sans nous dépasser ni à droite ni à gauche. Bientôt nous vîmes leurs seux allumés, & nous jugeâmes que de ce jour ils ne nous attaqueroient pas.

Comme Dumont savoit que rarement les Nègres s'exposent à combattre dans l'obscurité, il veilla toute la
nuit. La prudence ne lui permettant pas
de s'en reposer sur une promesse qu'on
pouvoit violer, il parcourut toutes
les gardes qu'il avoit placées, & s'assura
si chacun faisoit son devoir, & si le
sommeil auquel l'armée se livroit, n'étoit pas dans le cas de devenir suneste
par la négligence des postes avancés.

8

i

.

16

lu

is

11-

ois

1-

r-

la

oit

ns

ea

A la pointe du jour tout le monde sut en armes; on reconnut aisément au bruit & aux mouvemens que l'on remarquoit parmi les ennemis, qu'ils se disposoient à nous attaquer. Dumont parcourut tous les rangs, recommanda encore à chacun son devoir, répéta à tous les chefs ce qu'ils avoient à faire, les conjura au nom de leur patrie, d'agir sans précipitation & sans trouble, & leur fit envisager la victoire comme certaine, s'ils conservoient leur courage, & s'ils étoient sidèles à l'exécution des ordres qu'ils avoient reçus.

Il nous prit ensuite à l'écart, mon père, Otourou & moi. Mes amis, nous dit-il, nous allons combattre, nous vaincrons, n'en doutez pas; Dieu est toujours pour la justice. Je vous l'ai fait connoître, ce Dieu si puissant, songez qu'il nous regarde; si nous périssons, votre sang répandu pour la bonne cause, vous tiendra lieu de ce baptême que vous attendiez, & que vous n'aviez pu recevoir. Confiez - vous à lui, soyez tranquille; ce sacrifice ne peut que lui plaire; que sa bénédiction se répande & sur vous & sur moi, & laissons-lui le soin du reste; ensuite nous nous embrassâmes. Après quelques momens de

filence, nous nous attendrissons. Dumont reprit: Séparons-nous; allons chacun où le devoir nous appelle; de la joie! les larmes ne sont pas faites pour un jour de victoire.

La piété filiale avoit marqué ma place aux côtés de mon père; l'amitié fixa celle d'Otourou à mes côtés.

-

n

15

is A

it

ez

s,

e,

ue

pu

rez

lui

de

lui

m-

de

Les lecteurs Européens accoutumés au récit pompeux de leurs batailles fameuses, ne trouveront que de la sécheresse dans le détail de celle-ci. Je n'ai point à peindre ces tonnerres grondans, dont les bouches enstammées vomissent avec éclat la mort qu'ils récélent dans leurs slancs, ni ces globes meurtriers qui volent porter au loin la terreur & le carnage, ni ces armures resplendissantes qui semblent embraser les airs qui retentissent du hennissement des chevaux & des sons aigus de la musique martiale, ni ces évolutions dont les mouvemens cadencés retiennent sous

le joug de l'art la bouillante ardeur du soldat menaçant, du redoutable chocdes bataillons nombreux : de la confusion, du tumulte, des cris, du courage sans ordre, de l'audace sans objet, de l'adresse sans combinaisons, telle est la manière dont les Nègres combattent; des flèches armées de cailloux aiguisés, des sabres d'un bois pesant endurci par le feu, des massues dérobées au tronc noueux des arbres des forêts, tels sont les traits que la fureur guerrière déposa dans leurs mains; mais ils ont au moins cet avantage, qu'ici la bravoure se montre toute entière & n'est point connue en Europe, confondue avec la timide foiblesse, qui s'applaudit en secret de la distance que l'usage des atmes à feu a mis par degrés entre les combattans.

Cependant les ennemis étoient en mouvement & s'avançoient contre nous sur une ligne. Quand il surent à une certaine 11

OC

1-

ze.

le

aft

t;

i-

ci

au

els

re

au

re

nt

la

ſe.

it-

les

en

us

ne

ne

certaine distance ils nous lancèrent leurs. flèches; & foudain, suivant leur usage, ils se mirent à courir en poussant des hurlemens affreux, & nous chargerent. Alors la mêlée devint générale, & les premiers coups furent terribles. Le terrein où nous combattions avec mon père, s'élevoit par une pente insensible. Cette situation nous étoit avantageuse, nos coups tomboient plus à-plomb que les leurs, & la course qu'ils avoient été obligés de faire en montant, les ayant essoufslés, avoit nécessairement affoibli leurs forces. De cette sorte, pendant une demi-heure environ, nous gagnâmes considérablement du terrein, assez même pour me faire craindre que la manœuvre des dix mille hommes cachés dans le ravin, & qui devoient les prendre parderrière, ne devînt inutile par le long circuit qu'ils seroient obligés de faire. J'en sis l'observation à mon père; il me dir: je le sais, mais j'ai mes rai-Tome I.

sons, allons toujours; & je vis bientôt qu'il avoit mieux prévu les évènemens que moi. En effet, peu de tems après le neveu du Siratik qui étoit à notre droite, ayant suivant son ordre, exécuté sa manœuvre de retraire, les Nègres qui lui étoient opposés s'étant mis à le poursuivre comme Dumont l'avoit prévu, poussèrent des cris de victoire qui parvintent jusqu'à nous. Nous en savions la cause, ils ne nous troublèrent pas, mais ils doublèrent l'audace de ceux qui nous combattoient; alors nous nous vîmes contraints de reculer à notre tour. & de perdre par degrés le terrein que nous avions gagné. Je sentis par-là que mon père avoit eu raison de les pousser en avant autant qu'il avoit pu, & que ç'avoit été le meilleur moyen de ne pas perdre le terrein où Dumont l'avoit conjuré de se maintenir. Au bout de quelque tems mon père, dont la présence étoit nécessaire pour contenir les

a

i

-

15

s,

IX

us

r,

ue

ue

if-

8

de

ont

out

ré-

les

nôtres, dont la perte étoit déjà considérable, & qui commençoient à se lasser, m'ordonna de voir ce qui se passoit à la droite; je monte sur un tertre élevé que nous avions derrière nous. Le premier objet qui frappe mes yeux, ce font nos dix mille hommes qui fondoient de leur côteau sur les ennemis qui pour. suivoient le neveu du Siratik, & les dix mille hommes fortis du ravin, qui déjà touchoient à la queue de ceux qui nous faisoient face. Je ne fais qu'un faut, & je m'écrie : Victoire ! ils arriyent! Les nôtres m'entendent; ils pouffent un cri de joie. Ceux qui arrivoient deur répondent; les ennemis étonnés se troublent, se renversent; pressés de toutes parts ils ne songent bientôt plus qu'à la fuite, & le carnage devient affreux of The medi

L'ardeur de la poursuite m'avoit entraîné à plus d'une demi-lieue; je me croyois suivi des nôtres; à la fin cou vert de sang & de sueur, épuisé de sarigue, je m'arrête, je regarde, je ne vois ni mon père, ni Otourou, ni aucun de nos compatriores. Des pelotons de Nègres ennemis que j'avois dépassés dans ma course, me joignent en suyant eux-mêmes; mon œil inquier, mon air embarrassé, me décelent; ils m'entourent, m'enveloppent, m'entraînent, & je me vois dans les fers de ceux que ma nation & mon bras venoit de vaincre.

Mon malheur fut si rapide, qu'à peine eus-je le tems d'en voir toute l'horreur; je n'en connus l'étendue & le danger que, lorsqu'arrivé au camp de nos ennemis, je me vis en butte à toutes les indignités d'une multitude effrénée, que le sentiment de sa désaite rendoit surieuse. Mille sois ils m'eussent ôté la vie, si tous les prisonniers de guerre appartenant de droit au Damel leur maître, ils n'eussent redouté un châti-

e

-

S

S

ıt

r

1-

ıe

le

'à

te

82

de

es

e,

oit

la

re

ur

i'

ment sévère pour leur emportement. Je me vis pendant vingt quatre heures accablé de chaînes, exposé à mille insultes, succombant de faim, de soif & de lassitude, abandonné sans secours & sans pitié à des gardes inhumains; le ctoira-t-on? cet état affreux étoit le moindre de mes maux; mon véritable supplice étoit dans le fond de mon cœur. Je connoissois les loix de la guerre entre nous; je savois qu'un esclavage éternel attendoit les prisonniers faits dans les combats; je me voyois séparé pour jamais de mon père, d'Otourou, d'Amélie! Séparé d'Amélie! ô Dieu! & je pus en supporter la pensée sans mourir! hélas! je l'ai trop éprouvé. Les grandes douleurs n'arrachent point la vie; le cœur de l'homme, si j'ose le dire, se ranime sous la dent du chagfin qui le ronge. C'est le cœur de Prométhée, qui renaît sans cesse pour assouvir la faim du vautour.

Nos ennemis accablés de leur perte renoncèrent sans peine à une expédition que le seul desir du butin leur avoit fait projetter; ils ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur pays, & je fus conduit à cinquante lieues de-là dans la ville qu'habitoit le Damel; elle étoit située sur le bord de la mer, où les vaisseaux d'Europe attirés par le commerce abordoient fouvent. On ne peut se figurer ce que j'eus à souffrir pendant cette marche. Pardonne, Dieu des Chrétiens ! Dieu qui, depuis, m'as comblé de tant de bienfaits, pardonne! Oui je l'avoue; je maudissois Dumont de t'avoir fait connoître à moi ; je regrettois nos imbécilles divinités qui m'auroient permis la mort; la mort qui m'eur délivré de tant de maux! Tu retenois ma main, je le fentois; mais sans reconnoissance. Pardonne, ô mon Dieu! je n'avois pas encore assez de vertus pour résister à l'infortune.

r

E

e

à

Nous arrivâmes enfin; on me présenta au Damel: il étoit jeune; pendant la première jeunesse, l'homme est plus sensible. Ma taille, mon air, ma figure le frappèrent. Qui es-tu, me dit-il? Le fils du général qui t'a vaincu, lui répondis-je avec fierté. Il me regarda avec surprise. Après un moment de silence il reprit : La fortune te traite en marâtre; hier mon vainqueur, aujourd'hui mon esclave! Son injustice est cruelle, soumets-toi, je la réparerai. Tu ne me rendras pas, m'écriai-je, tout ce que j'ai perdu. Je te rends beaucoup, me dit-il; je te rends un'espoir que tu n'avois plus. Et s'adressant à ses gardes, qu'on le délivre de ses fers, qu'on lui donne des soins, qu'on le garde, & sur-tout que nul étranger sans mon ordre ne puisse le voir.

L'on me conduisit dans une maison de campagne du Damel, à un quart-

de lieue de la ville. La situation en étoit délicieuse; bâtie sur un côteau ombragé par une forêt de citroniers & de palmiers, la vue s'étendoit sur la mer, & sur de riches vallons arrosés par le fleuve. Cet aspect enchanteur n'adoucit point les plaies de mon ame; quelques charmes que l'on respirât dans ce séjour, ce n'étoir pour moi qu'une prison où je me croyois condamné à gémir toute ma vie loin des objets les plus chers à ma tendresse. J'avois sans cesse les yeux tournés du côté où je me figurois ma patrie; depuis l'instant de ma captivité, une seule larme n'avoit pas humecté ma paupière: j'avois le cœur fortement serré; il me sembloit qu'un poids affreux pesoit sur ma poitrine; les paroles n'arrivoient à ma bouche que par sanglots, & mes jours s'écouloient dans une espèce d'immobilité farouche.

Si l'on en excepte la vigilance avec

é

t

S

r

r

laquelle j'étois observé, je n'avois point à me plaindre de mon esclavage; j'étois même traité avec une sorte d'égards qui approchoient du respect. Je sentois que j'en avois l'obligation, au rang que mon père tenoit à la cour du Siratik : que le Damel, que la perte de la bataille réduisoit desirer la paix, vouloit pour y parvenir plus aisément se faire un mérite auprès de lui, des soins qu'il avoit pour son fils, afin qu'il ne lui fût pas contraire dans le conseil du prince avec lequel il vouloit traiter. Mais quoique j'eusse deviné cette politique, je n'avois pas été jusqu'à présumer que ma liberté pût être le nœud de cette paix. La chose étoit sans exemple; je savois trop bien que la plus grande richesse des princes de nos climats, consiste dans le nombre de leurs esclaves; & j'étois loin de penser que le Damel voulût enfreindre une loi si favorable à l'avarice de nos souverains. C'étoit cependant sur ma liberté dont il étoit maître, qu'il fondoit ses espérances; & tandis qu'à mon insçu tout se préparoit pour faire naître un instant si cher à mes desirs, je faisois de mon côté tout ce que je pouvois, pour me plonger moi-même dans un esclavage éternel.

Il existe vraiment dans le cœur de l'homme une inquiétude innée, qui le fait presque involontairement agir contre la prudence & contre ses intérêts. Il lui semble que son sort futur ne dépend que de lui; il ne compte pour rien ni le secours des siens, ni le concours fortuit des circonstances, ni l'œil attentif de la providence; sa pensée s'attache sur un objet, il le poursuit avec ardeur, il ne s'en repose que sur lui-même pour l'atteindre; & sa précipitation sait presque toujours avorter des desirs que tous ses alentours se préparoient à couronner.

Ce fut cette inquiétude secrete, ce desir d'anticiper sur le bénésice du tems, cet aveuglement de saire dépendre les évènemens de mes seules facultés, qui me sirent courir à ma perte. J'assemblois moi-même sur ma tête les malheurs que je voulois éviter, & je me jettai dans les bras de l'infortune pour me dérober aux tourmens d'un avenir qui m'eût peut-être conduit à la sélicité. Que dis-je? c'étoit Dieu qui dirigeoit ma volonté, il se joue de la prudence humaine, pour saire triompher & sa sagesse & ses desseins.

Il y avoit à-peu-près quinze jours que j'étois dans la maison du Damel, & le sommeil encore n'avoit point appesanti ma paupière. A peine les premiers rayons du jour s'élancoient-ils sur l'horizon, que je volois sur une terrasse élevée, d'où mon œil se portoit, malgré les obstacles, vers les lieux de ma naissance. Je l'ai déjà dit, c'étoit-là ma

feule occupation, mon unique consolation. Consolation fatale, qui envenimoit encore le trait dont j'étois déchiré. Il faut avoir souffert pour concevoir l'espèce de douceurs que l'infortuné trouve à entretenir ses douleurs. Un matin je me rends sur ma terrasse, je jette machinalement mes regards fur la mer. Un vaisseau paroissoit. Ce fut la première distraction que mon esprit éprouva. La majesté de sa marche sur les ondes paifibles, la multiplicité de ses voiles que le soleil levant doroit de ses feux, la hauteur de ses mâts qui s'élancoient avec orgueil dans le vague des airs, le calme de la mer, la pureré du ciel, le silence du matin, qui sembloient encore ajouter un prix à ce spectacle si nouveau pour moi, enfin cette sorte de respect auguste, dont l'homme est involontairement saisi à l'aspect d'un chef-d'œuvre qui lui rappelle tout à la fois, & le courage & la puissance de ses semblables, vinrent suspendre pour un moment le sentiment de mes malheurs; mes yeux se sixèrent sur cet objet; je ne pus les en détourner. Que l'homme est grand, m'écriai-je! qu'il est digne des beautés de la nature, si c'est vraiment pour le bonheur de l'humanité qu'il a soumis à son empire cet élément redoutable! Cette réslexion ne doit pas surprendre. Un cœur neuf est loin de soupçonner ce que peuvent les passions dans le sein des grandes sociétés.

Je vis ce vaisseau s'arrêter au bout de quelque tems à l'entrée du sleuve, non loin de la ville; un grand pavillon blanc slottoit sur sa poupe. Je reconnus à ce signe les compatriotes de Dumont. Il m'avoit dit cent sois, que cette couleur étoit la marque distinctive de sa nation. Cette vue me rappella les doux instans que j'avois passés avec un homme qui m'étoit si cher; des larmes vinrent humecter ma paupière; mon cœur op-

pressé depuis si long-tems, s'épancha ensin: je pleurai avec abondance, & ce bienfait de la nature me sauva peut-être la vie qu'une douleur concentrée eût été capable de terminer.

Je me trouvai en effet plus tranquille. Le calme ramena dans mon esprit la raison que le sentiment de mes souffrances en avoit chassée; je commencai à regarder autour de moi. Le desir de m'évader sut le résultat de toutes mes réslexions.

p

q

r

L'exécution n'en étoit pas facile. Quand bien même je serois parvenu à tromper la vigilance de mes gardes, ce qui n'étoit pas sans difficulté, comment traverser un pays inconnu sans être découvert? Comment d'ailleurs me flatter de trouver le véritable chemin de ma patrie? A peine conservois-je l'idée de celui que l'on m'avoit fait suivre pour m'amener dans les lieux où je me trouvois; l'incertitude de ma marche

n'alloit elle pas me dévoiler, & me livrer au pouvoir de ceux qui me poursui-vroient? Ne verrois-je pas alors mes sers appesantis? N'étoit-il pas plus prudent d'attendre des occasions plus savorables? Par degrés ma chaîne s'allégeroit; on s'accoutumeroit à me voir; la désiance s'affoibliroit, je serois moins observé, je pourrois parvenir à une connoissance plus exacte des lieux, & exécuter alors avec succès, ce qui paroissoit impossible dans le moment présent.

Voilà ce que me disoit la prudence. Mais l'amour & la jeunesse ne raisonnent pas ainsi. Le moindre retardement me sembloit une injure que je faisois à ma slamme; balancer lorsqu'il étoit question de rejoindre Amélie, me paroissoit une insidélité; elle croira, me disois-je, que la crainte l'a emporté sur mon amour; que ma vie m'est plus chère que ma tendresse. Non, ma chère Amélie, non, je ne vous serai pas cet

outrage; non, vous ne pourrez jamais reprocher à votre amant qu'il ait sacrisié à sa sûreté l'instant heureux qui peut hâter le bonheur de vous revoir.

t

1

d

I

li

16

CI

m

fu

n

A

de

de

m

in

la

Tels étoient les mouvemens qui m'agitoient, lorsque je me crus éclairé par un nouveau trait de lumière. Pourquoi, m'écriai-je, chercher si loin ce que la providence a placé sous ma main? Oui c'est elle qui a pris soin d'amener pour moi ce vaisseau françois dans le port. Ce sont les compatriotes de Dumont qui le montent; ils adorent le même Dieu que lui. Comme lui, sans doute, ils lui demandent les vertus; la plus sainte est la pitié; ils l'auront, n'en doutons pas; je leur raconterai mon amour & mes malheurs; ils en seront touchés. Il y a des peuples sur cette côte amis des nôtres; ils me jetteront sur leurs bords, je rejoindrai Amélie. Oui, c'est le ciel qui m'éclaire; il me montre la main qui doit me sauver.

Soudain mon parti fut pris irrévocablement, & je ne m'occupai plus que des moyens de l'exécuter. Le retour de l'espérance m'avoit rendu presque tout entier à ma gaieté première: mes gardes s'en apperçurent; ils me félicitèrent. Ils étoient loin d'en pénétrer la cause; dès le même jour, je commençai à me livrer à leurs jeux, à leurs danses & à leurs plaisirs; ils le virent avec joie, ils crurent mon chagrin affoibli, & je m'apperçus qu'ils m'en observoient moins. En Europe, un changement si subit eut fait naître des soupçons; il n'en est pas de même parmi les Nègres. Assez heureux pour n'avoir pas besoin de la dissimulation, ils jugent toujours des sentimens de l'ame par les mouvemens extérieurs.

La sécurité que je commençois à leur inspirer sit naître en moi la dissimulation; elle prend sa source dans les passions contrariées; & si elle

du

lei

je

de

tô

m

ma

m

de

jou

ou

da

la

per

pré

fen

bo

ret

qui

mo

nat

vra

gre

est déjà une dégradation de la vertu; quand elle tend à satisfaire un amour légitime & à recouvrer la liberté, ce premier bien de l'homme! qu'est-elle donc, quand elle sert à couvrir les projets les plus noirs, & à en assurer au perside qui les trame le tranquille succès?

Je sentis tout le parti que je pouvois tirer de la conduite que j'avois tenue ce jout là, & je résolus d'en user encore pendant quelque tems, pour achever de clore les yeux de mes gardes Je m'étois apperçu aux mouvemens que j'avois remarqués sur le vaisseau, que son départ n'étoit pas prochain; on en avoit ôté les mâts & les cordages pour les réparer, on commençoit à en débarquer des marchandises, & tout annonçoit un séjour au moins de quelques semaines. Je les employai à me concilier l'amitié des Nègres qui m'entouroient; le jour je travaillois avec eux dans les jardins

du Damel; le foir je mêlois ma voix à leurs chants, & la nuit j'affectois, quand je ne dormois pas, le sommeil profond de l'homme exempt de tout souci. Bientôt ils me regardèrent comme entièrement consolé, & se persuadèrent que ma liberté étoit désormais ce quim'occupoit le moins. J'achevai par un dernier trait de les en convaincre; un jour je trouvai la porte de l'enceinte ouverte; je fortis & je me promenai dans la campagne jusqu'au soir : quand la nuit approcha, je rentrai. Je m'apperçus bien à la joie que leur causa ma présence, de l'inquiétude que mon absence leur avoit causé; mais l'espèce de bonne-foi que sembloit annoncer mon retour volontaire, acheva de les tranquilliser sur mon compte; & dès ce moment, ils me regardèrent comme naturalisé dans mon esclavage: telle est vraiment l'heureuse simplicité des Nègres; ils ne soupçonnent jamais que

S

1

as

gi

pá

ri

no

m

le

je

a

q

u

je

9

P

8

d

l'on puisse les tromper. La nuit suivante je m'apperçus du succès de ma ruse; malgré la sévérité des ordres du Damel, plusieurs de ceux qui couchoient ordinairement dans ma chambre, éloignés depuis long-tems de leurs femmes, s'absentèrent pour les voir; chaque jour leur relâchement augmenta; par degrés ils me perdirent de vue, & je me vis dans peu presque aussi libre que je l'eusse été dans ma propre patrie; &, sans ma funeste précipitation, je touchois à cette liberté qui m'étoit si chère! Mais il m'étoit réservé de n'apprendre le bonheur qui m'attendoit, que lorsque j'aurois cruellement expié ma fatale imprudence.

Cependant le tems s'avançoit. J'avois remarqué que l'on travailloit à ragréer le bâtiment. Je me décidai à ne pas remettre plus loin mon départ, & je choisis la nuit prochaine pour l'exécuter. Tous mes gardes étoient absens, 12

u

1-

1-

ES

1;

&

re

2;

je

fi

10

11

a-

2

5,

à l'exception d'un seul qui étoit resté avec moi, plus pour me tenir compagnie que pour me garder. Nous soupâmes ensemble : on ne me refusoit rien pour les agrémens de la vie, & la nourriture la plus délicate parmi nous, m'étoit prodiguée. On sait l'amour que les Nègres ont pour le vin de palmier; je n'eus pas de peine à en faire boire avec excès à mon garde. Bientôt la liqueur l'étourdit, & le plongea dans un sommeil prosond. C'étoit l'état où je l'attendois. Il pouvoit être minuit, quand je fortis de la maison. Il n'y avoit point de lune; mais le tems étoit ferein, & les étoiles beaucoup plus lumineuses dans nos climats qu'en Europe, répandoient assez de clarté pour faire distinguer les objets. J'escaladai facilement le mur qui servoit d'enceinte aux jardins; alors, je descendis la colline en courant, & je me trouvai bientôt sur le rivage de la mer. Je jugeai, autant que

dr

dif

je

la

lui

m

au

nie

qu

ex

ét

fu

m

ta

ď

CC

ľ

m

n

p

fi

l'obscurité me le permit, que j'aurois delà à-peu-près un quart-de-lieue à faire pour me rendre au vaisseau. Je connoissois mes forces; cet espace n'étoit pas fait pour m'effrayer. J'allois me jetter à la nage; je ne sais quoi m'arrêta: un frisson involontaire me prit; je crus entendre une voix qui me disoit, où vas-tu? Je prêtai l'oreille, j'écoutai; le silence régnoit autour de moi, & je reconnus que mon imagination seule étoit frappée. Bientôt je m'acufai de pusillanimité, je rejettai l'espèce de terreur qui m'avoit saisi, sur le trouble inséparable d'une fuite nocturne, & sur l'effervescence de mes sens agités par une course rapide. Amélie vint alors s'offrir à ma pensée; que fais tu, me dis-je? Chaque instant de retard peut t'éloigner d'Amélie pour jamais. C'en est fait, partons. Je m'élance; mes bras fendent l'onde amère, & le rivage est déjà loin de moi.

Je mis près d'une heure à me rendre au vaisseau; j'avois mal jugé de la distance, il étoit mouillé plus loin que je ne l'avois cru. Lorsque je l'abordai, la sentinelle me cria, qui-vive? Ami, lui répondis-je en françois. L'étonnement de m'entendre parler une langue aussi étrangère à ces climats, la manière dont j'arrivois à bord, le tems que j'avois choisi pour m'y rendre, excitèrent la curiosité des matelots qui étoient de quart; ils accoururent tous fur le passavant; on me jetta une manœuvre (5); je la faisis & je montai : sur le champ je me vis entouré d'une vingtaine de marins, qui me conduisirent sur le gaillard où étoit l'officier. Qui es-tu? d'où viens-tu? me dit-il d'une voix brusque. Un moment, lui répondis-je, laisse-moi reprendre haleine. J'étois fatigué; je m'afsis. Je boirois bien, dis-je alors: je sens que mon cœur s'affoiblit; soudain

il me fit donner de l'eau-de-vie. Cette liqueur forte dont je n'avois jamais goûté, me remit dans l'instant; je me levai, & l'on me fit entrer dans la salle que l'on appelle chambre de confeil; il y avoit de la lumière. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit ailleurs de mon physique, on ne sera point surpris de l'air d'étonnement avec lequel ils me considérèrent. Parbleu, s'écria l'officier de quart, avec un jurement énergique, voilà le plus beau Nègre que j'aie vu; le capitaine est heureux, le bien lui vient en dormant. J'étois loin de comprendre le sens de ses paroles; mais au moins elles m'apprirent que celui qui parloit n'étoit pas le commandant du vaisseau. Où est-il ce capitaine, lui dis-je, c'est à lui que j'ai affaire, je veux lui patler. Je n'attendis pas long-tems, on l'avoit déjà prévenu: il parut bientôt; je le reconnus sans peine à l'air de respect que sa présence fit

b

1

fit naître dans tous les autres. Son nomé étoit d'Urban.

Il joue un trop grand rôle dans les évènemens de ma vie, pour ne pas le faire connoître. Je vis un homme âgé de quarante ans à-peu-près, assez maigre, mais dont les membres gros & nerveux annonçoient un tempérament robuste; son teint étoit basané; ses cheveux noirs, crépus & fournis, rétrecissoient son front, que la profonde cicatrice d'un coup de sabre, qu'il avoit reçu jadis dans un combat, traversoit presque dans sa longueur; ses yeux petits, vifs & perçans, étoient ombragés par un sourcil épais; son nez étoit large & rélevé : il avoit la bouche grande, les lèvres minces, les dents saines, mais noircies par la fumée de tabac, la barbe rude & épaisse, la poitrine large, les épaules élevées : une certaine roideur de muscles donnoit à sa figure un air férieux qui tenoit de la févé-Tome I.

e

e

fi

n

ti

1

I

8

j

rité. En général son ensemble étoit mieux que mal, & sa physionomie même ne manquoit point d'agrément, lorsqu'il se livroit à la gaieté; mais elle étoit repoussante, quand les passions qui maîtrisoient son ame venoient l'animer. Je ne peindrai point son caractère; ses actions m'en dispensent, & le lecteur pourra facilement en juger.

Soyons sans témoins, lui dis-je; ce que j'ai à t'apprendre exige du secret : il sir un signe à ses gens, & ils sortirent. Tu vois, repris-je, un infortuné, qui se sie à ton humanité: j'ai été élevé par un François; si j'ai quelques vertus, je les lui dois; je les dois plus encore à son Dieu qu'il m'a fait connoître, & que j'adore sans être au nombre de ses ensans. J'ai jugé de toi par ton compatriote; élevé dans les mêmes principes, comme lui tu dois avoir le cœur sensible; voilà mes titres auprès de toi. En t'expliquant les motifs de ma con-

fiance, je ne fais que te rappeller des devoirs, qui sans doute te sont chers. Un mouvement que je crus entendre dans un coin de la chambre, m'interrompit. Continue sans crainte, me dit le capitaine, c'est un autre moi-même, c'est mon fils; & je n'ai rien de secret pour lui. La lumière renfermée dans un fanal ne répandoit qu'une foible clarté; & je n'avois pas en effet remarqué un jeune homme couché dans un hamac suspendu dans un coin de la chambre. C'étoit vous, mon cher Gernance! le meilleur de mes amis! le ciel qui prévoyoit notre amitié future vous avoit placé là tout exprès. J'étois sur le bord du précipice, & il m'envoyoit vos vertus pour me consoler dans l'abîme où j'allois être plongé.

Sur la parole du capitaine je continuai : je parlai d'abord de mon enfance, du rang que mon père tenoit à la cour du Siratik, des aventures de Du-

Vi

ils

éti

ch

pa

fo

tie

pc

m

V

9

f

à

16

f

r

(

mont, du soin qu'il avoit pris de mon éducation, & passant bientôt à mon amour pour Amélie, je lui peignis la force de ma passion, notre guerre, notre dernière bataille, ma captivité chez le Damel, ma fuite jusqu'au vaisseau; & je finis par lui exposer ce que j'attendois de ses services. A peine eus-je achevé, qu'il me dit avec un empressement qui tenoit de l'inquiétude: Es-tu sûr que ta fuite n'ait pas été apperçue ? Es-tu certain que tout le monde ignore à terre le lieu de ta retraite? J'en suis convaincu, lui répondis-je; aucun indice même ne pourra le faire soupçonner. Tant mieux, reprit-il avec joie; j'aurois été forcé de te rendre. C'est un article du traité de commerce, & Dieu sait si je veux te perdre! Sois tranquille, tu ne pouvois pas mieux t'adresser. Il étoit tems, car nous mettons à la voile dans deux jours. Jusques-là évite de te montrer; il

DIT

n

la

.

é

U

e

n

vient journellement des Nègres à bord; ils pourroient te reconnoître. Aucun étranger n'ose mettre le pied dans cette chambre sans ma permission: n'en sort pas; rien ne te manquera; je te verrai souvent; mon sils est de ton âge, il te tiendra compagnie. Il ouvrit alors la porte de la chambre, & appella son maître d'équipage. Maître, lui dit-il, tu vois ce Nègre; préviens les matelots que si quelqu'un s'avise de dire à personne son séjour ici, je le sais pendre à la vergue. Cela sussit, répondit le maître, & il sortit pour exécuter son ordre.

Le jour commencoit à paroître, le capitaine sit lever son sils, & l'envoya nous chercher à déjeûner. Le jeune homme revint avec du jambon, du pain & du vin. Ces alimens, quoique nouveaux pour moi, me slattèrent. Après une nuit comme celle que je venois de passer, la nourriture la plus mauvaise paroîtroit délicieuse; mais elle me flatta moins encore que la vue de Gernance, dont le jour, devenu plus fort, me permettoit de discerner les traits. Bien fait, grand, élancé, doué de la figure la plus douce & la plus heureuse, il possédoit ce charme secret qui subjugue les cœurs dès le premier instant. Je n'y résistai point, je lui tendis la main avec cette franchise de la nature, que le commerce des nations civilisées n'avoit point encore altérée. Assieds-toi près de moi, lui dis-je; avec un visage si noble on doit avoit une belle ame. Je suis ton ami. Son ami! dit le père, ch! tu ne le connois pas! Il est vrai, répondis-je, mes yeux ne l'avoient jamais vu, mais mon cœur l'aime. Songes - tu que c'est un Blanc, répartit le capitaine? Que fait la couleur à la vertu? repris-je. C'est la verty que j'aime, & non la couleur. Je crois en effet, dit alors Gernance en soupirant, que les hommes sont frères, & qu'à ce titre ils devroient tous s'aimer. Morbleu! dit le capitaine en colère, je ne ferai jamais rien de toi. Faut - il que j'aie mis au monde un philosophe! Si j'avois été assez bête pour penser de même, je ne te laisserois pas à ma mort un seul écu. Gernance baissa les yeux d'un air modeste, & ne répondit rien. Je gardai de même le silence. La fin de cette conversation étoit de l'hébreu pour moi. Le terme de philosophe sur - tout m'étoit totalement nouveau; jamais je ne l'avois entendu prononcer à Dumont. J'ai reconnu depuis, que, sans me parler de philosophie, il m'avoit appris la chose & non le mot; & que les Européens prononcent souvent le mot sans connoître la chose.

2

Quand nous eûmes déjeûné, le capitaine alluma sa pipe, sit apporter un hamac par un matelot, le sit tendre dans la chambre, & me dit: Tu dois avoir besoin- de repos, dors; je vais à terre. Ensuite s'adressant à son fils, tu le seras dîner, lui dit-il, ne le laisse pas sortir... Sur ta tête, continua-t-il en fronçant le sourcil, ne le laisse voir à personne. Il sortir.

da

Co

rol

ah

de

VO

fe

ne

V

V

d

te

to

d

1

Aveugle que j'étois! je ne voyois dans ce soin que l'intérêt qu'il prenoit à moi. Je lui sus bon gré de son air brusque. La réception de ce capitaine, l'espoir vague qu'il m'avoit donné de me rendre service, espoir dont je regardois le succès comme infaillible, tant j'avois peu de soupçon de la duplicité des hommes, enfin la joie de me voir au milieu des compatriotes de Dumont, que je supposois lui ressembler tous, avoient répandu le calme dans mon ame. Hélas! que n'est-il possible, dis-je à Gernance, que vous m'accompagniez dans mon pays, lorsque votre père me mettra sur le rivage de nos alliés! Quel plaisir j'aurois à voir le fils de mon libérateur serré dans les bras de tous mes amis! Combien mon père, Dumont, Otourou, vous chériroient! Et mon Amélie! ah dieux! mon Amélie! elle n'a point de frère, vous seriez le sien. Non, vous seriez plus pour elle encore; vous seriez l'ami de son amant! Votre père ne peut quitter son vaisseau; mais vous, Gernance! on peut se passer de vous; venez avec moi, il vous reprendra dans un autre voyage; car je n'entends pas que vous le quittiez pour toujours; je sais trop ce qu'il en coûte d'être féparé de son père! Gernance m'avoit pris la main; il gardoit le silence, ses yeux étoient fixés sur les miens, je crus y surprendre quelques larmes. Ma proposition vous afflige; ah! je vois ce que c'est, lui dis-je, vous avez aussi une Amélie qui vous attend! il est juste qu'elle l'emporte sur un étranger. Non, me dit-il, non, mon cher.... Quel est

votre nom, jeune infortuné? - Itanoko. - Eh bien! Itanoko, non, votre reconnoissance ne m'afflige pas; mes larmes ont une autre cause. Ne m'interrogez pas; je ne pourrois vous répondre; mais croyez que je donnerois mon sang pour être témoin de votre réunion avec vos amis. - Je ne demande point vos fecrets, repris-je, je n'ai rien fait pout vous. Mais je vous devois les miens; vous les favez; c'est à celui qui implore à être confiant. - Hélas! vous ne me devez rien, répondit Gernance. Ce n'est pas moi qui suis votre.... protecteur. - Non, c'est votre père; n'estce pas la même chose? chez nous le père & les enfans n'ont qu'une même volonté. Gernance m'interrompit en soupirant. Songez à vous reposer, Itanoko, me dit-il, vous en avez besoin. Adieu. Mon devoir m'appelle ailleurs. Il me laissa seul. Je me croyois à la veille

du bonheur. Plein de cette douce idée mes yeux s'appesantirent, & je m'abandonnai au sommeil.

Horrible, épouvantable sommeil! toi qui dérobas mes bourreaux à ma vengeance, ou plutôt qui m'empêchas d'expirer fous leurs coups ! Sommeil plus barbare que mes cruels ravisseurs, devois-tu te dissiper jamais! Eh! que n'échangeas-tu tes pavots salutaires contre les glaces du trépas ! je serois descendu dans le cercueil sans soupçonner la perfidie des hommes! Tel on nous peint l'état déchirant de ces malheureux qui passent du calme de la mort dans le gouffre de tourmens réservés aux crimes de leur vie, tel fut le réveil qui m'attendoit. Si j'eus la force d'y survivre, si mon ame se roidit contre l'horreur qui m'assiégea, aurai-je le courage d'en esquisser le tableau? Oui, je le dois. Je le dois à l'humanité qui depuis deux cens ans pleure inutilement fur des

fa

ba

m

re

ur

je

m

pe

pin

cr

les

je

to

'n

ce

dé

tal

lei

do

m

al

qu

br

milliers de Nègres égorgés par l'avarice de quelques hommes. Je le dois à l'Europe, qui ne fut jamais complice des attentats que l'on commet contre nous dans un coin du monde. Je le dois à la philosophie sur-tout, qui de tout tems lutta contre les passions qui nous immolent, & dont la victoire dépend peut-être du dernier trait de lumière que je vais répandre sur les crimes de ses méprisables adversaires.

Hélas! dans ce moment la douce erreur d'un songe m'avoit conduit aux genoux d'Amélie. Je croyois dans mon sommeil tenir la main de cet odieux d'Urban, qui ne veilloit que pour m'égorger; je le présentois à mon père, à Dumont, à tous mes amis, sous le titre de mon libérateur; je les voyois l'embrasser, le serrer contre leur sein, l'inonder de deurs larmes; je me trouvois renduà l'amour, à la nature, à la patrie, c'étoit par lui; j'appellois sur

sa tête les bénédictions du ciel, & le barbare m'avoit déjà facrifié, quand mon cœur lui vouoit sa tendresse & sa reconnoissance! Je m'éveille! Oh!ciel!... une affreuse obscurité m'environnoit; je veux me soulever, je sens mes bras & mes pieds engourdis fous des chaînes pesantes; un murmure confus de soupirs, de génissemens, de larmes, de cris, de fanglots, retentit à mes oreilles. L'infortune d'un millier d'êtres, dont je me sens entouré, pénétre comme un torrent dans le fond de mon cœur : je n'ai pas encore senti rous mes maux, & ceux de mes invisibles compagnons me déchirent déjà; une chaleur insupportable, un air infect, une odeur pestilentielle, suffoquent ma poitrine; la douleur accable tous mes membres; je m'écrie d'une voix éteinte, où suis-je ! ah dieux! où suis-je? Quelques mots que je recueille à peine à travers le bruit affreux des fers m'appren-

nent que je suis avec des Nègres; j'entends par-tout le nom terrible d'esclavage se répéter, se répandre dans la vaste & noire cavité de la cale du vaisfeau. L'esclavage ! oh fureur ! l'esclavage! Eh! qui m'a fait esclave? -L'argent de tes bourreaux, me répond une voix. - Leur argent ! eh ! je ne leur ai rien coûté! (6.) - Tant mieux pour toi. Tu n'auras pas à dévorer l'insultante pitié de leur avarice. — O mon père! ô mon Amélie! - Tu ne les verras plus; des mers immenses vont t'en séparer. Des fers, des coups, un travail éternel, la mort, voilà ce qui t'attend. Je cessai d'entendre; un froid mortel circula dans mes veines ; je fentis mon corps se roidir; ma tête se troubla; je perdis connoissance; je m'évanouis.

f

1

P

1

d

fa

C

d

Sibarites orgueilleux! vous qui couchez sur les roses, & savourez des jouissances qui nous coûtent tant de sueurs & de fatigues, sans payer d'une larme l'excès de nos souffrances! venez, & répondez. Si la force & l'audace eussent été notre partage; si l'ambition, l'amour de l'or & la cruauté, eussent été nos passions; si nous vous eussions devancés dans ces connoissances qui ne vous ont servi qu'à désoler l'univers, vous seriez à notre place, & nous à la vôtre! O mes concitoyens! enfans de la nature, paisibles sous vos cabanes, contens de vos vertus austi simples que vos besoins, vous iriez donc aborder sur des rives étrangères, éveiller la cupidité dans le cœur des souverains, pour les aveugler sur le sort déplorable de leurs sujets, attacher un moindre prix à la liberté d'un homme qu'à l'acquisition du plus vil des quadrupèdes, joindre la fausseté à la violence pour arracher des citoyens à leurs foyers; ce seroit nous qui conduirions les Européens sous le joug, labourer à l'autre extrémité de la terre des champs dont nous aurions dépouillé les légitimes possesseurs; ce seroit

d

e

-

n

15

il

d.

el

on

je

u-

iif.

8

ex-

le

n

n 6

CC rê

B

qu

po

ra

pi

pr

ne

n

VO fai

C

car

ge

de

vie

Eh

nous qui, les fouets à la main, forcerions des hommes à y faire naître des fruits, que le luxe seul nous auroit rendus nécessaires; Européens! nous ferions enfin tout ce que vous faites. Tout cela ne pouvoit-il pas être? Ne sommes-nous pas des hommes comme vous? Répondez, quel nom alors nous donneriez-vous? Trouveriez-vous dans les déserts de l'Afrique des monstres assez farouches pour être comparés à nous? Non, sans doute. Vous le sentez, parce que la voix de la raison vous parle en ce moment. Vous le sentez, & dès-lors vous êtes jugés. Ah! j'entends les Blancs nous répondre: nous sommes criminels, il est vrai; mais si vous étiez à notre place, vous le seriez comme nous. — Nous le ferions moins. Nous ne serions pas éclairés par cette religion de paix qui vous fait un devoir de chérir vos semblables, qui rapporte. tout à la charité, lien sacré par lequel votre Dieu daigna s'unir à vous; toutes les fois que vous l'oubliez pour opprimer vos frères, vous êtes à-la-fois meurtriers & athées. Nous vons dirions; nous nous abandonnons à toute la foiblesse d'une nature corrompue, nous ne connoissons pas de frein qui puisse l'arrêter. Voilà quelle seroit notre excuse. Blancs, elle ne peut être la vôtre, puisque vous êtes chrétiens! Encore un mot pour achever de dessiller vos yeux. Quel rang tiennent dans votre opinion les pirates de Tunis & d'Alger? Quel mépris, quelle indignation, quelle horreur ne vous inspirent-ils pas? cependant ils ne font que vous faire souffrir au nord de vos contrées, le traitement que vous nous faites souffrir à nous-même au couchant Ces barbares que vous chargez d'imprécations se laissent enfin fléchir. Votre argent dégage leurs captifs ; vous n'en devez pas grace à leurs vertus, j'en conviens; mais qu'importe? le bien s'opère. Eh bien! si nous avions de l'or, si

r

e.

1

3

quelques - uns des nôtres traversoient les mers pour nous délivrer de nos chaînes, ô Blancs! vous ne les briseriez pas. J'ai vu dans le sein de Paris, la multitude baiser les mains des infortunés qui avoient gémi dans la chiourme algérienne; & le Niger n'a pas encore vu sur ses rives le Nègre se délasser des fers dont vous l'avez chargé.

r

1

16

le

ľ

n

do

di

ch

VC

m

ľo

tri

tri

cò

J'ignore le tems que dura mon évanouissement; quand je revins à moi, je
me trouvai sur le pont. Gernance & le
chirurgien du vaisseau étoient à mes
côtés. Je sus long-tems sans rien distinguer. Ensin j'ouvris les yeux: le premier objet qui me srappa, sur le sils
de d'Urban; j'étois étendu sur une couverture, mes pieds étoient encore enchaînés, mes mains étoient libres. Gernance les tenoit dans les siennes, & les
arrosoit de ses larmes. Je le sentis; je
les retirai avec une sorte d'indignation.
Ce mouvement le pénétra. Il se leva,

étendit ses bras vers le ciel, & se retira sans me parler.

Les secours du chirurgien m'eurent bientôt rendu assez de force pour être en état de considérer ce qui se passoit autour de moi, & je vis au grand jour le spectacle affreux, dont une partie m'avoit été dérobée par l'obscurité de la cale. Quelques centaines de Nègres étoient étendus sur le pont, tous avoient les fers aux pieds. On leur avoit dégagé les mains, parce que c'étoit l'heure où l'on distribuoit à chacun sa misérable nourriture. C'est alors que j'apperçus la donleur se reproduire sous cent formes différentes. Les uns inondoient le plancher de leurs larmes; les autres foulevoient leurs bras vers le ciel, & lui demandoient vengeance; d'autres encore, l'œil immobile & fixe, jettoient leurs tristes regards vers le rivage de leur patrie qu'ils n'appercevoient plus; d'un côté, un époux désolé soutenoit dans

e

le

es

11-

re-

fils

ou-

en-

jer-

les

; je

ion.

eva,

1

1

ti

d

la

la

ui ré

Pele

m

to

tra

Vi

de

da

dé

bai

gu

ses bras sa femme évanouie, dont un enfant en pleurs suçoit envain le sein desséché par les souffrances; de l'autre, un fils en proie à une rage forcenée, voulant ronger de ses dents les chaînes qui meurtrissoient les jambes de son père; autour de nous, un cordon menaçant de nos bourreaux armés, le sourire sur les lèvres, le front glacé par l'avarice, étrangers, pourainsi-dire, à ce théâtre épouvantable, où leur aspect seul marioit la terreur à l'infortune. Cependant, le vaisseau voguoit avec légéreré sur la surface unie de la mer, & le ciel sans nuage éloignoit sans doute par pitié la foudre que provoquoit la criminelle infenfibilité de nos ravisseurs.

Il ne manquoit à cette scène, qu'un de ces exemples de cette sérocité tranquille & muette, de ce dernier contage du désespoir, dont l'homme est capable quand son ame, si j'ose m'ex-

primer ainsi, est devenue d'acier sous les tourmens de l'injustice. Une Nègresse nous donna cet exemple. Cette femme étoit enceinte : les douleurs de l'enfantement la saisirent! Elle en avertit nos gardes par un geste. On l'éloigne de la foule, on la place sur un matelas assez loin des regards, au-dessus de la dunette du vaisseau. Sans proférer un mot, sans jetter un seul cri, sans répandre une larme, elle se délivre. A peine apperçoit-elle son enfant, qu'elle le faisit, le contemple pendant quelques minutes d'un œil farouche; regarde autour d'elle; se voit moins observée; se traîne en rampant jusqu'au bord du navire; donne à son fils le premier & le dernier baiser, & se précipite avec lui dans les flots.

t

à

0-

de

oit

-0

de

un

can-

cou-

est

ex.

Alors, les alarmes de la cupidité déçue, remplacèrent l'humanité. D'Urban jure, tonne, menace; on ferle quelques voiles, dix matelots se jet-

tent à la mer. Soins inutiles! Les fers que la Négresse portoit aux pieds, l'avoient sait submerger. On ne put joindre que l'enfant. Il étoit mort.

1

8

li

a

I

m

A:

tr

ai

en

Ne

lai

de

VO

dir

àc

cars

le l

il e

don

para

les a

J

Je vis tout cela, pour - ainsi - dire, avec une morne indissérence. Ce passage si rapide de l'espoir le plus doux au comble du malheur, avoit engourdi mon ame; j'étois dans un état de stupeur qui ressemble à l'imbécilliré. Je ne sentois plus pour avoir trop senti. Plusieurs sois dans le jour Gernance s'approcha de moi, il me parla; je l'entendis, je le vis; mais sans le reconnoître. Mon cœur étoit entièrement sermé, & les sensations extérieures n'arrivoient plus jusqu'à lui.

Quand la fin du jour approcha, on fit rentrer dans la cale mes malheureux compagnons. L'ordre que l'on observoit, prouvoit bien de la désiance de la part des Blancs, & les remords de leur conduite injuste & cruelle. On ne déchaînoit qu'un Nègre à la fois; on le faisoit descendre; & les marelots qui l'attendoient en bas, lui remettoient ses fers (7), cela se sit ainsi jusqu'au dernier. Quand ils n'auroient pas été courbés sous le joug du malheur, leur situation seule dans les flancs du vaisseau eur suffit pour les mettre au désespoir. L'avide amour du gain avoit compassé les espaces. Trois pieds en largeur étoient comptés pour deux Nègres, & à peine nous en avoit-on laissé en longueur assez pour l'étendue de notre corps. Aussi dans le cours du voyage ai-je entendu d'Urban s'applaudir de sa cruelle intelligence, & tirer, à ce prix, vanité de la richesse de sa cargaison. Hélas! sans moi; moi! que le barbare avoit si indignement traité, il eut payé bien cher cet avare savoir dont il faisoit si insolemment une vaine parade.

-

e

i.

ce

n-

n-

er-

ri-

fit

om-

rou-

des

e in-

u'un

Je m'attendois à redescendre comme les autres. L'écoutille se ferma sans que

l'on eut l'air de songer à moi : Gernance vint, il s'agenouilla pour m'ôter les chaînes que j'avois aux pieds, & profitant de cette position pour me parlèr sans être remarqué: Si vous étiez en état de m'entendre, me dit-il, je vous dirois d'espérer : tant que je vivrai, du moins, vous aurez un défenseur; mais au nom de Dieu, ménagez mon père, & sur-tout ne l'irritez pas. Je ne lui répondis rien, je ne pouvois parler; si j'en avois eu la force, le ressentiment seul m'eur fourni des expressions. Mais comme alors personne n'étoit auprès de nous, je lui vis saisir mes fers, & les jetter à la mer avec une telle indignation, que ce mouvement, qui ne m'échappa pas, me défarma. Je lui pris la main, & la serrai contre mon cœur: il entendit ce langage, & me tépondit par des sanglors. A l'instant une cloche sonna; il me pressa de me lever; il m'étoit impossible. Un matelot vint lui aider

pi

fe

m

ce

me

Je

aider; ils me soutinrent sur leurs bras, & me conduisirent sur le gaillard. Gernance me sit asseoir sur un banc, & la prière commença, car c'étoit elle que la cloche vencit d'annoncer.

Dumont m'avoit rendu cet acte trop familier, pour me méprendre sur l'intention qui rassembloit l'équipage. C'étoit d'Urban lui-même qui prononçoit le commencement des prières, & les matelots en chœur les continuoient. Tel est le devoir du capitaine dans les vaisseaux marchands, où il n'y a point d'aumônier. Cette vue me tira de l'espèce de léthargie où j'étois plongé; mon esprit qui sommeilleit, se réveilla; je me sentis révolté. Quoi! me dis - je, le monstre prie! Eh! que demande-t-il à ce Dieu qui connoît tous les cœurs?

Quand la prière fut finie, Gernance me fit entrer dans la salle où son père & ses officiers alloient se mettre à table. Je me laissois conduire machinalement,

Tome I.

il

it

he

il

lui

der

Il sembloit que ma volonté sut éteinte; j'étois comme un automate que l'on fait mouvoir, & qui reste dans l'inaction du moment où l'on cesse de l'agiter. Je n'en souffrois pas moins; une chaleur dévorante me consumoit les entrailles; mes idées étoient troublées; il m'étoit impossible de leur donner aucune suite. Je me rappellois bien qu'il m'étoit arrivé un malheur épouvantable, mais je ne pouvois me rendre compte de ce malheur ; j'éprouvois un véritable délire; j'étois comme un homme tourmenté par un songe pénible, qui, quoiqu'endormi, sent que ce songe est un effet de son sommeil, & lutte avec effort contre ce sommeil même sans pouvoir parvenir à le vaincre. Eh bien! qu'est-ce? me dit d'Urban aussi tôt qu'il me vit; tu es triste! tu devrois bien plutôt te réjouir; tu n'es pas comme les autres à étouffet dans la cale. Ma foi! sans Gernance

au en aurois eu tout à ton aise, au moins. Mais ne faut-il pas que je sois toujours l'humble serviteur de ses volontés? C'est comme une semme; veutil quelque chose, il pleure: morbleu, j'aimerois mieux avoir affaire à cent forbans qu'à un homme qui pleure. Allons, allons, bois, mange, & de la gaieté! ne t'avise pas de te laisser mourir. Ce n'est pas mon compte, c'est déjà bien assez que cette maudite Négresse en se noyant aujourd'hui m'ait volé cent pistoles. Va, va, je te rends fervice en te faisant voyager, tu n'aurois jamais été dans ton pays qu'un Nègre inutile; au moins en Amérique tu serviras à quelque chose. Je ne répondis à ce discours que par un regard de mépris. Gernance se leva de table, & me présenta à manger; je le remerciai par un signe de tête : il m'eût été impossible de rien manger A la fin du repas, le chirurgien s'approcha de moi; il me

e

tâta le pouls, & déclara à d'Urban qu'une sièvre brûlante me consumoir, & que j'avois besoin d'un prompt secours si l'on vouloit me sauver la vie. Aussitôt on me sit dresser un lit dans la sainte-Barbe, & l'on m'y transporta.

D'Urban devint vraiment inquiet sur. mon fort, non par pitié, mais par intérêt; du moment qu'il m'avoit vu, il avoit conçu l'odieux projet qu'il avoit si cruellement exécuté; mais il s'étoit flatté qu'il auroit quelques jours pour m'y préparer par une apparence d'amitié & de bonnes façons, & s'étoit imaginé que le coup ainsi amené de lonque main, me seroit moins sensible. Ma beauté l'avoit frappé; soit qu'il me gardât pour son ulage, soit qu'il me vendît à quelque planteur Américain, soit enfin qu'il m'offrît en présent à quelque grand seigneur, il comptoit toujours tirer de moi quelque bénéfice considérable; & cet espoir lui avoit fait violer tout ce que les hommes ont de plus sacré, la bonne-foi, l'humanité, le droit des gens, & l'hospitalité. En me quittant le matin qui suivit la nuit suneste où je m'étois sauvé sur son bord, il ne m'avoit point menti, il s'étoit rendu à terre. Son fils qui lisoit dans son ame ne s'étoit pas mépris sur/ son dessein, & c'étoit-là le sujet des larmes que je lui avois surprises, & dont il m'avoit fait mystère. D'Urban en descendant au port avoit trouvé tout le monde instruit de mon évasion. Le Damel, dont cette évasion détruisoit toutes les espérances, comme on le verra par la suite, n'obtenant aucune nouvelle de moi par ses gens qui s'étoient mis à ma recherche, avoit soupçonné ce qui étoit arrivé. Il avoit fait assembler tous les capitaines des vaisseaux d'Europe qui se trouvoient dans la rade, & leur avoit déclaré que son intention étoit de faire visiter leurs bâtimens.

D'Urban feignit des'y soumettre comme les autres; mais il prit son parti sur le champ. Sa cargaison étoit complette. Comme il comptoit appareiller dans pen. de jours, tout son monde étoit à bord. L'avenir ne l'inquiétoit point; assez riche il étoit à son dernier voyage, & n'espéroit jamais retourner dans ces climats. Il revient donc à son vaisseau, les vents sont bons, & favorisé par toutes les circonstances, il fait lever l'ancre, met sous voile, & prend le large. Son brusque départ avoit changé les soupçons du Damel en certitude. D'Urban s'étoit apperçu qu'on le faisoit suivre par des pirogues. Si malheureusement le vent eût tombé, les pirogues auroient pu l'atteindre, la visite se seroit faite, les Nègres m'auroient découvert, & leur violence pour m'arracher de ses mains, n'eut pas été sans danger, dans un vaisseau rempli d'esclaves dont ils auroient pu au besoin briser les fers, pour s'aider de leurs forces. Il avoit senti le péril, & c'est alors qu'il s'étoit décidé à me faire enchaîner, & à me confondre avec les autres, dans l'espoir que l'obscurité & la multitude me déroberoient plus facilement à l'attention des visiteurs. La fatigue, mon âge, la tranquillité que mon ame avoit perdue depuis la bațaille, que je venois de recouvrer, du moins en fonge, m'avoient plongé dans un sommeil si profond, que je n'avois rien fenti de tous ces mouvemens. J'avois dormi près de vingtquatre heures. Mon évanouissement avoit succédé bientôt à mon sommeil. Je n'en étois sorti qu'à midi, comme on l'a vu-Le vaisseau avoit couru toute la nuit; dès le matin l'on s'étoit trouvé hors de la vue, non-seulement des pirogues, mais même de la terre. L'inquiétude de d'Urban avoit cesse, & son fils n'avoit pas eu de peine à obtenir que je fusse délivié de ces fers, que dans le fond il n'avoit jamais eu intention de me

Malgré les soins du chirurgien, je fus plus de quinze jours entre la vie & la mort. Si un motif plus noble eut animé d'Urban, je célébrerois avec reconnoissance ses attentions; il ne négligea rien pour m'arracher des portes du trépas, & son avarice mit tout en usage pour me fermer la tombe que son infigne perfidie m'avoit ouverte; mais c'est à mon cher Gernance que je suis redevable de la vie; je voyois sans effroi la mort s'avancer, lui seul me rendit son approche terrible; ses larmes bien plus que ses discours vainquirent l'indifférence que j'avois pour ma fanté; ou plutôt le ciel, qui veilloit sur les vertus de ce jeune homme, me rappella au jour pour le dérober au châtiment dont il menaçoit la tête coupable de son père. L'état où je le voyois quelquefois me pénétroit; enfin je lui

dis: Je le vois, vous voulez que je vive! faur-il donc être malheureux pour vous plaire? Vous le savez, j'ai tout perdu! Ah! vivez, me répondit-il, pour mon propre repos; vivez pour me laisser le tems de vous convaincre que je ne suis pas complice du fort qu'on vous fait éprouver. Hélas! j'étois loin de l'en soupçonner! il faisoit peut-être moins pour mon rétablissement que son père; mais l'on ne se méprend pas aux soins de l'amitié. Ah! ne croyez pas, me répétoit-il souvent, que vous soyez pour jamais séparé de tout ce que vous aimez. Mon père peut-être avec le tems se laissera fléchir; comblé des dons de la fortune, le sentiment qui l'aveugle dans ce moment pourra s'éteindre. Que sait-on? par la suite il sentira que vous n'ajoutez que foiblement à ses richesses; mais s'il demeuroit inflexible, suivant l'ordre de la nature vous m'appartiendrez un jour. Alors vous serez libre; alors, quoi qu'il m'en coûte de me séparer de vous, je vous rendrai à votre patrie. Jusques là, je le sens, je ne vous dédommagerai pas de la privation d'un père, d'une amante, de vos amis; mais du moins vous me verrez à vos côtés, vous me parlerez d'eux, je vous répondrai par mes larmes, & mes larmes vous consoleront! Comment résister à un sentiment si tendre? Vous triomphez, Gernance! m'écriai-je; ma mort étoit la plus terrible vengeance que je pusse tirer de votre père; vous le voulez, j'y renonce. Jusques-là, l'on s'étoit vu forcé de profiter de mes instans de délire, pour m'administrer des remèdes que je refusois constamment quand la connoissance m'étoit rendue; vaincu par Gernance, je permis à l'art de seconder la nature, & le chirurgien bientôt répondit de mes jours.

La secousse avoit été trop forte, pour que ma convalescence ne sût pas lon-

gue; mon ame n'étoit pas guérie; mais la maladie m'avoit au moins procuré ce bienfait, qu'en attaquant les sources de ma vie, elle avoit émoussé les pointes aigues des maux qui m'avoient accablé. Ce n'étoit plus ces transports violens, dont la première atteinte m'avoit plongé dans un état presque semblable à la mort; c'étoit une mélancolie profonde, qui me faisoit trouver de la douceur même à tout ce qui pouvoit l'entrerenir; les noms d'Amélie, de mon père, d'abord firent saigner toutes les plaies de mon cœur, ensuite ils. furent, si j'ose le dire, comme un baume délicieux dont ce cœur s'imprégnoit avec joie; j'étois comme un homme qui, farigué de se débattre contre un tigre qui menaceroit ses jours, s'endormiroit avec volupté entre les griffes. de ce monstre. Illusion funeste! dangereuse douceur! qui rendant moins amer le poison du chagrin, en redoubloit

l'activité fatale. Cette mélancolie entretenoit ma foiblesse; j'étois hors de danger, mais je ne me rétablissois point. Gernance s'en appercevoit, il faisoit tout pour me distraire; mais ce n'étoit pas aux pensées douces à me tirer de cette espèce d'inertie; il falloit à mon ame un choc assez fort pour la tirer de cette langueur où elle s'abandonnoit avec complaisance; & le jour approchoit où une commotion nouvelle, en éprouvant sa vertu, alloit au moins ranimer quelques uns de ses ressorts.

Gernance ne me quittoit presque point. Malgré l'incommodité du lieu que j'habitois depuis ma maladie, il s'y étoit établi. Plutôt volontaire qu'officier sur le bord, il n'avoit que peu de devoirs à remplir. Son père ne s'offensoit point d'une afsection, dont sa sierté eût été blessée dans d'autres tems; tout ce qui lui promettoit ma conservation, étoit sûr de lui plaire. La cupidité 1

d

le

le

de

ta

garantissoit l'amitié des reproches de l'orgueil. Jusqu'alors la navigation avoit été heureuse, & si le tems continuoit, l'équipage se flattoit d'être rendu à St.-Domingue dans quinze jours. Je ne m'ennuyois point de causer avec Gernance; c'étoit mon unique soulagement. Trop foible, je n'avois point encore hasardé de remonter sur le pont. Un soir que Gernance ne m'avoit quitté que pour l'heure du fouper, il revint bientôt après; je me trouvois mieux. Je le lui dis, & il m'engagea à fortir le lendemain. Hélas! lui dis-je, oubliez-vous le spectacle qui m'attend? il me faudra revoir ces malheureux Nègres qu'oppriment l'injustice de vos compatriotes. L'aspect de leurs maux renouvellera tous les miens! Je vous l'avoue; la seule idée de cette rencontre me fait frémir. Ah! mon cher Itanoko! me répondit Gernance, oubliez-vous que le même spectacle vous attend à terre; vous ne pourrez l'éviter. Le conseil que je vais vous donner est cruel, je le sens: mais croyez-moi, accoutumez de bonneheure vos yeux à supporter tout ce que ce tableau a de révoltant, puisqu'il doit vous poursuivre par-tout. - C'est me conseiller d'enraciner dans mon cœur la haine que je dois à tous les Européens.-Je ne puis la blâmer à l'égard de quelques-uns; mais si cette haine étoit générale, elle seroir injuste; ce n'est que la centième partie peut-être des Blancs. qui vous persécute; tout le reste vous plaint, & les plus sages appellent par leurs vœux l'instant fortuné où vos fers seront brisés. — Je ne vous entends pas. Si ce n'est qu'une foible partie qui nous opprime, comment l'autre infiniment plus forte ne s'y oppose-t-elle point, puisque cette oppression lui semble odieuse? - Parce que les passions sont plus fortes encore que la sagesse. L'amour du gain anime seul vos tyrans; en

p

pe

pa

de

na

VO

plu

satisfaisant cette passion vile, ils procurent des jouissances à ceux qui gémisfent sur votre sort : ils leur font adroitement prévoir la perte de ces jouissances, si la compassion que vous leur inspirez prenoit le dessus. Tel est l'homme: en général, mon ami! il veut le bien; mais si la pratique du bien exige de lui des sacrifices, sa volonté s'endort, & le bien ne se fait pas. Ajoutez à cela, que les yeux qui versent des larmes sur votre fort sont loin du théâtre de vos douleurs; que ceux qui les causent, ont un intérêt marqué à leur en dérober l'excès, & que l'attendrissement de l'Europe sur vos souffrances fait d'autant plus d'honneur à son humanité, qu'à peine en soupçonne-t-elle la millième. partie. En effet, quels sont les témoins. de ces souffrances? Ce sont d'abord les navigateurs qui vont vous acheter dans votre pays; moins vous leur coûrez, plus ils gagnent; voilà le motif de la

S

ıt

le

nt

2-

en

modicité & de la mauvaise qualité de la nourriture qu'ils vous donnent; l'incommodité de votre situation (8) prend sa source dans le desir d'accroître la richesse de la cargaison. Enfin la pesanteur de vos chaînes n'a pour objet que la crainte de votre fuite ou de votre mort, qui trahiroient leurs spéculations mercantilles; ensuite ce sont les cultivateurs, dont les richesses se comptent par le nombre de Nègres qu'ils possèdent : de-là le travail perpétuel qu'ils vous imposent, pour se dédommager de l'argent que vous leur coûtez; de - là le droit qu'ils croient avoir acquis à ce prix de disposer de vos bras, de votre tems, de votre liberté, de votre vie même: ils raisonnent d'après un principe de la loi naturelle, que l'on est maître d'user à son gré de ce que l'on acquiert : mais ils oublient que la conséquence qu'ils en tirent, juste en tout entre cas, est fausse dans celui-ci, parce

le

8

pe

ri

ta

qu

roi

cor

peu

ten

que suivant la même loi naturelle, la liberté de l'homme est un bien inaliénable, qui n'admet ni vendeur, ni acheteur. Enfin, ce sont les marchands d'Europe qui viennent en Amérique échanger leurs denrées contre les productions que vous cultivez, & que vos maîtres, à votre défaut, ne pourroient leur fournir; vous concevez qu'un bénéfice immense peut seul les engager à venir de si loin présider à ces échanges, & qu'il est de leur intérêt de s'en conserver soigneusement la source. Voilà les uniques témoins de vos maux ; jugez après cela comme la vérité peut percer! Ne sentez - vous pas que l'avarice a réuni tous ces gens par un pacte tacite qui les force au filence, puisque l'indiscrétion d'un seul entraîneroit, non-seulement sa ruine, mais encore celle de tous? Eh! l'on ignoreroit peut-être en Europe jusqu'à votre existence, si l'amour des voyages & la

e

ie

1-

ft

on

n-

ut

rce

curiosité n'eussent amené dans nos isses quelques oisifs, qui ont rapporté dans leur patrie l'impression qu'avoit faite sur leur ame sensible le traitement que vous éprouvez. - Ainsi je le vois, il est parmi les Européens une classe d'hommes assez dégradés, pour ne pas rougir aux yeux de leurs semblables de leur inhumanité! - Ah! vous ne savez pas combien l'avarice est éloquente: elle emprunte toujours du mensonge sa voix & ses couleurs; c'est lui qui dore vos chaînes, qui vante la charité prétendue que l'on exerce envers vous; qui vous refuse presque la qualité d'hommes pour ennoblir encore la prétendue bienfaisance de vos despotes; qui grossit & les dangers que l'on brave pour vous aller chercher, & votre férocité envers les Blancs qui tombent entre vos mains, & la stupide insensibilité de vos souverains qui vous livrent pour les denrées. les plus méprisées parmi nous ; c'est en

fin lui qui séduit nos monarques (9); en leur insinuant que ce commerce est un accroissement à leur puissance; nos grands, en caressant leur foiblesse par la multiplication de leurs voluptés; nos. peuples en les infectant d'erreurs sur votre compte pour fermer leur esprit crédule à la pitié; la religion même, en lui montrant en vous des conquêtes précieuses, pour la forcer pour-ainsidire à confacrer vos maux. — Toutes fausses que soient ces raisons, au moins ce sont des excuses que le menfonge peut employer pour pallier l'avarice; &, je le sens, elles peuvent faire impression sur des peuples qui jouissent des bienfaits que notre esclavage leur procure, sans pouvoir juger de ce que cet esclavage nous coûte; mais à mon égard le mensonge ne peut avoir d'excuse; je n'ai rien coûté à votre père; j'implorois son humanité, & rien de plus. La barbarie est-elle dans son ca-

S

ractère? il pouvoit me refuser, me renvoyer, me chasser, c'en étoit bien assez pour un cœur cruel & dénaturé. C'étoit même là toute l'étendue qu'il pouvoit donner à son penchant féroce. Mais les fers! mais l'esclavage! mais la honte! Ah! Gernance! les lions de nos forêts nous déchirent, nous tuent; mais s'ils n'ont pas de faim, ils ne nous enchaînent pas pour la faim à venir. - Hélas! faut-il vous l'avouer, mon cher Itanoko? vous n'êtes peut - être pas le millième à qui l'on ait fait éprouver un semblable fort. Toutes les fois que par un long abus, les richesses ont pris la place des vertus, il n'est point de bornes que l'homme ne franchisse; il ose tout; il excuse tout! - Je vais vous dire une vérité, Gernance! elle sera dure; mais pardon! je ne sais pas feindre. Si les richesses qui portent avec elles le plaisir si doux de soulager, n'ont fait que vous endurcir; si les sciences & les arts, dont

ſ

1

I

P

l'objet est d'éclairer & de polir les home mes, n'ont fait qu'accroître votre orgueil; si votre religion si douce, si compatissante, n'a point amolli vos cœurs de pierre, il falloir que vous fussiez parmi les hommes la race la plus dégénérée! Posséder tous les trésors qui pourroient donner de l'énergie aux vertus! & les faire tourner au profit des vices ! c'est un degré de corruption, dont le reste de la terre n'offriroit peut-être pas d'exemple. - Je vous l'ai déjà dit, Itanoko! votre proscription ne doit pas être générale. Ah! croyez-en un cœur sincère; le nombre des bons chez nous l'emporte sur les méchans. - Je pourrois l'étendre à tous sans être injuste. Moi Nègre, dites-vous, vos bons me plaignent? ils me laissent souffrir; ils ne me vengent pas; ils le pourroient cependant, puisqu'ils sont plus nombreux que les méchans; s'ils ne le font pas; c'est donc foiblesse? Et dès qu'il s'agit

du bien de l'humanité, la foiblesse est un crime. - Ah! Iranoko! je suis Européen! - Je sens la force du reproche, mon cher Gernance! je vous dois tout, je vous donnerois mon sang, ma vie! Je détefte la chaîne dont votre père ma chargé, & je bénis l'heureux instant où vos bienfaits m'ont rendu votre esclave; j'aime, je chéris, je respecte vos vertus; mais faut il vous le dire? vous en auriez eu davantage si vous fussiez né parmi nous! Un Nègre qui posséderoit une ame aussi belle que la vôtre, vous avertiroit de la trahison de Ion père! - Eh! voilà le reproche que je craignois d'entendre! - Pensez-y bien, Gernance! ce n'est pas un reproche, c'est un hommage! Un facrifice à la nature est toujours noble, & n'est pas toujours juste! Voilà ce que j'ai voulu dire.

Il étoit tard. Cette conversation nous avoit menés loin. Je pressai Gernance de se reposer: je ne pus en faire autant; & le jour étoit venu, que je n'avois pas fermé l'œil. Cette absence de sommeil dont je n'accusois que l'agitation que m'avoit causé notre entretien, ne fut point contraire à ma santé; je me trouvai même mieux encore que je n'étois la veille; & pour complaire à Gernance, je consentis à monter sur le pont. J'eus d'abord quelque peine à supporter, & la vivacité de l'air, & la clarté du jour. Le chirurgien qui l'avoit prévu, me fit avaler quelques gouttes d'un élixir qui ranima mes forces; & mes yeux insensiblement s'accoutumèrent à la lumière. D'Urban s'approcha de moi; la joie éclatoit sur son front; il félicita son fils & le chirurgien du succès de leurs soins, & me fit quelques-unes de ces caresses intéressées qui trahissent si bien le sentiment qui les inspire. L'heure arrivoit où l'on alloit faire monter les Nègres fur le pont. Gernance m'en prévint. Du courage! me dit-il

e

e

e,

a-

u-

re.

ous

ice

nt;

ce sont des hommes que vous allez voir. Hélas! esclave ou libre, puissant ou soible, l'homme n'offre t-il pas partout le tableau de l'infortune!

Ils parurent, & bientôt on leur diftribua leur ration. Je les trouvai défaits, maigris, abattus; mais quelle fut ma surprise! je craignois le spectacle de leurs larmes & de leurs douleurs, & je leur trouvai un certain air de sérénité qui renoit presque de la joie : à l'exception de quelques-uns qui me parurent distraits, rêveurs, inquiets même, tout le reste me sembla tranquille, & pour-ainsi-dire satisfait. Ce calme apparent me révolta. Quoi ! me dis-je à moi-même, leur ame est déjà familiarisée avec l'opprobre; leurs fers ne leur pèsent plus! O Nègres! s'il est ainsi, vous méritez votre sort, & vos bourreaux sont justifiés. Je croyois les Européens les plus méprisables des hommes, mais vous les surpassez en bassesse; ils

ne sont qu'injustes! & vous êtes laches!

Cette réflexion m'accabloit, lorsqu'un de ceux qui me sembloient pensifs, m'apperçut, & me fit signe de m'approcher de lui. D'Urban qui se trouvoit à mes côtés, également dupé de leur apparente satisfaction, crut sans doute qu'un seul mot d'eux, feroit plus pour ma guérison que tous ses soins, & me pressa de joindre celui qui m'appelloit. J'obéis. Te voilà, me dit-il, en langage nègre & à voix basse? je t'ai cru mort. Le ciel ne l'a pas voulu, lui répondis-je. - Tant mieux. - Tant pis plutôt, je ne suis pas comme vous autres, je ne m'accourume pas si vîte à l'esclavage & à l'opprobre. — Qu'en fais-tu? — Je vous vois contens. - En ce cas tu es plus accoutumé que nous à ton fort, puisqu'il t'a déjà fair oublier le caractère des Nègres. - Comment? - Point d'explications; nous n'en avons pas le Tome I.

tems. Réponds-moi seulement. Que pense-tu du capitaine? - C'est un monstre. - Et des Blancs ? - Des Barbares! - Que leur réserve-tu? - La haine. - Rien de plus? - N'est-ce pas tout ce que peut un homme désarmé? - Peut-être. Mais, en est-ce assez pour Phonneur? - Non, fans doute, il lui faudroit la vengeance. - Il sera satisfait : demain tes bourreaux ne seront plus. - Comment ? - Demain, te dis-je, ils expirent; & pour comble de douceur ils expirent sous nos coups. Ofe maintenant blâmer notre joie! ou plutôt, rougis d'être Nègre & d'avoir pu t'y méprendre.

Pardonne, ô Dieu de l'univers, pardonne! Oui, je devins criminel. Oui! routes les portes de mon cœur s'ouvrirent aux serpens de la vengeance. J'oubliai tes droits! j'oubliai ta justice: je ne vis que mon outrage, que mes maux, que le plaisir barbare de m'abreuver du fang de mon perfide ravisseur. J'étois homme, ô mon Dieu! & j'en eus toutes les foiblesses. Achève, dis-je au Nègre. Quelle est l'heure? le signal? les moyens? Un des nôtres, dit-il, possède l'herbe heureuse qui croît dans nos climats, & qui ronge le fer: l'éclair est moins prompt que ses effets; demain nous nous la partageons, & nous l'employons dans ce lieu même. Les Blancs ne s'en appercevront pas. Cette opération n'exige que peu de mouvemens. Le dernier monté, qui sera par conséquent le dernier délivré, entonnera la chanson des combats; ce sera le signal. Nos fers tombent; foudain nous nous levons. Ces mêmes fers feront nos armes. Nos tyrans surpris, aussi-tôt vaincus qu'attaqués, aussi-tôt frappés que vaincus, périront jusqu'au dernier: la mer sera leur sépulture, & le théâtre de notre gloire. Voilà mon ouvrage, continua-t-il. Voilà nos chefs, en me montrant ceux qui m'a-

1-

je

es

2-

voient paru plus distraits que les autres; tout le monde est instruit; chacun sait ce qu'il doit faire; & le succès est certain: voici ma réponse, lui dis-je. Vengeance & liberté! Il me sussit, reprit le Nègre; éloigne-toi: n'éveillons pas les soupçons.

Je sis quelques pas & je m'arrêtai. Un moment, me dis je à moi-même, ma joie me trahiroit! Calmons-nous; imitons d'Urban: le traître en m'égorgeant avoit le front tranquille; j'y sus trompé: que le barbare soit victime à son tour de l'art suneste qu'il m'apprit à connoître. Gernance remarqua de loin mon agitation, & vint me joindre. Pourquoi, me dit-il, vous être mêlé parmi ces Nègres? N'étoit-ce pas assez de leur vue pour entretenir vos chagrins? falloit-il encore y joindre leurs discours? Venez.

Oh! détestable passion de la vengeance! Qui le croiroit? Je suivis Ger-

nance sans remords. Je venois pourainsi-dire de signer l'arrêt de sa mort, & sa vue ne m'attendrît pas. Ah! que ceux qui me liront descendent dans leur cœur, qu'ils se mettent à ma place & qu'ils me jugent! Quel homme aussi indignement trahi, aussi lâchement outragé, aussi cruellement séparé de tout ce qui l'attache à la vie, ne saissroit pas avidement le plaisir de rendre à son oppresseur tous les maux qu'il en auroit reçus? n'embrasseroit pas le premier espoir de la liberté, perdue sans cela pour jamais? ne détesteroit pas dans sa fureur vengeresse le peuple entier qui auroit nourri le monstre auteur de sa misère? Si c'est un crime, j'en appelle à l'univers; quel homme peut se flatter de nè le pas commettre!

Je ne m'excuse point, je veux qu'on me connoisse tout entier. L'esset de l'injustice est de rendre barbare celui qui en est la victime, & je le devins dans un instant. Il sembloit que mes forces n'eussent attendu que ce signal pour renaître. Un feu rapide se répandit dans toutes mes veines, & l'impression de ma maladie s'effaça tout-à-fait. Je contemplai mes victimes avec ce sangfroid de la cruauté, qui calcule en silence les tourmens qu'elle leur destine : j'ofai les compter, m'applaudir de léur nombre, qui promettoit à ma vengeance plus de diversité dans leurs supplices; je hâtois par mes vœux le moment où je devois les en accabler, & j'aurois voulu le reculer encore pour jouir plus long-tems du plaisir de les leur préparer! Je ne l'oublierai jamais, cette réflexion épouvantable, dont l'horreur même fut une jouissance pour moi. Le foir d'Urban m'appelle : il étoit à table; il me fait asseoir. Ta santé, me dit-il, ne m'a jamais paru meilleure, je veux la célébrer. Il prend un verre, le remplit, me le présente, prend ensuite le sien, & boit à ma santé. Bois, monstre, dis-je en moi-même; demain à pareille heure je boirai sur ton cercueil.

Trente ans se sont écoulés depuis ce moment affreux, & ma main tremble encore en traçant l'horrible tableau de ce qui se passoit dans mon cœur. Tel est l'homme de toutes les nations, quand on compte fur fa foiblesse pour l'opprimer. Tranquille, j'allois boire, quand Gernance m'arrêta. Dieux! le ton si doux de sa voix retentit encore à mon oreille; je crois l'entendre! Et moi, me dit-il, ne voulez-vous pas aussi que je boive à votre fanté? Que faites-vous, Gernance? m'écriai-je, avec un effroi dont je ne fus pas le maître. Qui fait? ... La vérité alloit sortir peut-être de ma bouché. D'Urban tire son lieutenant par la manche: Regarde, lui dit-il, sais-tu qu'il grandira encore? la bonne emplette! Ce mot seul m'empêcha de parler, & me rendit toute ma sureur.

Je me levai, & je descendis dans la Ste Barbe où je couchois. On prit peu garde à ce brusque départ. L'officier qui devoit faire le quart étoit malade: il avoit prié Gernance de le remplacer, & je me trouvai seul jusqu'à minuit. Plus libre, je m'abandonnai sans contrainte à tous les serpens dont j'étois dévoré. Je m'étonnois que l'idée de punir d'Urban ne me fut pas encore venue; je me savois mauvais gré qu'un autre m'eut dévancé dans ce projet; j'aurois enfin voulu pouvoir l'exécuter seul, pour en avoir toute la gloire & tout le plaisir. Mais que fais-je? titons plutôt un voile sur les noires pensées dont je fus agité depuis la cruelle confidence de ce Nègre, jusqu'à l'inftant fatal.

Vers minuit & demi Gernance rentra. Vous ne dormez pas, me dit-il? Non, lui répondis-je avec une amertume dont je ne sus pas maître; non, le sommeil n'est pas fait pour un homme opprimé. Je le sens, me dit-il avec douceur; mais j'ai pensé à vous pendant tout le quart, & je suis bien-aise que vous veilliez encore; j'ai à vous parler. Il me dit ces derniers mots d'un air si sérieux, qu'une sueur froide se répandit par tout mon corps; je me crus découvert. Ah! il étoit bien juste, ô ciel! qu'ayant goûté tous les plaisirs avantcoureurs du crime, tu m'en fis ressentir au moins quelques terreurs. Itanoko, me dit Gernance, nous arriverons bientôt; tout l'annonce. Depuis hier tous les signes qui promettent le voisinage de la terre se sont fait voir autour du vaisseau. J'ignore ce que mon père ordonnera de votre fort. Vous garderat-il? se défera-t-il de vous? c'est ce qui

ne m'est pas connu; mais dans tous les cas, vous & moi nous pouvons être féparés; il peut pour ses affaires m'envoyer en Europe ou par-tout ailleurs : il est mon père, & mon premier devoir est de lui obéir. Tant que je vous aurois sous les yeux, je vous protégerois au péril de ma vie, Dieu m'en est témoin; mais je puis être absent, & vous seriez sans ressource. Voilà deux mille écus en or, c'est tout ce que je possède, je vous les donne; gardez-les. Si mon père vous vend à un autre, & que je sois éloigné, j'ai un ami à St.-Domingue ; il est digne de toute ma confiance, & je vous le ferai connoître en arrivant. Vous lui porterez cet argent, avec lequel il vous rachetera. La somme est assez forte pour vous procurer la liberté. partez alors, retournez dans votre patrie, dussai-je ne jamais vous revoir. Si mon père vous garde, les égards que je lui dois ne me permettent pas avec lui un semblable moyen: mais l'esclavage peut vous paroître dur, & je ne ferai pas-là peut-être pour l'adoucir. La malheureuse envie de fuir peut vous surprendre. Ce feroit un malheur! le plus grand peut-être qui pût vous arriver; mais l'homme qui fouffre ne réfléchit pas. Cet argent du moins vous fervira: sans lui vous seriez rattrapé, & la mort vous attendroit. Telles font nos loix, avec de l'argent vous aurez plus d'espoir d'échapper : il est peu d'obstacles que ce métal n'applanisse. Il n'est plus à moi, il est à vous. Quoi qu'il vous arrive, que le nom de Gernance vous foit toujours cher, ne m'oubliez jamais: voilà la seule récompense que je vous demande.

Il me seroit impossible de décrire ce qui se passa dans mon cœur à ce discours. Je sixe Gernance. D'où te vient cet argent? lui dis-je. Que t'im-

porte? me répond-il d'un air étonné. - Encore cette complaisance, ajoutaije, c'est le dernier bienfait que je te demande. Je vis une noble pudeur rougir fon front, & ses yeux se baisser avec modestie. Tu le veux, me dit-il, sois satisfait. Mon père est riche, il me donne chaque année à-peu-près cette somme pour mes plaisirs; je ne la dépense pas, je la donne aux malheureux. Tu en es un, & tu as droit à mon amitié. Je l'accepte, lui dis-je. A ces mots je me lève, je m'habille avec précipitation. Suis-moi, dis-je à Gernance. - Où vas-tu? - Viens, tu le fauras. Je franchis les escaliers en courant; j'arrive à la chambre de d'Urban, j'ouvre. Gernance étonné me suivoit en silence. Lève-toi, capitaine, dis-je en entrant, j'ai à te parler. Qu'est-ce qu'il y a-? Que veut-il, dit d'Urban en regardant son fils? Je l'ignore, répond celui-ci. Tu le sauras tout-à-l'heure, lui dis-je; lève-toi seulement. Dans un moment il est debout. Nous passons dans la chambre du conseil; & je me mets entre le père & le fils. Vois cet or, dis-je à d'Urban: apprends ce que ton fils vient de faire. Je lui rapporte alors en peu de mots le discours de Gernance. A présent dis - moi, continuai-je, comment on s'acquitte d'un semblable bienfait. Que fais - tu? dit Gernance. Il est fol, me dit d'Urban. Bel emploi de l'argent! Capitaine, point de mots; des choses. Réponds-moi, m'écriai-je. Mes yeux, mon air, mon ton de voix l'étonnèrent. Eh bien ! répondil avec embarras, il est ton bienfaiteur; aime-le.... Est-ce-là tout? dis-je. Que peux-tu de plus? répond-il, tu ne seras jamais affez riche pour lui rendre son argent, ce qui vaudroit bien mieux. Rendre! Voilà donc à quoi se borne la reconnoissance d'un Blanc? N'est-ce pas

assez? Non pas pour un Nègre, Gernance, votre vertu mérite un autre prix. Vous m'avez fauvé la vie, vous avez voulu tout-à-l'heure sauver ma liberté; eh bien! je m'acquitte avec vous. Voici votre père, jettez-vous dans ses bras; je vous le rends; je lui fauve la vie! Oh! ciel! s'écrient-ils tous les deux. Vois, d'Urban, continuai-je, le lieu où nous sommes. C'est ici que tu m'as reçu, c'est ici que j'implorai ta pitié, ton humanité, que je versai mes peines & mes fecrets dans ton fein; si ces meubles insensibles pouvoient parler, tous attesteroient ma bonne-foi, ma confiance, ma candeur; mais tous te reprochent ta perfidie, ta noirceur, ton avarice, ta barbarie. Si tu joins à tant de crimes, l'horrible passion de la vengeance, si tu peux te peindre tout le plaifir que l'on goûte à punir l'auteur de ses tourmens, juge du sacrifice que je fais à la reconnoissance; dans quelques heures tu allois mourir. Toi, les tiens, tes soldats, tes matelots, tout périssoit. Je n'ai point conçu ce projet, mon cœur en étoit incapable; mais dès l'instant que je l'ai appris, il m'a comblé de joie. Je ne devois alors que la vie à Gernance, c'étoit peu de chose; maintenant il voudroit me procurer la liberté, c'est tout pour moi. Un semblable bienfait ne pouvoit se payer que par un grand effort. Mon outrage, ma haine, ma vengeance, tout est oublié; je suis quitte. Gernance, voici ton argent, je te le rends; & toi, d'Urban, si ton cœur, est capable de sentir tout ce que tu me dois, je vous jure à tous deux une éternelle amitié; & je serai quitte encore à la manière des Blancs. Qu'on se représente, s'il est possible, l'étonnement, la joie, les transports de d'Urban & de Gernance. Ils me serrèrent dans leurs bras,

nos larmes se confondirent, les tendres noms de père, de fils, de libérareur, d'ami, cent fois se firent entendre. Mon père! il fauve vos jours! s'écrioit Gernance éperdu; tu me rends mon père! Oh ciel! récompense sa vertu! ah! plutôt, lui disois je, qu'il récompense la tienne! sans elle j'eusse été criminel! Qu'il vous bénisse tous deux, ajoutoit d'Urban, en nous pressant contre son sein. Hélas! ce n'étoit point le repentir d'un cœur que deux grands traits de générosité viennent de rendre à l'honneur, qui lui arrachoit cette exclamation; c'étoit la joie d'un homme échappé d'un danger qui, du même coup, alloit lui ravir & la vie & ses richesses, vil objet de ses vœux & de son amour. Tel étoit d'Urban; tel il fut jusqu'au tombeau. Qu'on n'en soit pas surpris; quand l'homme s'est laissé maîtriser par une passion méprisable, il devient enfin

si corrompu, que les exemples de la vertu ne sont que glisser sur son cœur.

Ils me pressèrent bientôt tous deux de leur détailler le complot qui les menaçoit, & je satisfis leur juste curiosité. D'Urban qui n'écoutoit que son caractère féroce, ne parla d'abord que de tortures, que de supplices. Qui veux-tu punir? lui dis je; pense donc que c'est au sacrifice du juste ressentiment d'un Nègre que tu. dois la vie. Je t'ai donné le moyen de te fauver: mais tu n'as pas le droit de te venger d'une offense que tu n'as pas reçue. Ma confidence n'a pas avancé le moment de leur crime, si c'en est un que de briser des fers injustes; ils sont innocens à ton égard jusqu'à l'heure où leur bras levé sur toi les rendroit coupables. Laisse à Dieu le soin de juger, de punir l'intention, qui se cache dans le fond des cœurs. Le glaive de la justice humaine exige des actions pour frapper, tel est l'esprit de toutes les loix. Songe à ce qu'ils étoient, à ce qu'ils éprouvent, au fort qui les attend; n'oublie pas que ce sont des hommes comme toi, & parle, si tu l'oses, de les punir! Mon cher Itanoko! s'écria d'Urban, si on ne les effraie par un exemple de sévérité, chaque jour il nous faudra trembler pour notre vie. C'est supposer, lui répondisje, que leur ame soit susceptible de frayeur. Va, je les connois mieux que toi. Si tu emploie la rigueur, fais périr jusqu'au dernier, ou je ne réponds pas de tes jours; mais non, c'est à moi d'achever mon ouvrage; tu es prévenu; tu ne crains plus de surprise, & dès-lors tu es sauvé. Pour te tranquilliser encore, fais armer tous tes gens; qu'ils t'environnent, qu'ils veillent sur toi, sur ton vaisseau, je me charge du reste; fais seulement monter tous les Nègres sur le pont. Quoi! si matin, me dit d'Urban? à peine est-il jour! Qu'importe l'heure, lui répondis-je, quand il s'agit d'une bonne action. Soudain les ordres font donnés. D'Urban, dont l'ame n'étoit pas assez élevée pour soupçonner de la générosité dans l'ame des hommes qu'il opprimoit, fit à tout évènement armer ses matelots, & les rangea en bataille sur le gaillard. Les écoutilles sont ouvertes, les Nègres surpris de l'heure où on les appelle, montent avec étonnement. La circonstance me tranquillisoit; j'étois presque sûr qu'ils ne se seroient pas encore partagé l'herbe dont ils attendoient leur liberté. Bientôt ils sont tous rassemblés. Je prends Gernance par la main: Venez, ô mon ami !- lui dis-je, venez; ne craignez rien. Je m'avance au milieu d'eux, ils me fixent tous avec des yeux inquiets; j'élève la voix : alors, je leur raconte ma fuite de chez le Damel. ma confiance en d'Urban, sa perfidie, les soins que Gernance avoit pris de ma vie, sa dernière générosité, enfin la

scène de la nuit; & je continue avec force : O Nègres! qui de vous auroit eu le courage d'enfoncer le couteau dans le flanc de son bienfaiteur? Qui de vous à ma place, chargé du secret épouvantable dont vous m'aviez fait dépositaire, ne fut pas tombé déchiré de remords aux genoux de son libérateur? Mais étoit ce assez que de lui sauver le jour ? falloit-il le forcer de vivre pour arrêter ses yeux sur le supplice de son père, pour le faire nager dans le sang de ses compatriotes? Je n'ai pas eu ce féroce courage; je n'ai pas dû sauver mon ami pour le rendre plus infortuné que moi; le voici celui à qui je dois tout; celui dont les vertus m'ont arraché l'aveu fatal qui trompe votre espoir; tombez à ses genoux, c'est un Nègre, c'est un de vos compatriotes dont il brisoit les fers; mais ne punissez que moi : je vous ai trahis, j'appesantis de mes mains la chaîne qui vous accable;

prenez ma vie, elle est à vous. Mais satisfaits une fois, remplacez-moi tous auprès de Gernance, acquittez - vous de la reconnoissance que je lui dois, & respectez son père en lui comme il vous respectoit tous en moi. A peine ai-je achevé, qu'un murmure confus s'élève, ils s'écrient : Nègre ! tu nous as perdus! mais tu n'as fait que remplit ton devoir! Tous alors entourent Gernance, tous veulent toucher cette main généreuse qui daigna soulager un de leurs semblables. Chacun veut lui parler, le voir, le serrer dans ses bras. Un d'entr'eux s'écrie: O jeune Blanc, regarde! voilà l'herbe qui nous délivroit, vois ce que j'en fais; & foudain il la jette dans les flots. Je m'échappe, je vole à d'Urban. Regarde! lui dis-je, ce peuple que les Européens méprisent.

Ce jour fut un jour de sête, s'il en est dans l'esclavage! on distribua des

rafraîchissemens aux Nègres avec abondance; les matelots, la meilleure comme la plus brusque de toutes les classes humaines, attendris jusqu'aux larmes de la scène dont ils avoient été témoins, & dont le récit de ce qui l'avoit occasionnée étoit passé de bouche en bouche, se mêlèrent avec eux, & passèrent le jour en divertissemens. D'Urban se montra digne un moment des modèles de vertu qui l'avoient assiégé pendant quelques heures; il fit ôter les chaînes à tous ces infortunés, & ils ne les revirent plus pendant le reste de la traversée : ils n'abusèrent pas de cette liberté. La vue de Gernance étoit pour eux une chaîne plus facrée que celle dont on les délivroit; mais ce foible effort usa toute la générosité de d'Urban. Je vis pendant plusieurs jours les yeux de son fils le poursuivre, lui tracer pour-ainsi-dire son devoir; son ame de glace ne l'étendit pas. Je ne m'en plaignis point, & fier d'avoir montré dans l'esclavage toute l'énergie d'un homme libre, je laissai d'Urban se couvrir à son aise de l'opprobre de mes fers, dont il étoit désormais uniquement chargé.

La terre enfin se sit voir, & dès le lendemain nous mouillâmes dans le port du Cap-François, dans l'isle de St.-Domingue. Gernance descendit des premiers, & je le suivis; il courur embrasser sa mère, tandis que d'Urban plus occupé de son commerce que de l'amour conjugal, resta au port pour veiller sur le débarquement des Nègres. Tout annonçoit l'opulence dans sa maison; mais la digne mère de Gernance, vivante image de son fils, en étoit le plus précieux ornement. Elle fut bientôt instruite de mes malheurs; elle daigna les honorer de ses larmes, & je m'apperçus sans peine qu'elle détestoit dans le fond du cœur les procédés d'un époux, que par décence elle n'osoit con-

Quoique le caractère des François des isses de l'Amérique, diffère un peu de celui des habitans de la Mère-patrie, il en approche cependant assez pour qu'il me fût possible alors de m'en former une idée générale. Je ne m'arrêterai point à cet air de richesse, de faste & de grandeur, spectacle en effet bien nouveau pour un Nègre, qui ne soupconne guère toutes ces recherches du luxe, que mille petits sentimens d'orgueil, de jalousie & d'inconstance naturelle, ont transformé en besoins. Ce qui me frappa d'abord, furent cette politesse infinie, ces nuances multipliées d'attentions délicates, ces prévenances réciproques qui seroient si délicienses si elles partoient du cœur, cette familiarité noble entre les hommes, ce respect si flatteur envers les femmes, mes, dont on ne trouve vraiment le modèle que chez ce peuple; mais je m'apperçus bientôt que tous ces agrémens n'étoient pour-ainsi-dire qu'un masque riant, qu'un simple réseau d'argent qui ornoit ses défauts sans les cacher; je reconnus que rarement la volonté du François étoit d'accord avec ses actions; que sa politesse, son amitié, son amour même, étoient plutôt un langage de convention que l'expression du sentiment. Que l'homme qu'il accabloit d'estime, la femme qu'il enivroit d'encens, étoient sacrifiés sans regrets aux éclairs de son esprit; qu'il étoit à la fois jaloux d'affecter une sorte de prosondeur de réflexion & de génie, & de faire naître le rire, & de le conserver sur ses lèvres. Je vis que le plaisir étoit son unique affaire, & l'ennui, son compagnon fidèle; que ses desirs venoient plus de son esprit que de son cœur ; qu'il étoit pour lui - même une idole chérie; qu'ij Tome I H

croyoit devoir moins d'adorations aux vertus qu'au sarcasme léger, au persifflage agréable, à la causticité enjouée qui le font plus redouter. Enfin quand, par la suite, l'expérience & mes voyages en France ont rectifié mes observations, j'ai connu le François tel qu'il est, brave par nature, amant de l'honneur par principe, franc par caractère, humain par réflexion, désintéressé par noblesse; mais souvent aussi généreux par ostentation, malin par goût, actif par désœuvrement, frivole par convenance, poli par accès, dédaigneux par fierté, infidèle par délassement; & malgré tous ces défauts cependant, la plus aimable des nations; la plus aimée sans doute, & peut-être la moins aimante.

Mais le préjugé a élevé une telle barrière entre les Européens des isles & nous, que toute l'amabilité françoise n'a pas la force de la franchir. S'agit-il d'un Nègre? tout disparoît; politesse; donceur, humanité, bienséance même. Ce François si doux, ce papillon charmant, dont les aîles d'azur distillent fans cesse l'ambroise des fleurs qui les parfument, s'approche-t-il de nous? ce papillon par la plus subite des métamorphoses, devient tout - à coup un tigre, dont l'œil sanglant (10) nous mesure, nous menace & nous destine à être victimes de sa fureur; il invente nos supplices, les calcule de sangfroid, les ordonne au hazard, & les contemple sans émotion. L'amour même, si l'on peut donner le nom d'amour aux émotions des sens, l'amour même ne le désarme pas, & la Négresse entend quelquefois l'ordre de ses tourmens, de la bouche qui vient de lui prodiguer la tendresse. Il n'est pas jusqu'à ce sexe révéré, dont la douceur & la sensibilité font la gloire; ce H 2

sexe, auquel les petits maux d'un épagneul causent tant de convulsions; qui ne promène ses regards glacés sur les flancs ensanglantés d'un Nègre qu'on déchire. (11) Que l'équivoque badine se couvre du voile de la décence, soudain la modestie effeuille ses roses sur le front de ce sexe; eh bien! ce même front vient braver sans rougir le révoltant aspect du bazar, où l'on voit les Nègres amoncelés, le père & le fils, la mère & la fille, les amis & les amies. Tels sont en général les François de l'Amérique, telles sont leurs aimables compagnes. On en douteroit en Europe, si cette vérité n'étoit avérée depuis long-tems.

D'Urban me traita pendant quelques mois avec assez de douceur. Soit qu'il ne put oublier encore qu'il m'étoit redevable de la vie, soit qu'en effet il craignit les regards de son fils, il n'osa

pas d'abord me faire sentir toute la rigueur de mon état. J'employai ce moment de calme à perfectionner mon éducation, que Dumont avoit ébauchée. Grace aux soins de Gernance, je me vis instruit par les meilleurs maîtres; & mon application secondant les dispositions de la nature, je sus non-seulement bientôt écrire & parler le françois avec précision, mais j'acquis encore quelques notions des belles-lettres & des arts agréables. La musique sur-tout flatta délicieusement mon goût ; elle est barbare chez nous, ici je la trouvai digne sœur des Muses, & l'on peut dire que c'est vraiment aux Européens qu'elle doit son immortalité. J'avois de la voix, & bientôt j'en sus marier les sons avec les accords harmonieux de la harpe. Je cherchois par l'étude à me ménager des ressources, qui pussent répandre quelques charmes sur une vie dont l'avenir ne me présageoit que des douleurs; Gernance,

en y contribuant, ne songeoit qu'à me rendre aux yeux de tous plus digne encore de l'amitié qu'il me portoit, & d'Urban nous laissoit saire, parce que les talens artachoient à son esclave un prix nouveau qui flattoit son avarice. Ainsi, compae on le voit, trois sentimens, quoique bien opposés, concouroient aux soins de mon éducation.

Gernance, quoique jeune, quoiqu'entraîné par ses richesses dans le tourbillon du monde, avoit su garantir son
cœur de l'air dangereux qu'on y respire. Plus heureux que la soule brillante dont il étoit entouré, l'amour des
plaisirs ne l'avoit point conduit à l'oubli
des devoirs, ni l'oubli des devoirs à l'incrédulité. En me procurant les talens
qui donnent du lustre à l'homme, il
n'avoit point négligé la religion qui
donne plus de sorce aux vertus, il m'avoit fait connoître le père Bruno, religieux aimable autant qu'instruit : c'étoit

l'ami dont il m'avoit parlé. Je trouvai dans cet ecclésiastique, l'amitié d'un père, les agrémens d'un homme du monde, & le zèle d'un apôtre. J'avois des notions claires de l'humanité, mais sa charité m'étonna: je me vis forcé de distinguer ce que j'avois confondu jusqu'alors; je connus clairement que l'une n'étoit que la vertu de l'homme, tandis que l'autre étoit celle d'un Dieu. Tant qu'il me développa l'antiquité, la vérité & la fainteté de la religion, la pureté de sa morale, sa pratique difficile, mais non impossible, les récompenses du juste, les peines du méchant, je l'écoutai avec un respect qui tenoit de la tendresse. Quand il me dit ensuite que la plupart des hommes vaincus par leurs passions fermoient les yeux à ces vérités éternelles, & marchoient sans regret & sans inquiétude au-devant de leur perte, des larmes de compassion inondèrent mes yeux; mais

quand il ajouta qu'il en étoit quelquesuns, qui, pour mieux satisfaire ces mêmes passions, révoquoient en doute, ou nioient formellement tout ce qu'il venoit de me prouver, je ne pus m'empêcher de rire.

Quand il me trouva suffisamment instruit, il se hâta de consommer son ouvrage, en me réunissant aux enfans de l'Eglise. Ce sut mon cher Gernance qui voulut encore ajouter au nom d'ami celui de parain, & la femme qu'après lui je devois le plus respecter, daigna l'accompagner. L'aimable, la vertueuse Honorine, captivoit depuis long-tems le cœur de Gernance. Egaux en vertus, en grace, en talens, en richesses, l'amour les avoit affortis, & dans peu l'hymen devoit les couronner. Fille du père le plus tendre, du plus honnêre homme que la colonie eut peut - être produit, elle n'attendoit plus que l'inftant où d'Urban quitteroit le commerce Gernance avoit exigé ce retard, parce que ne pouvant savoir l'étendue de sa fortune qu'à cette époque, il ne pouvoit vraiment sixer qu'alors l'état qu'il pouvoit pendant sa vie assurer à son sils. Au reste tout étoit arrêté, les paroles données, & Honorine sûre que ses vœux les plus doux seroient bientôt comblés, eut été la plus heureuse des femmes, si un frère, l'horreur de la nature, n'eut été le tourment de sa vie.

M. de C***, le respectable père d'Honorine, avoit été peut-être trop soible à l'égard de ses ensans. Veus de bonne heure, son indulgence n'avoit point été suneste à sa fille! Un naturel heureux avoit en elle suppléé à ce que l'éducation négligeoit. Il n'en avoit pas été de même de son fils: Théodore de C***, né dans le sein des richesses, élevé dans un climat brûlant, dévoré par les passions les plus dangereuses,

entouré des voluptés qui croissent à chaque pas aux isles de l'Amérique, s'étoit bientôt abandonné à tous les pièges de la séduction, & les désordres les plus effrénés avoient été la suite de fon fatal aveuglement. Son père s'en étoit apperçu , mais trop tard ; & sa molle tendresse pour son sang, l'emportant encore fur la raison, il n'avoit point usé de cette sévérité paternelle, qui peut - être eut arrêté les emportemens d'un jeune homme qui bravoit impunément ses trop soibles remontrances. Honorine, qui adoroit son père, s'étoit placée pout-ainsi-dire entre son frère & lui; elle déroboit aux chagrins de l'un les travers de l'autre, & confirmoit ses jours à pallier & réparer les fautes d'un ingrat, qui ne la payoir de ses Soins que par des noirceurs multipliées. tale of camping and

Je vis la vertueuse Honorine pour la première sois, lorsqu'elle me conduisse au temple. Renfermée dans l'intérieur de fa maison, elle n'y recevoir que Gernance & sa mère, & n'en sortoit que rarement. Mon ami ne m'avoit point caché sa flamme, mais je n'en connoissois point l'objet, & il étoit arrêté que je compterois ses bienfaits par le premier instant où je jouirois de sa présence. Rien ne manqua à la pompe de mon baptême. D'Urban qui aimoit le faste, profita de cette cérémonie pour satisfaire son goût, il la célébra par la sête la plus galante. Je fis peu d'attention à l'appareil; je n'étois occupé que de la joie pure dont Gernance & le père Bruno me sembloient pénétrés. Tandis que l'amour du plaisir animoit seul le front des autres convives, la douce satisfaction que procure la vertu se peignoit sur le leur. Spectacle bien plus attachant pour une ame innocente comme la mienne, qui' n'avoit pas encore besoin du tumulte des fêtes pour émouvoir sa sensibilité!

Je ne pus cependant me garantit d'une réflexion pénible. Quelle différence, me disois-je, de ce jour, à celui que je me promettois avec Amélie! Jour heureux où je devois passer du baptême aux autels de l'Hymen! J'éloignai bientôt ce souvenir. Hélas! me disois-je, ce Dieu si bon qui vient de m'adopter, n'est pas obligé de mesurer ses saveurs sur nos desirs! Je suis vraiment ingrat de me plaindre; dans le bonheur j'aurois moins senti ses biensaits! Il fait bien plus pour moi; il attend le jour de la douleur pour me chercher.

Jusques-là, d'Urban qui m'avoit traité avec une sorte d'égards, par degrés se contraignit moins, il n'avoit plus d'intérêt qui l'obligeat à des ménagemens; ma santé s'étoit afsermie, j'avois achevé de me sormer, & j'étois, quant aux graces & à la taille, ce que je devois être toute ma vie; mes talens s'étoient per-

fectionnés, & j'étois enfin, suivant sa manière de raisonner, un esclave précieux, & dont la vente ne pouvoit être qu'infiniment lucrative. Il ne s'agissoit plus que de me façonner au service, & de me ployer de bonne heure à tout ce que le caprice de mes maîtres futurs pourroit exiger de moi; qualité qui, sans doute, selon d'Urban, me manquoit pour achever d'être parfait. Je fus assez longtems sans m'appercevoir de ce changement; je faisois par amitié, par reconnoissance même de l'espèce, de calme dont il m'avoit laissé jouir, tout ce que sa fantaisse lui suggéroit. S'agissoit-il de voler à ses possessions éloignées pour y porter ses ordres, de parcourir dix fois le jour toute la ville pour les intérêts de sa maison, courses, fatigues, sueurs, rien ne me coûtoit; j'étois toujours prêt, & mon activité devançoit sa volonté. Mais je reconnus enfin que tout ce que jusqu'alors j'avois mis sur le compte de ma complaisance, ne passoit à ses yeux que pour des devoirs acquittés. Insensiblement le ton de maître succéda au ton de douceur, & la brusquerie à son tout remplaça le ton de maître. C'est alors que toute l'horreur de mon sort, qu'une fausse illusion avoit endormie pendant quelque tems, se réveilla toute entière. Voilà donc ce qui m'est reservé, m'écriois-je avec amertume? c'est ainsi que s'écouleront mes jours, & que je m'approcherai lentement de cette mort, qui m'attend au bout de ma carrière, & qu'une religion nouvelle me défend de hâter! Eh bien! tu le veux, ô Dieu de l'univers! eh bien! je souffrirai. Mais fais du moins que mon pere, que Dumont, que la tendre Amélie, ignorent à jamais les douleurs du malheureux Itanoko!

Je dérobois à Gernance une partie de mes peines. Je sentois assez combien son cœur généreux en seroit déchiré, & je craignois encore d'avilir son père à ses regards. Souvent il me fixoit, il furprenoit dans mes yeux le trouble de mon ame; cette vue l'affectoit, je m'en appercevois, & je cherchois alors, par une fausse apparence de sérénité, à détourner ses soupçons que je ne détruisois pas. Le père qui craignoit la vertu de son fils, autant que je redoutois les alarmes de son amitié, ne me maltraitoit jamais en sa présence; mais Gernance ne s'y trompoit pas. Bruno étoit mon unique ressource; c'étoit dans son sein que je versois mes peines : il les écoutoit avec compassion, il aidoit aux épanchemens de ma douleur en pleurant avec moi, &, faintement adroit, après avoir aidé la nature en se prêtant à ses foiblesses, il me ramenoit imperceptiblement à la soumission que l'on doit à la providence. Hélas! me disoitil, aviez-vous cru trouver le bonheur

sur la terre? Sous quelque forme qu'il se présente, c'est toujours un aimable imposteur. Qui l'éprouva mieux que moi? Un jour vous le faurez, un jour je vous apprendrai combien je fus le jouet de ses frivoles illusions : vous connoîtrez par mon exemple, que la félicité n'est point dans le monde. Les chagrins vous auroient également trouvé dans les bras de votre père, d'Amélie, de tout ce qui vous est cher. Nul homme ne peut être caché à Dieu; quand il lui plaît de l'appeller à lui par l'infortune, elle est la plus grande marque de sa faveur. C'est notre faute si nous corrompons par une impatience criminelle, les dons le plus précieux de sa miséricorde.

Je l'écoutois avec docilité, & je ne le quittois jamais sans être consolé, ou tout au moins plus tranquille. Un jour je m'en séparai plus tard qu'à l'ordinaire, & j'étois loin de prévoir ce qu'il en alloit coûter à mon amitié. Gernance depuis quelque tems me sembloit triste : il passoit presque tous ses jours hez Honorine, & je ne lui trouvois plus cet air de satisfaction qu'il en rapportoit autrefois. Vainement je l'avois interrogé; son attentive amitié avoit toujours éludé une confidence, qui devoit m'enfoncer le poignard dans le cœur. J'avois eu le jour dont il est question, une scène vive avec d'Urban. Une Négresse de sa maison lui avoit manqué: elle avoit tort. J'étois présent. D'Urban saisit un fouet, arme commune de la colère souvent injuste des Blancs, & dans la circonstance présente trop rigoureuse pour une légère offense; d'Urban me le présente, & me commande de châtier cette Négresse. Ordonnez-moi, lui dis-je avec modération, tout ce que je pourrai faire sans bassesse pour votre service, je l'exécuterai avec zèle; mais n'exigez pas que je porte mes mains sur une femme

timide, déjà honteuse de vous avoit déplu, & qui est mon égale, puisqu'elle est Nègre comme moi. C'est me servir que de châtier qui m'offense, me répondit-il avec emportement. Si le châtiment est juste, répartis-je avec douceur, exercez-le vous-même, je ne m'y oppose pas. Veux-tu, reprit-il vivement, que je me déshonore en levant le bras sur elle? Je crois, lui dis-je, que l'honneur n'est pas plus blessé de le faire que de l'ordonner. Mais quoi qu'il en foit, l'honneur m'est aussi cher qu'à vous, & je ne veux pas y manquer. L'honneur d'un esclave! l'honneur d'un esclave! répéta-t-il avec ironie. Il n'a tenu qu'à moi de ne plus l'être, repris-je vivement, il doit vous en souvenir; & si vous aviez toujours écouté cet honneur, dont maintenant vous vous montrez si jaloux, vous n'auriez pas le droit de me traiter d'esclave. Ce misérable me raisonne, s'écria-t-il hors de lui-même. Je lui vis faire un geste menaçant; si malheureusement il m'eut frappé, c'en étoit fait, je me perdois. Un reste de patience prête à m'échapper, me sit appercevoir le danger. La porte étoit ouverte, je m'élance, & je suis. Dans ces momens Bruno étoit mon resuge. Ce jour-là plus sortement affecté que de coutume, notre conversation nous mena loin; j'oubliai comme je l'ai déjà dit les heures auprès de lui, & la nuit étoit fermée depuis long-tems quand je rentrai à la maison.

1

u

e

K

1-

1-

it

le

ê-

J'appris que d'Urban s'étoit calmé, & avoit oublié ou feint d'oublier notre altercation. Gernance s'étoit retiré. Je montai à son appartement. La douce familiarité dont il m'honoroit, m'en permettoit l'entrée à toute heure. J'ouvre. Je vois différentes malles étendues sur le plancher, & je le trouve occupé à les remplir. Je fais un cri à cette vue. Ah! voilà ce que m'annonçoit votre

tristesse, lui dis-je; voilà ce que vous me cachiez. Vous partez, oh dieux! eh dans quel tems! Il est trop vrai, me répondit-il, & plût au ciel que je pusse me le cacher à moi-meme. Je quitte une mère, une amante, un ami; mais mon père l'ordonne, il faut obéir. Je vous perds! hélas! que vais-je devenir? lui dis-je en soupirant; qui me garantira maintenant des fureurs de votre père; votre présence du moins m'apprenoit à tout supporter : quand vous n'y serez plus, pourrai-je répondre de moi-même? Patientez encore un an, me dit-il, mon absence ne sera pas plus longue; à mon retour je m'unis à Horine; son projet est de vous demander à mon père le jour même de notre hymen, il n'osera pas par décence la refufer aux yeux des deux familles rassemblées. Je ne t'en dis pas plus, acheva-t-il en m'embrassant : tu prévois ton fort. Un tel espoir vaut bien que tu

6

po

m

CU

l'achète par un peu de patience. Ce n'est donc rien, qu'un an passé sans vous voir, m'écriai-je en pleurant? ah! que ne puis-je vous suivre! — Mon père ne l'a pas voulu, je le lui ai proposé. — Craignez que ce resus ne cache quelque mystère. — Dans tous les cas j'ai remis depuis long-tems à Bruno les deux mille écus que tu ne voulus pas garder le jour de la révolte des Nègres. C'est une ressource, Bruno ne t'abandonnera pas; & Honorine! pense-tu donc qu'elle puisse t'oublier!

IS

le

1,

us

0-

ler

y-

fu-

m-

ron

tu

Il sit de vains efforts pour me calmer. Je concevois qu'il avoit raison, mais il ne me persuadoit pas. Ce suneste départ étoit pour moi comme le signal de tous les maux qui m'alloient accabler. Je ne les voyois pas encore, je ne pouvois raisonnablement les prévoir; mais je les pressentois, & par une bizarrerie de sentimens qui me paroissoit inconcevable à moi-même, tandis que je

pouvois à peine supporter l'idée de me séparer de Gernance, que je prévoyois le précipice où fon éloignement alloit me plonger, que j'aurois enfin donné mon sang pour le suivre, cependant j'éprouvois que ce bienfait, si je l'eusse obtenu, eut été pour moi un nouveau supplice. If me sembloit qu'un lien invisible m'attachoit à St.-Domingue, & que c'eût été m'arracher le cœur que de m'en éloigner; &, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas si la crainte d'être obligé de suivre Gernance n'avoit pas eu autant de part à mon effroi à l'afpect des apprêts de son voyage, que la douleur de me voir privé de sa présence. J'ignore si l'on doit croire aux pressentimens; mais soit qu'ils existent, soit plutôt que l'imagination de l'homme toujours active, soit comme un verre à facettes, qui reproduise le chagrin qui l'affecte sous mille formes étrangères, & que dupe de cette illusion, il en apperçoive une

f

p

foule de futurs quand il n'en a véritablement qu'un à craindre, il est rare cependant qu'un inconcevable je ne sais quoi ne m'ait prévenu toute ma vie sur les évènemens dont j'étois menacé. Je l'entendis avant la bataille, à l'heure de ma suite au vaisseau de d'Urban, avant la conjuration des Nègres; je l'entendois alors, & par la suite, il ne me sut pas moins sidèle.

e

2,

é

1-

es

ur

re

ıs;

jue

ac-

tes,

ecte

du-

une

Je ne cachai point à Gernance cette contradiction involontaire dont le sentiment me fatiguoit. Il étoit aussi loin que moi d'en pouvoir deviner la cause; il l'attribuoit aux secousses violentes que j'avois éprouvées depuis que la guerre m'avoit séparé d'Amélie, & qui par conséquent avoient fait perdre à mon esprit son équilibre naturel. Nous passames la nuit à gémir; hélas! plus courageux il me consoloit, tandis qu'il soussroit plus que moi. Je n'allois être privé que d'un ami, & lui s'éloignoit d'un ami & d'une amante! Il m'apprit

qu'il passoit en France; que son père quittant le commerce en avoit prévenu ses correspondans depuis long - tems; que des rentrées difficiles à obtenir, & sujettes à discussion, exigeoient sa présence; mais que son âge commençant à lui prescrire le repos, il s'en étoit remis sur lui pour le remplacer & en pourfuivre le remboursement. Que les difficultés toujours lentes à se terminer de loin, s'applaniroient aisément quand il feroit sur les lieux; qu'il ne présumoit pas que l'année entière fût nécessaire pour terminer ses affaires, & qu'ainsi il me reverroit peut-être plutôt que je ne semblois l'espérer. Tout étoit prêt, le jour du départ arriva, les matetelots du vaisseau sur lequel il s'embarquoit, vinrent chercher ses malles, & l'avertir que le vent étoit bon, & que l'on n'attendoit plus que lui pour appareiller. A ces mots fondant en larmes, je me précipitai dans ses bras. Chéris, s'écrias'écria t-il, le Dieu que je t'ai fait connoître, qu'il te confole & te soutienne! C'est un ami qui vaut bien mieux que moi! sois-lui sidèle! il ne te manquera jamais. Nous nous tînmes long-temsembrassés sans pouvoir parler: enfin il s'arracha de mes bras. Porte mes hommages à Honorine; respecte-la; elle m'a promis de veiller sur ton sort.

Il descendit à l'appartement de son père, qui voulut le conduire à bord: ils sortirent sans bruit, pour éviter au cœur trop tendre de Mde. d'Urban une séparation si douloureuse. Je le suivis. D'Urban, habile à seindre, parut avoir oublié notre scène de la veille; il me parla avec bonté. Il aimoit son sils avec passion, & je me ressentis sans doute de l'attendrissement qu'il éprouvoit. Nous prîmes un canor du port, & nous sûmes bientôt à bord du vaisseau. Il étoit déjà sous voile; nous n'y restâmes qu'un instant. Je saiss la main de Gernance, je la portai sur Tome I.

C

e

1-

1-

mon cœur, ce sut le seul mouvement dont je sus capable; son père l'embrassa vingt sois; ensuite nous redescendîmes dans notre canot. Bientôt nous sûmes loin du navire qui voguoit déjà. D'Urban qui s'étoit assis pour essuyer ses pleurs, les seules que je lui aie vu répandre, tourne la tête, cherche de l'œil son sils, l'apperçoit encore, lui tend les bras: l'éloignement ensin le dérobe à sa vue. C'étoit son dernier adieu, il étoit écrit qu'il ne le reverroit plus.

Au lieu de retourner à terre, d'Urban montra à nos rameurs un bâtiment espagnol qui étoit mouillé à quelque distance de nous, & leur ordonna de nous y conduire. J'étois dans un tel accablement, que je pris peu garde à cet ordre; nous y sûmes rendus dans une minute. La visite étoit préméditée, car le capitaine se trouva au haut de son escalier pour recevoir d'Urban. Ils s'embrassèrent. Je ne connoissois pas cet homme pour être de ses amis: leur liaison m'étonna, mais sans m'alarmer. D'Urban lui diten arrivant: Capitaine, je sors d'embrasser mon sils qui passe en France; je viens me consoler avec vous & vous demander à déjeûner. Soyez le bien-venu, lui répondit le capitaine; & le prenant par la main, il le sit entrer dans sa chambre de conseil: quant à moi je m'assis sur le pont; & là, sans contrainte, je me livrai à toute ma douleur.

Au bout d'une heure à-peu près, un des domestiques de l'Espagnol vint m'avertir que ces Messieurs me demandoient. Je me levai, & j'entrai dans la chambre. D'Urban, le capitaine, & quelques ossiciers du bord, achevèrent de déjeûner. La conversation se faisoit en espagnol, que d'Urban parloit sort bien. Quand il m'apperçut, il me dit en françois avec un air de bonté familière, qu'il savoit si bien prendre dans l'occasion: Mon pau-

vre Itanoko! tu es aussi triste que moi; mais tu ne resuseras pas, pour m'acquitter auprès de ces Messieurs de leur honnête réception, de leur donner une idée de tes talens. Tiens, tu vois cette harpe, allons, accorde-la, & chantenoùs quelque chose.

Je ne suis guère en état de chanter maintenant, lui répondis - je, vous le savez; mais il n'y a rien que je ne sasse pour vous plaire. Excepté de battre ma Négresse, me répondit-il. Je gardai le silence, mais je le sixai, & je le vis sourire avec le capitaine Espagnol. L'auroit-il instruit? me dis-je en moi-même.; si cela est, il saut que les Blancs n'aient pas la même modestie que nous; un Nègre ne parleroit pas si volontiers de sa honte. Je pris la harpe, je préludai pendant quelques momens, & je chantai ces couplets:

Toi ! dont les accords enchanteurs De l'amitié chantoient l'ivresse! Lyre! aujourd'hui, sers mes douleurs, Et sous mes doigts peins ma tristesse. Si je t'appris à répéter, De mon ami le nom si tendre, Gardes-toi de le faire entendre! Il n'est plus là pour t'écouter.

Mais que fais-tu? tes sons touchans
Jusqu'à mon ame retentissent.
Interromps, cesse tes accens!
De son absence ils m'avertissent.
Hélas! ils ne font qu'ajouter
Au souvenir qui me déchire.
Reste muette! aimable lyre!
Il n'est plus là pour t'écouter.

Vas! sous l'ombrage des ciprès Loin de moi rester ignorée: Au Dieu des pleurs & des regrets, Par l'amitié, sois consacrée. Jadis, hélas! pour te quitter Il en coûtoit à ma tendresse! Mais aujourd'hui, je te délaisse, Il n'est plus là pour t'écouter.

Mais non, demeure! Et que les pleurs Qui s'échappent de ma paupière, De la trace de mes douleurs, Imprègnent ta corde légère. A fon retour, il la verra, Il me suffit: & cette empreinte Des maux dont je sentis l'atteinte. En le chantant s'effacera.

Lorsque j'eus cessé l'on me combla d'éloges; chacun a l'envi loua l'agrément de ma voix, la facilité de mon exécution, & l'expression des couplets. Je ne les connoissois point, dit d'Urban; où les as-tu donc appris? Je viens de les faire, répondis-je. Quoi! sur le champ! s'écria toute la compagnie. Cela est incroyable, ajouta d'Urban. Il n'y a pas grand mérite, repris-je, je viens de perdre votre fils! Alors les applaudissemens redoublèrent. Tels sont en général les Européens, la moindre étincelle de talent les jette dans l'enthousiasme; mais en France, cette espèce d'extase n'est qu'une mode. J'ai vu à Paris les bravo affaillir à chaque minute les beaux-esprits de societé, car chacune a le sien en titre. Ces riens de l'instant, jolis quelquefois, insipides souvent, étoient reçus avec transport par les femmes fur-tout. Mais comment? Tandis que le coryphée s'imagine bonnement

que le cercle où il se trouve est tout oreilles, la maîtresse de la maison fait des niches à son chien; un jeune abbé penché sur le dos du fauteuil d'une coquette, persisse tout bas avec elle la coeffure de Madame la comtesse; un élégant contemple dans une glace le brillant reflet de ses larges boutons; un petit - maître fourit en caressant ses nombreuses breloques; un bel-esprit bannit sans cesse le silence, en l'exigeant de tout le monde; un médecin du jour profite de l'instant pour écrire le calembour du matin sur les tablettes d'une femme à vapeurs; le faiseur ou le chanteur de couplets se tait, c'est le signal; l'attention disparue revient comme un éclair. Cela est charmant, délicieux, divin, voilà le chorus universel, dont toutes les mains font la base. Demandez ce que l'on applaudit; on sera fort embarrassé de vous répondre; on n'a rien

entendu. J'ai connu une de ces femmes à extases qui se trouva huit ou dix sois dans dissérentes maisons avec un de ces aimables manusacturiers de stances éphémères: dix sois il chanta, dix sois elle exigea sur l'heure une copie de ces couplets, qui sui causoient un ravissement indicible. Un jour elle me remit son porte-seuille: Tenez, lisez, me ditelle, voilà dix chansons d'un tel, toutes plus jolies les unes que les autres. C'est un garçon inépuisable; j'ouvre, je lis; c'étoit dix copies de la même chanson. Eh! combien de grandes réputations n'ont pas eu d'autre origine!

Quant à moi, mes couplets eurent un mérite que j'étois loin de leur supposer; c'est qu'ils servirent à merveille les projets de d'Urban. J'aurois dû m'en douter aux caresses extraordinaires qu'il me sit; mais je n'étois occupé que de ma tristesse, qui me rendoit pour-ainsidire insensible à tout ce qui se passoit autour de moi. Il dit quelques mots en espagnol au capitaine, qui ne lui répondit qu'en lui frappant dans la main. Bientôt après il prit congé de lui; nous rentrâmes dans notre canot, & nous retournâmes à terre.

Mon premier soin fut de me rendre chez Honorine. Je la trouvai accablée du départ de son amant; ses larmes renouvellèrent les miennes, & nous passâmes une partie de la journée à pleurer. Elle voulut être instruite de tout ce qu'il avoit fait jusqu'à l'instant de notre séparation; elle craignoit que je ne lui dérobasse le moindre de ses gestes, & vingt fois elle me fit répéter les mêmes choses. Je mêlai par hazard à mon récit notre visite à l'Espagnol, & ce qui s'y étoit passé. Honorine m'écouta avec surprise, & parut long-tems rêver à ce qu'elle venoit d'entendre. Sais-tu ce que cela signifie? me dit-elle. Non, lui répondis-je, cela ne m'affecte guère. Et moi je ne suis pas tranquille; reprir-elle; je connois d'Urban. Elle ne m'en dit pas davantage, & bientôt après elle me congédia.

Sa réflexion m'avoit étonné, je n'en concevois pas le sens. Je passai deux jours sans entendre parler de rien. Les caresses de d'Urban continuèrent; elles me parurent même s'accroître le second jour; & ce changement dans sa conduite me causa-plus de surprise que l'observation d'Honorine ne m'avoit donné d'inquiétude. Dans cet intervalle j'avois vu le capitaine Espagnol venir à la maison; je remarquai qu'il avoit de l'humeur en sortant, & quelques épithètes que je lui entendis donner entre ses dents à d'Urban, me firent croire qu'ils avoient en quelque démêlé, que j'attribuai à des intérêts de commerce. Je ne me trompois pas; mais je ne soupçonnois guère l'espèce de commerce dont il étoit question.

Le troisième jour, à peine sortois-je de mon lit, que l'on m'avertit qu'un homme me demandoit. Je descends aussi-tôt, je trouve cet inconnu avec d'Urban. Est-ce vous, me dit-il, qui vous appellez Itanoko? Oui, lui répondis-je. C'est celui-là dont il est question, dit-il en s'adressant à d'Urban? C'est lui-même, répondit-il. Après ces deux queftion's, l'inconnu s'assit à une table, prit une plume, & écrivit quelques lignes, Quand il eut fini, il présenta le papier à d'Urban, qui le lut & le mit dans sa poche. C'est. à merveille, dit-il. Alors l'inconnu tirant un porte-feuille, y chercha quelques petits papiers qu'il rassembla dans sa main. Pendant ce tems, d'Urban avoit pris sa place & écrivit à son tour. Quand il eut fini, il fit signe à l'inconnu qui s'approcha, & lut pardessus son épaule ce qu'il venoit d'écrire. C'est bon, dit-il. Mettant ensuite l'un après l'autre sur la table les papiers qu'il avoit tirés de son porte-seuille, il ajouta une, deux, trois, quatre & cinq; toutes à vue, sur Gradis de Bordeaux, & il prir le papier qu'avoit écrit d'Urban, le ploya, & le serra dans le même porte-seuille: ensuite prenant sa canne & son chapeau: Monsieur, je vous falue, dit-il; & s'adressant à moi: Allons, venez, Itanoko. Où? lui disje. Suis Monsieur, me dit d'Urban d'un air tranquille. Je crus qu'il s'agissoit de quelque commission, & je sortis avec lui.

Je le suivis long-tems sans qu'il m'adressât la parole; il marchoit sort vîte. Nous sortimes de la ville. Quand nous eûmes fait environ cinq cens pas dans la campagne, il me dit: Vous connoissez sans doute tous les gens de la maison de M. d'Urban? Parsaitement bien, Monsieur, lui répondis-je. Regardez donc, ajoutat-il, s'il n'en est aucun qui nous suivent. Je jettai mes yeux vers la ville, & regardant aussi loin que ma vue pouvoit s'étendre, je lui dis: Non, je n'en apperçois aucun. Tirant alors une clef de sa poche, il ouvrit une petite porte, à côté de laquelle nous nous trouvions précisément, & nous entrâmes dans un jardin fort agréable qui étoit terminé par une maison petite, mais jolie. A peine y fûmes-nous rendus, qu'il ordonna qu'on lui servît à déjeûner. Il me fit asseoir à ses côtés, & m'invita à me rafraîchir avec lui. Cette familiarité si rare parmi les Blancs de l'Amérique, m'étonna, mais ne me déconcerta pas. Je me mis sans façon à table, déjà prévenu d'estime pour mon hôte; tant il est vrai qu'un geste, un mot, suffisent pour saire naître ce sentiment. Pourquoi cela? c'est que l'ame se peint souvent par une bagatelle. Il ne m'entretint que de choses indifférentes pendant le déjeûner. Je lui répondis avec une honnête liberté, &

notre conversation fut gaie. Il me dit au bout de quelque tems: Vous êtes en vérité un digne élève de Gernance; on ne peut avoir un meilleur ton, ni plus d'esprit que vous. Je le saluai avec politesse, & je lui dis: Vous connoissez donc Gernance? Non, me répondit-il, c'est la seconde fois aujourd'hui que je suis entré chez M. d'Urban, & hier matin fut la première; mais j'ai entendu parler de son fils avec éloge. C'étoit me donner carrière, & j'en profitai pour célébrer mon ami. Je vis quelques larmes mouiller sa paupière à l'effusion de mon amitié. Vous êtes un honnête garçon, me dit-il en se levant de table; &, me frappant sur l'épaule, il s'approcha alors d'un petit bureau qui se trouvoit dans l'appartement où nous étions, & se mit à écrire une lettre. Je crus que c'étoit ce qu'il me falloit attendre. Un livre me tomba fous la main, je le pris,

& me retirai près d'une fenêtre pout ne le pas distraire.

Quand il eut fini il cacheta sa lettre; & fonna; un Nègre parut. Il lui dit un mot à l'oreille, lui remit la lettre, & le domestique sortit. Ensuite il s'approcha de moi, & reprit la conversation que nous avions tenue en déjeûnant. Je commençois à m'étonner de ce qu'il ne me congédioit pas ; mais par politesse je ne lui en dis rien. Nous causâmes au moins près de deux heures encore; enfin il regarda à sa montre: Mon Dieu, dit-il, il est près de midi, je devrois être à la Bourse. Il se disposa à sortir, & j'allois le suivre. Sa cuisinière entra. Ne m'attendez pas pour dîner, lui dit-il, je ne rentrerai pas avant six heures du soir. Ayez bien soin d'Itanoko, je vous le recommande, & sur-tout faites ensorte qu'il ne s'ennuye pas. Mais, Monsieur, lui dis-je d'un air qui marquoit mon embarras,

& Monsieur d'Urban.... M. d'Urban; me répondit-il en souriant, est bien tranquille sur votre compte. Comme lui soyez sans inquiétude; ce jour-ci n'est peut être pas le moins heureux de votre vie. Il sortit à ces mots.

Que veut-il dire? Que signifie ce mystère? me dis-je à moi-même; mais pourquoi m'alarmer, repris-je, après quelques momens de silence, cet homme a l'air parfaitement honnête; tout respire la décence dans sa maison. Au reste, d'Urban sait où je suis; & d'ailleurs ils ne sont pas obligés l'un & l'autre de me confier les affaires qu'ils ont entre eux. Que le lecteur me pardonne cette légère vanité; mais cette circonftance de ma vie est peut être celle qui prouve le mieux la droiture de mon caractère. J'avois si peu d'idée de la supercherie, il me tomboit si peu dans l'esprit, malgré les épreuves par lesquelles j'étois déjà passé, qu'un homme

pour un vil intérêt pût manquer aux engagemens sacrés de la reconnoissance, oublier tout à la fois ce qu'il devoit à l'homme qui lui avoit sauvé la vie, & à son fils qui voyoit dans cet homme son meilleur ami, que, quoique la vérité fût palpable, elle ne me fit pas naître le plus léger soupçon. Telle étoit ma candeur, que si ce soupçon se fût présenté à ma pensée, je sens encore aujourd'hui que je l'aurois repouisé comme un crime. Ma seule crainte en me séparant de Gernance avoit été que les mauvaises façons de d'Urban ne me rappellassent trop souvent l'horreur d'un esclavage injuste, qui m'avoit séparé de tout ce qui m'étoit cher. Voilà ce que je regardois comme le comble de mes maux, & mes alarmes n'avoient point été au-delà.

Je pris donc mon parti, & j'attendis le retour de mon inconnu. Je me mis à causer avec ses domestiques; il n'en avoit que trois, la cuisinière dont je viens de parler, le Nègre que j'avois vu, & un vieux Nègre libre, qui s'amusoit à cultiver le jardin. Ces bonnes gens me fêtèrent de leur mieux, comme s'ils m'eussent connu depuis long-tems; ce n'étoit pas pour moi, c'étoit par amitié pour leur maître, ils m'en parlèrent en le comblant de bénédictions; éloge qui n'est jamais trompeur quand il part de ces hommes-là. J'appris d'eux qu'il se nommoit Duménil, & qu'il étoit courtier de change. Tous ses confrères sont immensément riches, me dit la cuisinière; quant à lui, cette maison est tout son bien; il a cependant autant & plus d'affaires que les autres, mais c'est qu'il exerce son état avec une probité peu commune. La petite maison étoit jolie, rien n'y fentoit l'opulence, mais tout y respiroit cette propreté enchanteresse & cette aisance modeste, qui touchent plus le cœur que la somptuosité

r

16

fi

fo

n

al

le

C

fo

bi

ca

m

fa

m

bi

en

des palais. Tandis qu'ils me la faisoient parcourir, je cherchois à me rappeller où j'avois vu le vieux Nègre; sa figure ne m'étoit pas inconnue. Me remettezvous? lui dis-je; il me semble vous avoir vu quelque part. A merveille, me répondit-il, je suis entré souvent chez le père Bruno pendant que vous le visitiez. Effectivement, repris-je, je m'en souviens maintenant. Est-ce que M. Duménil le connoît. C'est son meilleur ami, répliqua le Nègre; & c'est bien le meilleur que j'aye aussi dans le monde. C'est lui qui m'a placé dans cette maison, & ce n'est pas le moindre de ses bienfaits. Nous avons vieilli ensemble, car il n'a pas été toujours religieux; mais quand ce desir lui a pris, il a bien fallu nous séparer. Plus d'inquiétude, me dis-je tout bas, je ne puis qu'être bien, puisque je me trouve chez un ami de Bruno. Je passai ma journée sans ennui, mais non pas sans curiosité sur

k

ľ

p

éı

il

fi

CO

ja

c'e

m

de

co

qu

pa

pe

la

plu

j'a

le

ce qui m'avoit conduit dans cette maison. Je hazardai quelques - uns de ces propos qui ne sont pas des questions, mais qui amènent des explications. Je jugeai à leurs réponses qu'ils n'en savoient pas plus que moi : il me fallut donc attendre de la bouche de Duménil le développement de ce mystère. En m'entretenant avec la cuisinière des vertus de son maître, je m'étonnai de ce qu'il n'avoit pas pris une compagne. Il ne l'a jamais voulu, me réponditelle, quoiqu'il en ait trouvé bien souvent l'occasion; mais il avoit un frère dont il n'a pas eu de nouvelles depuis plus de vingt ans. Quant à moi, je crois fermement qu'il est mort, mais pour lui il se repaît toujours du chimérique espoir de le retrouver, & c'est pour se conserver dans tous les tems la facilité de partager avec ce frère sa petite fortune, qu'il s'est refusé à tout engagement. Je ne sais pourquoi, je soupirai invoIontairement en entendant ce discours.

J'y pris peu garde, mes peines m'en avoient fait contracter pour-ainsi-dire l'habitude. Les soupirs remplaçoient depuis long-tems le sourire qui s'étoit éteint sur mes lèvres.

Duménil rentra à six heures, comme il l'avoit annoncé; je le revis avec plaisir. Les discours de ses gens m'avoient consirmé dans les sentimens d'estime que j'avois conçus pour lui dès le matin, & c'étoit presque déjà de l'amitié qu'il m'inspiroit. Hélas! je devois passer bien des années encore, sans me rendre compte à moi-même de la voix secrette qui me parloit en sa faveur, & je lui payois déjà d'avance ce tribut de respect & de tendresse, qui devoit par la suite devenir un de mes devoirs les plus sacrés.

Il s'informa avec bonté comment j'avois passé ma journée; je lui en fis le détail avec reconnoissance. Vous étiez

é

r-

it.

0-

11

C

in

m

vi

ca

to

&

le

8

l'ir

VOS

fon

le p

roit

tôt

on

avec de bonnes gens, me dit-il, qui m'obéissent avec joie. C'est que vous leur commandez avec douceur, lui répondis-je; ce n'est pas trop la mode de ce pays-ci. Vous avez raison, me dit-il, & j'en gémis le premier; je vous assure que je ne vois jamais vos malheureux compatriotes succomber sous le poids des fatigues depuis le lever du foleil jusqu'au retour de la nuit, ne recevoir d'autre prix de leurs travaux, que des châtimens barbares & souvent injustes, que je ne verse des larmes de sang. Seroit-ce donc un mal sans remêde? lui dis-je. Je le crois, me dit-il, tant que l'autorité ne s'en mêlera pas. Faut il vous le dire! la dépravation des mœurs est ici la source de vos maux; tant qu'elle trouvera dans votre esclavage des ressources à son libertinage & à sa mollesse, à coup sûr vos fers ne seront jamais allégés. Je m'en vais vous dire. une chose, qui peut-être vous paroîtra

tontraire à l'humanité, c'est que si j'étois dépositaire de cette autorité, le premier emploi que j'en ferois ne seroit pas d'abolir votre servitude, je ne m'occuperois d'abord que de la discipline des Blancs par des loix sages, mais sévères, & exécutées avec rigueur sans acception de personnes; je les ramenerois insensiblement à la vertu. Comme le mal est grand, il faudroit des remèdes violens; je défendrois sous des peines capitales, le luxe, le jeu, l'oissveté, & toute espèce de commerce entre un Blanc & une Noire. Le luxe nourrit l'orgueil; le jeu la cupidité; l'oissveté la paresse; & les liaisons des Blancs & des Noires l'impudicité. Malheureux Nègres! voilà vos plus grands ennemis! parce que ce sont les quatre passions qui endurcissent le plus le cœur de l'homme. On céderoit d'abord à la loi par crainte; bientôt on la suivroit par habitude; à la fin on l'accompliroit par goût; vous vous

t

e.

a

en ressentiriez bientôt. La douceur de votre fort croîtroit à mesure que la vertu s'enracineroit dans le cœur de vos maîtres; car, ne l'espérez pas autrement, point de sensibilité sans vertu. Quand je croirois mon ouvrage bien affermi, que je verrois l'homme assez ami du bien, pour que le langage de la raison ne fût pas capable de l'effrayer, j'assemblerois alors les chefs de toutes ces familles blanches, & je leur dirois : Vous connoissez aujourd'hui tout l'avantage de ces loix, qui, dans le principe vous ont révoltés: que vous ont-elles ôté? des passions qui vous flattoient peut-être, mais qui empoisonnoient vos jours. En revanche, elles vous ont rendus plus riches en diminuant vos besoins, & plus heureux en rétablissant la paix dans vos ames. Vos besoins diminués, vous êtes devenus moins exigeans pour vos malheureux esclaves, votre ame plus paisible a mieux senti la rigueur de leur fort,

te

N

1'

l'o

m

ef

fer

Ce

fou

Ma

fort, & ils ont commencé à recueillir les avantages d'une loi dont ils étoient le motif secret; mais croyez - vous avoir aslez fait? vous avez maintenant assez de pureté pour m'entendre. Vous, dont le cœur est aujourd'hui si bon! ne rougissez-vous pas de retenir dans vos chaînes des hommes que la nature a formés vos égaux, & que le crime n'a point fait descendre dans l'abîme d'abjection où vous les retenez? Croyez-vous, en adoucissant leur condition, être quittes envers la religion & l'humanité? Non, sans doute; quand le principe de l'oppression est injuste, la chaîne de l'opprimé, fût-elle douce, celui qui en tient le bout est toujours criminel. Comment donc faire? Si le commerce des esclaves est prohibé, vos plantations seront en friches, & vous êtes ruiné. Cependant s'il ne restoit que cette resfource, la vertu ne balanceroit pas. Mais il en est une autre, peut-être.

Tome I.

A combien estimez - vous l'argent qui chaque année sort de vos coffres, pour l'achat des esclaves ? Supposons un million. Eh bien! ennoblissez l'emploi de cet argent. Formez-en un fonds public, dont le capital, accru chaque année, fera au bout d'un certain laps de tems une masse considérable. Rédigez une loi qui contraigne chaque habitant propriétaire à fournir tous les ans fon contingent à cette caisse. Les Nègres que vous acherez vous tiennent lieu de l'intérêt des sommes que vous déboursez, & que vous n'êtes pas toujours sûrs de recouvrer. En donnant à ces sommes un autre cours, il faut également vous en assurer l'intérêt, & voici comment. Les Nègres seront affranchis; on les distribuera sur vos habitations au prorata de ce qu'exige l'étendue de vos possessions; ils deviendront vos vassaux, & ne seront plus vos esclaves; on les mariera avec les femmes de leurs classes, & leurs enfans remplaceront les familles éteintes, & ne pourront s'éloigner de votre terre, que dans le cas où leur nombre dépasseroit la quantité d'hommes qui vous seroit accordée par la loi. Ils seront tenus de vous donner cinq jours par semaine de leur travail, les deux autres leur appartiendront en propre, pour défricher le petit champ qu'on leur concédera, pour se délasser dans leurs innocens plaisirs, & pour satisfaire aux devoirs de la religion. Leur tems ainsi partagé ne leur aura pas permis de pourvoir en aucune manière à leur subsistance & à leurs besoins; ce sera l'affaire du fonds public. Le produit servira à leur fournir des alimens sains, des habillemens honnêtes, de petits logemens commodes; les deux jours qui leur seront accordés, formeront leur superflu. La caisse publique aura dans chaque habitation un dépôt, chargé de leur faire des distributions aux jours

marqués. Leur population sera bientôt assez nombreuse, pour que l'on soit dispensé de retourner en Afrique pour les remplacer. Vous aurez le droit de plainte, & non de châtiment. Leur régime appartiendra tout entier à la justice, qui, seule, pourra leur infliger des peines pour les délits graves, tandis qu'elle pourvoiera sur l'heure, par des assesseurs particuliers répandus dans les divers cantons, aux fautes légères. Ce fera bientôt un peuple nouveau, qui, dans peu, aura totalement oublié sa mèrepatrie, & sur lequel vous régnerez par l'amour & non par la crainte. Vous serez ses maîtres, & non ses tyrans. Il viendra un tems où les capitaux de la caisse publique seront assez considérables, pour que l'on puisse éteindre l'obligation d'y verser des fonds chaque année. Mais comme l'habitation retirera toujours le fruit des premières avances, à chaque mutation

n

ľ

pa Il

lo

l'acquéreur en tiendra compte au vendeur; & vous vendrez toujours également vos biens, suivant la quantité des habitans Nègres qui seront fixés sur votre possession. Vous n'aurez plus ainsi leur mort à craindre, qui vous faisoit perdre le prix de leur achat; & si une maladie épidémique ou quelqu'autre accident dévastoit une habitation, la caisse publique, sans nouveaux frais de votre part, la repeupleroit de l'excédent de la population des autres. Ainsi devenus leurs seigneurs naturels, plus vous serez bumains avec eux, plus ils s'attacheront à vous. La conscience intime de leur état, leur fera sentir qu'ils seroient en droit de braver votre despotisme si vous l'exerciez; mais leur apprendra de même qu'ils n'échapperoient point à l'œil vigilant de la loi, s'ils payoient par l'ingratitude votre bonté paternelle. Ils ne seront point sers, parce que la loi ne les attachera point à la glèbe.

Pourvu qu'ils s'arrangent entre eux de manière que le nombre des habitans ne diminue point, ils pourront s'allier avec des Nègres d'une autre habitation, troquer à leur gré du fruit de leurs épargnes, de leur industrie, de leur petit champ, tester en mourant, &c. Ils vous donneront leur travail, non en esclaves, mais par devoir. L'entretien qu'ils recevront de la caisse publique en est le prix, & dès-lors ce n'est plus une fervitude, mais un échange de besoins réciproques fondé sur la loi naturelle. Voilà, mon cher Itanoko! comme j'agirois. Dans peu cette contrée, qui n'est connue du ciel peut-être que par ses crimes & ses gémissemens, offriroit à l'univers le retour de l'âge d'or. Confidérez quel pas nous aurions fait, nous & les vôtres; les Blancs vers la vertu! les Noirs vers le bonheur! Eh! pour cela il n'y auroit qu'à vouloir! mais c'est un beau rêve qui ne

J

r

se réalisera pas. O mortel vertueux! m'écriai-je, il est toujours noble de l'avoir sait! que Dieu vous en récompense!

La nuit étoit venue; voilà l'heure, me dit-il, de vous donner quelques lumières sur votre sort. J'ai bien assez mis votre patience à l'épreuve; nous allons sortir, suivez-moi. Je vous respectois trop, lui dis-je, pour vous faire des questions; mais j'étois sans inquiétude. Je disois vrai; mais en revanche j'avois une sorte curiosité de percer l'espèce de mystère qui m'entouroit depuis le matin.

Nous sortimes, & nous reprimes le chemin de la ville; après en avoir parcouru diverses rues, nous arrivâmes à la porte d'un hôtel où Duménil frappa. J'étois tellement préoccupé, que je ne reconnus pas d'abord le lieu où je me trouvois. Nous entrons : on nous attendoit. Que l'on juge de ma surprise! la

première personne qui s'offre à ma vue est Honorine! Où suis-je? m'écriai-je, eh! par quel bonheur... Que ne m'avez vous dit que c'étoit ici que l'on me demandoit; j'y serois venu dès ce matin. C'est précisément ce qu'on ne vouloit pas, me répondit Honorine en riant. Madame, lui dit Duménil, le voilà sain & sauf; maintenant vous n'avez plus besoin de mes services, & je me retire. Quoi! lui répondit Honorine, vous ne restez pas à souper avec nous? Non, je vous remercie, dit-il; vous n'ignorez pas combien j'ai fatigué aujourd'hui, & je vais prendre un peu de repos. En achevant ces mots, il prit congé & se retira.

Quand la suite de cette histoire aura développé les évènemens de cette sa-meuse journée de ma vie, dont le détail jusqu'à présent a paru peu important, on sera vraiment tenté dans toutes les circonstances de négliger tou-

maine, pour s'en remettre à la sagesse de la providence, & ce devroit être dans tous les instans, je crois, le parti qu'on devroit suivre. Pour éviter la confusion des faits, il faut que je suspende malgré moi la curiosité du lecteur; il me sussir de lui dire à présent que dans l'espace d'un jour l'amitié sit à la sois tout ce qu'il falloit pour me sauver, & tout ce qu'il falloit pour me perdre.

Pourquoi me trouvois-je chez Honorine? ou pour mieux dire dans la maison de son père, M. de C***? Pourquoi ne m'y avoit-on pas conduit dès le matin? Pourquoi n'étoit-il pas question de retourner chez d'Urban? C'est ce que je ne concevois pas. Honorine avoit trop de bonté pour moi, pour qu'il ne me sût pas permis de lui saire des questions sur ce mystère. Vous saurez tout, me dit elle; mais il n'est pas tems encore. Une indiscrétion de ma part mettroit votre vie en danger ; jugez si je dois me taire. Pai dû faire ce que j'ai fait; cela doit vous suffire. Que n'aurois-je pas hazardé pour vous conserver à Gernance! Laissez-vous conduire, & sachez que votre sûreré dépend de votre obéissance. Son père parut quelque tems après ; il me combla d'amitié, & me tint les mêmes discours que sa fille: il me montra lui-même le petit appartement où je devois coucher pour cette nuit. J'y trouvai avec plaisir tous mes effets; ils étoient assez considérables, & m'étoient d'autant plus chers, que je les avois reçus en entier des bontés de Gernance. Cette raison seule m'eût rendu la perte de la moindre bagatelle infiniment fensible. A la vue de mon nouvel appartement, je fus plus que jamais convaincu que j'avois quitté pour toujours la maison de d'Urban. Je la regrettois peu; je me trouvois chez des amis, dont l'appui me promettoit mon

F

retour auprès de Gernance; c'étoient tous les vœux de mon cœur, depuis que j'avois perdu l'espoir de retourner dans ma patrie.

Alors je commençai à foupçonner ce que le lecteur a deviné depuis longtems. Le méprisable d'Urban, me disje, n'a rien respecté; son insatiable avarice a sacrissé l'homme à qui il doit
tout; il m'a vendu, mais à qui? ce ne
peut-être qu'à Honorine ou à son
père, puisque je me trouve chez eux.
Le lâche a donc assez peu de sensibilité pour braver les reproches secrets
que lui seront la présence de son sils,
de celle qui doit être sa fille, & la
mienne ensin, puisque jamais je ne me
séparerai d'amis si chers.

On vint me tirer de ces réflexions; Honorine me demandoit. Je me rendis auprès d'elle: son père étoit avec elle. Mon ami, me dit ce respectable vieillard, que la proposition que je vais te saire ne t'alarme point. Malgré mon âge; malgré mon crédit, & l'estime dont on m'honore, tu ne resterois peut-être pas ici sans danger. Il est de ton intérêt & du nôtre que ceux qui te connoissent, & d'Urban sur-tout, perdent ta trace pendant quelque tems.

Qu'est'-ce que cela signifie? me disje; ce n'est donc pas à eux qu'il m'a vendu.

J'ai à quinze lieues d'ici, continua M. C***, une habitation au pied des montagnes qui nous séparent de la partie espagnole; elle est isolée, tu y seras loin de tous les yeux; il faut t'y rendre, tu y seras libre, tranquille, maître en entier de t'y livrer à ton goût pour l'étude. J'aurai soin qu'à cet égard, rien ne te manque. Ma sille & moi nous irons quelquesois adoucir tes ennuis. Le tems s'écoulera, il amènera le retout de Gernance; alors les choses prendront une autre face; alors cette espèce d'exil

tessera; alors commenceront les jours heureux que te prépare celui que je destine pour époux à ma fille. - Quoi qu'il m'en coûte, lui répondis-je, de me séparer de mes plus chers amis, ordonnez, je suis prêt d'obéir. Eh bien! reprit-il, va prendre quelques heures de repos: un Nègre qui a toute ma confiance a reçu mes ordres; vous partirez ensemble avant le jour, il te conduira. Je l'ai chargé de mes instructions pour le concierge de cette habitation; tu recevras de lui les égards que tu recevrois ici, si tu restois parmi nous. — Mais, lui dis-je en souriant, n'aurez-vous pas la complaisance de me découvrir un secret qui m'agite & m'inquiète? Ne pourrai-je savoir... - A quoi cela te serviroit-il, me dit Honorine? à te chagriner sans aucun fruit. Un jour tu riras de ce qui t'affligeroit actuellement; peut-être ne serois-tu pas maître de ton ressentiment; tu ne connois pas la sévérité de nos loix, & tu te perdrois. Laisse donc à des amis, qui connoissent mieux que toi la conséquence des évènemens, le soin de te guider. Sois donc dans la plus entière sécurité; les Blancs ne l'ont-ils pas assez troublée? Veux-tu que je me range de leur parti, par une considence qui ne serviroit qu'à l'altérer de nouveau?

F

g

f

n

d

re

he

Vi

en

qu

éto

lib

for

M

Forcé au silence par cette réponse; je baisai la main d'Honorine, & je pris congé de son père. Sois sans inquiétude, me dit-il en m'embrassant; tant que je vivrai, tant que ma fille respirera, nous te conserverons à Gernance.

A trois heures du matin le Nègre vint m'éveiller; je descendis avec lui, nous trouvâmes une chaise attelée de deux bons chevaux, & nous partîmes. Nous étions déjà à plus de trois lieues de la ville quand le jour parut. Mon conducteur sut bien-aise de la diligence que nous avions faite; elle le tranquil-

lisoit, comme je l'ai su depuis, sur des poursuites qui pouvoient l'alarmer, & dont la voiture qui portoit les armes de M. de C***, ne nous auroit peutêtre pas garantis. Ce Nègre étoit un parfait honnête homme, & bien digne de l'attachement que son maître avoit pour lui. Il étoit né sur la Côte-d'or, & avoit été amené enfant à Saint-Domingue. La mère de M. de C***, l'avoit acheté; & en avoit fait cadeau à son fils. Ils étoient du même âge, son jeune maître avoit servi dans la Compagnie des Indes; il l'avoit suivi dans ses différentes campagnes, & avoit été assez. heureux pour lui fauver deux fois la vie à deux combats où il s'étoit trouvé, en se mettant au-devant des coups qu'on alloit lui porter, & dont il avoit été lui même grièvement blessé. Sa liberté avoit été la juste récompense de fon dévouement, mais trop atraché à M. de C*** pour s'en séparer, il n'a-

n

C

1-

voit ambitionné que le bonheur de mourir auprès d'un homme qu'il regardoit plus comme un ami que comme un maître. Il avoit raison: M. de C*** étoit bien digne de cet attachement, par toutes les bontés qu'il avoit pour lui.

Nous arrivâmes le même jour à l'habitation. Mon conducteur remit au concierge ses instructions par écrit, & lui enjoignit au nom de leur commun maître de s'y conformer exactement. Il me fit donner un appartement fort agréable. Nous soupâmes avec lui; nous avions grand besoin de manger, car à la faveur d'un relais que nous avions trouvé en chemin, nous avions fait notre course sans nous arrêter. Le repos qui nous étoit également nécessaire succéda bientôt au souper, & mon conducteur qui reçut mes adieux le même foir, reprit le lendemain de bonne heure le chemin de la ville.

Je passai près de cinq mois assez tranquille dans ce nouveau séjour, dont l'aspect me parut moins riant que les environs du Cap. Une chaîne de montagnes formidables, çà & là des précipices effrayans, ombragés de sombres forêts, asyle où les Nègres vont quelquesois chercher loin de leurs tyrans la liberté, & où ils ne trouvent que la famine & la mort! Du côté opposé la vue s'étend sur une plaine sablonneuse & déserte, qui sépare les possesfions de M. de C*** des autres cantons : elles embrassent dans leur entier une vallée étroite, qu'un ruisseau qui sort des montagnes divise en deux parties. La position physique du lieu, la vaste étendue de sables brûlans & de montagnes orageuses qui l'environne, & jusqu'au silence terrible qui les couvre, tout semble avoir détaché du reste de la nature, le champ d'un homme vertueux.

le

C

C'est-là que, pour la première fois, je vis Théodore de C***, ce frère d'Honorine qui lui ressembloit si peu; c'estlà que loin de tous les yeux il venoit avec les compagnons de sa jeunesse se livrer à ses goûts déréglés. Ces lieux avoient été plus d'une fois le théâtre de ses désordres, tout les favorisoit; l'éloignement d'un père qui n'y venoit que rarement; la liberté de la campagne qui favorisoit des plaisirs honteux faits pour l'obscurité; l'espèce de solitude de cette campagne, qui rendoit inutiles les gémissemens des victimes de sa violence; enfin la criminelle complaisance du concierge qui par avarice fermoit les yeux sur les excès les plus odieux. J'avois eu le tems de démêler le caractère de cet homme; c'étoit un de ces François qui sont la honte de leur nation, & qu'une mauvaise conduite fait bannir de leur patrie, & chasse dans une terre étrangère, où ils répandent les vices dont ils sont infectés. Celuici, à l'aide de quelque talens, d'un certain esprit, & de recommandations mendiées, s'étoit introduit chez M. de C***. Il en avoit obtenu la régie de cette habitation, & couvrant ses rapines d'un zèle apparent pour les intérêts de son commettant, il marchoit à la fortune par une voie malheureusement aujourd'hui trop fréquentée. Le joug qu'il faisoit porter étoit de fer. Il falloit que le travail des malheureux Nègres satisfit d'abord à la rétribution que M. de C*** attendoit de son bien, &; par surcroît, aux avides extorsions du commis. On s'étonnera peut-être que leurs plaintes ne soient point arrivées jusqu'à leur maître; mais ceux qui auront souffert sauront combien l'homme qu'on opprime est timide, & combien l'oppresseur est fort; on redoutoit une plainte qui pouvoit n'être pas écoutée, & qui repoussée, auroit attiré d'inévita-

m

ar

fo

L

g

je

d

d

S

8

P

bles orages fur la tête du malheureux qui l'eût ofé porter. Ainsi la vérité n'arrivoit point aux oreilles du propriétaire. Se montroit-il? le commis ne le quittoit pas; ceux qu'il avoit le plus maltraités, & qu'il redoutoit, étoient désignés comme des séditieux & de mauvais sujets. S'ils osoient parler, M. de C*** déjà prévenu, ne leur prêtoit qu'une attention légère, & dès qu'il étoit éloigné, les châtimens les plus rigoureux, les traitemens les plus barbares recommençoient de la part de leur bourreau, qui les punissoit ainsi de l'avoir fait trembler pendant quelques minutes. Quiconque aura quelqu'idée des isles ne reconnoîtra que trop ici le fidèle rableau de ce qui se passe dans la plupart des habitations; c'est de cette manière que l'on abandonne souvent le sort d'une portion de l'humanité innocente & souffrante, à des hommes qui, par des crimes nouveaux, recouvrent au bout du

monde l'importance que des crimes anciens leur ont fait perdre dans leurs foyers. (12)

Ce co cierge avoit prévu l'avenir.

La vieillesse de M. de C*** lui présageoit un règne nouveau & prochain; & stattant les passions désordonnées du jeune Théodore, il cherchoit à s'affermir dans un poste dont l'attachement aux devoits de l'honneur l'eût fait bannir; Son ambition alloit plus loin encore, & par des prêts multipliés qui servoient la dissipation du jeune homme, il espéroit, à l'abri de ses créances, envahir à la mort de son père cette partie de son héritage, & devenir maître après avoir été méprisable valet.

Je démêlai bientôt toute sa politique: l'amitié de Théodore pour un homme si au-dessous de lui, les attentions hypocrites de celui-ci. & son indulgence affectée pour une conduite si blâmable; auroient sussi pour me la faire soupçon;

ner, si les confidences des Nègres qui se plaisoient à me confier leurs peines, n'eussent confirmé mes observations. La pirié que je ne pouvois leur refuser & que je ne déguisois peut-être pas assez, me rendit un objet de haine pour cet homme. Il craignoit en moi un témoin dangereux, qui pourroit dans la suite éclairer M. de C***. Mais ces ordres étoient positifs; il n'osoit ni me tourmenter, ni m'éloigner, ni me desservir. On peut maintenant juger avec quel plaisir il laissa éclater sa haine, quand il crut avoir trouvé un prétexte, qui pût, aux yeux de son maître, lui tenir lieu d'excuse.

Théodore dans les commencemens; ne vit en moi qu'un jeune homme dont l'inexpérience lui faisoit espérer de la complaisance; il n'avoit point le préjugé des Blancs, qui croiroient se déshonorer en nous admettant à leur société; mais c'étoit la débauche seule qui lui

avoit donné cette apparente philosophie. Peu scrupuleux sur le choix de ses camarades, il n'auroit donc tenu qu'à moi d'être toujours avec lui; mais ses amusemens étoient trop loin de mon goût, pour accepter une égalité qui eût coûté si cher à mes principes. Je n'avois opposé à ses prévenances que le respect que je devois au fils de mon protecteur; j'avois affecté de me renfermer dans la réserve que sembloit exiger mon état, &, pour la première fois, la condition d'esclave n'avoit pas éteint la dignité d'homme. Cela me valut, il est vrai', les épithètes de prude & d'imbécille; mais je m'en applaudissois, en conservant mes inclinations paisibles & pures.

Imitateur des frivoles usages de la capitale de la France, qu'il ne connoissoit que par oui dire, Théodore avoit ajouté aux Nègres nombreux qui le servoient un écuyer Européen. On devine assez que le luxe de la taille avoit été plus

t

consulté que les qualités personnelles; mais ce que Théodore étoit bien loin de soupçonner, c'est qu'il tenoit cet écuyer des mains d'Honorine, qui, toujours attentive au fort d'un frère, auquel elle avoit voulu donner de sages conseils, mais inutilement, avoit du moins placé près de lui un homme de confiance qui pût l'instruire de ses écarts assez tôt pour en prévenir les suites, ou du moins pour les réparer. Un ami d'Honorine avoit fait le choix de cet homme en France. L'écuyer instruit du rôle qu'il devoit jouer, s'étoit présenté comme de lui-même à Théodore; sa figure avoit été sa recommandation, & comme si son maître eût voulu le dédommager par la confiance des fatigues de son emploi, il n'avoit rien de caché pour lui.

Je sus ce détail de la propre bouche de l'écuyer; il s'étoit attaché à moi dès l'instant qu'il avoit connu les bontés dont n

p

at

dont la sœur de Théodore m'honoroit. Ce jeune homme avoit le meilleur cœur, & la plus belle ame; & la sidé-liré avec laquelle il trahissoit son maître, si l'on peut donner ce nom à un homme qui eût été honoré d'être son camarade, le rendoit vraiment digne d'estime, puisqu'il avoit eu le bon esprit de sentir que de cette manière il le servoit bien plus essentiellement. Cette trahison étoit d'un genre bien opposé à celle qu'on trame trop souvent dans le monde.

Toutes les fois que Théodore venoit à l'habitation, je voyois l'écuyer avec plaisir: notre conversation rouloit communément sur les excès de son maître, dont nous gémissions tous deux. Je ne pouvois être insensible au sort d'un homme qui touchoit de si près aux meilleurs amis que j'eusse dans cette partie du monde après Gernance. Un jour qu'ils avoient été l'un & l'autre absens depuis

Tome I.

0

ès

és

nt

quelques semaines, je vis entrer mon ami dès le matin chez moi. J'étois encore couché. Ah! vous voilà, lui dis-je. Et depuis quand êtes - vous ici? - De cette nuit, me répondit - il; j'ai été bien-aise de vous saluer avant de me repofer. - Soyez le bien-venu. Et qui vous ramène dans ces lieux? quelque nouvelle folie sans doure? - Oh! pour cette fois je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est qu'il est question d'une femme que je n'ai fait qu'entrevoir. Elle est mulâtre, à ce qu'il m'a semblé; on l'a conduite ici dans une voiture fermée, & nous étions dans une autre. Je crois cependant qu'elle n'est pas contente; j'ai cru m'appercevoir qu'elle pleuroit. Il faut que ce soit quelque chose de bien merveilleux, car depuis quelques mois il la tient enfermée dans une maison de la ville, sans que moi ni personne de ses gens l'ayons vue. C'est l'hôte de cette semme qui me

p

P

D

fa

l'apprit avant-hier au soir quand nous fûmes la chercher. - Sans doute, vous allez en instruire Honorine? - Ma foi, je suis fort embarrassé; que lui dire? je n'ai nuls renseignemens. - N'importe, mon ami, ne tardez pas; cette femme souffre, à ce qu'il paroît, & votre négligence exposeroit peut-être la vertu d'une infortunée. Honorine peut avoir des relations que nous ignorons; quoi qu'il en soit, vous aurez fait votre devoir, & vous n'aurez rien à vous reprocher. — Allons, je vais vous obéir; je lui manderai le peu que je sais; & elle agira suivant sa prudence. A tantôt. Je vais prendre quelque repos avant d'écrire; je suis accablé de sommeil.

J'étois si accoutumé à des confidences de cette espèce, que celle-ci m'affecta peu; je passai ma journée à mes occupations ordinaires; le soir je sus me promener. Je rencontrai Théodore, & le saluaires pectueusement; je ne remarquai

e

is

oi

ie.

nie

dans ses manières aucun changement à mon égard. L'écuyer qui vint me join-dre à la promenade, m'apprit, que ni lui ni personne des gens de Théodore n'entroient dans la chambre où certe semme étoit rensermée, & que c'étoit le concierge seul qui lui portoit à manger. Je ne pus m'empêcher de soupirer. Comment échappera-t-elle? lui dis - je, la bassesse & le vice l'assiègent.

Le lendemain je reçus pour la première fois des lettres de mon cher Gernance; il les avoit heureusement adressées à Honorine, qui me les sit passer, en me mandant qu'elle viendroit bients, me voir elle-même, & que la santé languissante de son père avoit seule retardé le plaisir qu'elle se promettoit de cette visite. Son aimable billet se ressentoit de la douce joie que les nouvelles de son amant avoient répandue dans son ame, & l'amour heureux rendoit plus tendres les expressions de l'amitié. Dieux! maintenant que dans le sein du bonheur je retrace les scènes variées d'une vie agitée, un frisson mortel vient encore me glacer, lorsque je pense à cet instant si doux, qui devoit être le signal pour-ainsi-dire des tourmens de toute espèce dont j'allois être déchiré. Lecteur! il est tems de vous le dire, défiez-vous de l'espèce de calme qui règne dans mon récit depuis le départ de Gernance, il ressemble au calme perside qui précède les orages, & dont la trompeuse sérenité ajoute encore à l'essroi qu'ils roulent avec eux. Respirons..... & continuons.

Dès le même jour où je venois de goûter le plus grand plaisir que j'eusse éprouvé depuis long-tems, le cœur encore plein de ma joie, je sors de ma chambre; j'allois descendre: je rencontre Théodore sur l'escalier; je me range par respect pour le laisser passer. Il me fixe avec des yeux où la colère étoir

e

1-

e

11

15

é.

peinte. Que fais-tu là? me dit-il d'un ton farouche; va-t-en, monstre, ôte-toi de ma présence, & il monte avec précipitation sans me donner le tems de lui répondre. Je restai immobile d'étonnement : que lui avois-je fait? je l'ignorois. Tout ému de cette scène, je sors de la maison pour prendre l'air, j'apperçois de loin l'écuyer qui me fait signe, & je cours le joindre dans un endroit où l'on ne pouvoit nous voir. Qu'avez-vous donc fait à Théodore? me dit-il, il est furieux contre vous. -Je n'en sais rien; & je lui raconte ce qui vient de m'arriver. Je vous avouerai, reprit-il, que je ne suis pas tranquille; je crains qu'il ne vous arrive quelque chose de fâcheux. - Que peut-il me faire? ne suis-je pas ici sous la sauvegarde de son père & de sa sœur? - Ah! vous ne connoissez pas tout ce que peut oser un cœur corrompu! Je voudrois vous voir bien loin; si vous m'en croyez, vous vous hâterez de partir & d'aller trouver Honorine. - Que lui dirois-je? fuffit-il d'un mouvement d'humeur de son frère pour aller l'accuser auprès d'elle? cette démarche ne seroit ni généreuse ni décente. Mais vous-même, qu'avezvous découvert pour concevoir cette inquiétude? - Rien de certain : il est rentré à minuit; il fortoit de chez cette femme, je l'attendois, mille discours fans suite m'ont appris sa rage contre vous. J'ai voulu le questionner, il m'a imposé silence, il m'a défendu de vous parler, & m'a menacé de me congédier si j'osois lui désobéir; sans cela j'aurois été chez vous dès le matin, mais j'ai craint d'être surpris. - Je m'y perds. J'aurai peut-être passé près de lui sans l'appercevoir; je lui aurai manqué de respect fans le vouloir. - Ce n'est pas cela; son cœur n'a pas assez de délicatesse pour être susceptible de ces petits procédés : il m'est venu une autre idée.

N'auriez-vous pas eu jadis avec cette semme, quelqu'intrigue dont il eut pu se douter, ou par vos propos ou par les siens? car je le connois mieux que vous! Sa sureur a toute la teinte de la jalousie.

— C'est impossible: depuis que je suis à St.-Domingue je n'ai rien dit à une seule semme: hélas! je n'ai pas le cœur assez libre pour cela.

Tant mieux, je suis plus tranquille; mais croyez-moi, évitez sa présence, & tant que je pourrai me dérober, je vous instruirai de tout.

Quoique ma conscience ne messit aucun reproche, je n'étois pas sans inquiétude; je commençois à avoir assez de connoissance du cœur humain pour sentir tout ce dont est capable un homme sans principes. Je m'arrêtai au seul parti que me dictoit la prudence, c'étoit de me rensermer chez moi, de ne descendre qu'à l'heure des repas, de m'interdire toute société, & jusqu'à l'inno; que le caractère volage de Théodore portât ses pas vers d'autres lieux; ou que la visite prochaine d'Honorine vînt me délivrer de la prison volontaire que je m'imposois. Vaines précautions! le misérable avoit déjà juré ma perte.

Je passai deux jours dans une horrible inquiétude, dont, je crois, on ne peut se défendre, quand on se sent au pouvoir d'un homme corrompu. Je ne pus voir l'écuyer; il savoit qu'il étoit observé, & n'osoit venir à moi. Je mangeois toujours avec le concierge, qui sembloit affecter un profond silence sur tout ce qui se passoit autour de lui; je n'avois plus revu Théodore, en sorte que j'ignorois totalement si son humeur s'étoit calmée. Le second jour vers les huit heures du soir, nous étions à table; il entre : chacun se lève par respect. Sa fureur me patut à son comble; il étoit en désordre, les cheveux épats, son dol arraché, ses habits dérangés, le front couvert de sueur, les yeux en feu; enfin dans l'état d'un homme qui vient de combattre un ennemi. Que fait donc ici ce misérable esclave? s'écria-t-il; pourquoi n'estil pas avec les gens de son espèce? Qu'on appelle le commandeur. (On fait que c'est le titre du maître Nègre qui conduit les autres au travail.) Si tous les Blancs étoient justes, lui dis-je, un peu ému, vous n'auriez pas le droit de me traiter d'esclave. En tous cas, je ne suis pas le vôtre, & je ne dois compte de mon séjour ici qu'à ceux qui y commandent & qui m'y ont placé. - Qui commande ici, si ce n'est moi? reprit-il avec emportement. - Votre père vit encore, dis-je en haussant la voix. Alors de concierge prenant la parole avec un ton hypocrite, fous lequel il cherchoit à cacher son triomphe: Monseigneur, il a raison; Monsieur votre père me l'a

tonfié c'est un bon garçon. Epargne moi tes éloges, interrompis - je avec mépris; l'homme de bien s'avilit quand il souffre que le méchant le loue. Le commandeur étoit entré, le concierge, le vil concierge que mes derniers mots avoient aigri, s'écrie: Monseigneur! l'insolent vous brave, il vient de me manquer; ordonnez qu'on le taille (*). Je le veux, reprit Théodore en écumant de rage. A ces mots ne me connoissant plus, au risque de ce qui pouvoit en arriver, je m'élance, je saisis un couteau sur la table; mon mouvement précipité la renverse avec fracas. Tremblez, monstres! m'écriai-je, le premier qui s'avancera, le téméraire qui m'osera toucher, je l'immole à mes pieds. Rarement le courage soutient le vice; mon geste, ma voix tonnante, les forces de mon corps que la colère avoit développées,

^(*) C'est le terme dont on se sert aux isles, pour exprimer le châtiment d'un esclave.

les glacèrent d'effroi. Théodore & le concierge se sauvèrent en tremblant dans les coins de la chambre, & le premier d'un ton bas & timide, dit seulement : commandeur amène-le. Comme il ne se pressoit pas d'obéir, je considérai quelque tems l'orgueil & la bafselle aux prises. Voilà donc, me dis je, les passions des Blancs, la férocité, l'injustice & la lâcheté. Cette réflexion me calma; Théodore me fit encore pitié. Rassure-toi, lui dis-je, je n'oublierai jamais qu'Honorine est ta sœur; mais n'oublie pas de même, que quand tu menace un Nègre, tu le force à se souvenir que tu n'es qu'un homme comme lui. Marche, commandeur ! je te suis, & sans me dessaisir du couteau que je tenois, je passe d'un pas ferme & tranquille entre Théodore & le concierge, & je sors avec le Nègre.

Il me conduisit en soupirant aux cases (13) de mes infortunés compatriotes; ils étoient esclaves, mais ils avoiens le cœur sensible, & leur humanisé pour moi fit un contraste avec la scène qui venoit de se passer, dont l'Europe auroit rougi. Tous m'entoutèrent en pleurant, tous cherchèrent à me consoler; ils m'avoient vu dans un état brillant comparé au leur; ils ne s'applaudirent point du coup qui me ravalloit à leur niveau; ils ne songèrent qu'à mon malheur. O bon Nègre! me disoientils en m'inondant de leurs larmes, bon Nègre! toi qui nous consolois quand tu étois heureux, va! ne t'inquiète pas, nous ferons ton travail; nous porterons tes fardeaux; tu ne seras plus riche comme nous t'avons vu, mais du moins 10us les jours tu auras cent mains pour essuyer tes larmes. Jusques-là un reste de fierté avoit retenu mes larmes, elles coulèrent avec abondance, & la tendresse en étoit la seule cause. Je savois bien qu' Honorine ne m'y laisseroit pas

languir. Un d'entre eux se jettant à mon col, ô malheureux Nègre! me dit il, c'est donc ainsi que les Blancs t'ont traité! Je fixai celui qui me parloit, & je le reconnus pour un de ceux que j'avois vus sur le vaisseau de d'Urban. Ne l'afflige pas, s'écrièrent une vingtaine de voix, il n'a fait que ce qu'il a dû faire. Il m'avoit reconnu dès le tems de mon arrivée, & leur avoit compté ce qui m'étoit arrivé. C'est ainsi que je passai la nuit au milieu d'eux; nul ne voulut se reposer, ils craignoient de me livrer seul à des réflexions douloureuses; ils se disputèrent à l'envi le plaisir de me présenter quelques - uns des foibles rafraîchissemens qu'ils possédoient. Il fallut, pour les satissaire, leur raconter ce qui venoit de m'arriver. Enfin le jour parut; certe nuit, que je trouvai moins affreuse que douce, par la fensibilité de mes bons compatriotes, cette nuit s'écoula comme un songe. Quand l'heure du travail approcha, le commandeur me dit en pleurant: Mon ami, il saut que tu quittes ces habits, ils ne te conviennent plus. Tu me laisseras le couteau? lui dis-je avec empressement. Quoiqu'il m'en puisse arriver, me répondit-il, je ne te l'ôterai pas; & si jamais je lève le bras sur toi, frappe - moi le premier, j'y consens. Les Nègres se rassemblèrent, & nous marchâmes au travail.

Je crus que l'indigne concierge viendroit jouir de son triomphe, & me contempler dans l'état d'humiliation, où son vil protecteur & lui croyoient m'avoir plongé. Je me trompai, ils ne parurent ni l'un ni l'autre: une scène plus convenable à leur cruauté les occupoit ailleurs. Je te rends graces, à ciel! de l'ignorance prosonde où tu me laissas sur ce qui se passoit presque sous mes regards; c'est peur- être la plus

r

.

ır

-

fe

es

ila

grande de tes faveurs! A quel excès; grand Dieu! ma fureur ne se fût-elle pas portée, si j'avois alors pénétré cet horrible mystère.

Je passai donc sans trouble ma journée, dont l'emploi étoit si nouveau pour moi. Le soir, le commandeur me donna une place dans sa case; j'avois besoin de repos, & je m'endormis. A minuit je fus réveillé par quelqu'un qui m'appelloit à voix basse; je reconnus sur le champ l'écuyer. Je me suis échappé, me dit-il, pour vous faire mes adieux, & vous tranquilliser. Nous partons à la pointe du jour pour la ville ; j'irai chez Honorine des le premier moment que je serai libre, vous pouvez y compter: ne vous affligez point, & fiez-vous à mon zèle. Vos ennemis n'ont pas plus respecté vos effets que vous-même; on a tout bouleversé; dans le trouble où l'on étoit, je n'al pu me saisir que des lettres de Gernance, je vous les apporte, elles vous consoleront. Du reste je ne sais rien de plus, car Théodore ne m'a parlé que pour me donner les ordres de son départ; mais il faut qu'il se soit passé hier quelque chose d'extraordinaire, car nous avons tous été éloignés de la maison, & la porte n'en a été ouverte que le soir. Ils n'avoient gardé avec eux que ce grand Maure Indien qui porte la livrée de Théodore, c'est un mauvais sujet que je n'ai pas, voulu interroger; mais je vous salue & me sauve, je crains d'être découverr, pour vous seulement, & non pour moi! qui suis bien las d'une semblable vie que je ne supporte que par fespect pour Honorine. Je n'eus que le tems de lui ferrer la main, & sans attendre les remercimens que je lui devois, il s'éloigna.

Le bon cœur de ce jeune homme m'attendrit jusqu'aux larmes. Voilà bien la preuve, me disois-je, de ce que le père

ù

Bruno m'a répété tant de fois, que tous les hommes font égaux aux yeux de Dieu, & que ceux que le monde regarde ordinairement avec dédain, teçoivent du ciel mille perfections. Théodore a tout reçu des mains de la nature, naissance, richesses, figure, esprit; eh bien! que l'on compare son cœur avec celui de ce François que le défaut de fortune a citconscrit dans un état si peu digne de lui ! Quel est l'honnêtehomme qui n'aimeroit pas mieux être l'écuyer que le maître? C'est donc bien peu de chose que tous ces dons brillans dont l'homme nourrit son orgueil, puisqu'il n'en est pas un seul capable de faire naître en lui l'idée d'une bonne action!

Je restai quarante-huit heures sans entendre parler de rien. Le concierge ne parut point au travail des Nègres; absence qui jusqu'alors ne lui étoit jamais arrivée. Je l'attribuai à sa lâcheté.

Il tremble de me rencontrer, me difois-je; le traître me juge d'après lui; il ne soupçonne pas qu'un homme ait assez de vertu pour oublier une injure. Parmi les lettres de Gernance je n'avois point retrouvé le billet d'Honorine; la perte m'en fut sensible. Cependant malgré la promesse qu'elle m'y faisoit de venir bientôt à l'habitation. malgré les assurances que l'écuyer m'avoit données de l'instruire de ce qui se passoir, je n'étois pas tranquille; je me consultois souvent moi-même pour savoir si je ne ferois pas mieux de m'échapper, & d'aller la trouver. Je me disois quelquesois : en restant ici tu t'expose; sur le plus léger prétexte cet odieux concierge par caprice, par haine, par vengeance, peut t'infliger des châtimens. S'il a tant fait que de franchir les ordres de son maître, puis-je espérer qu'il me respectera? Cependant je sens que je ne me laisserai pas frapper. Dieu sait ce qu'il en arrivera. Ces réslexions sirent une telle impression sur mon esprit, que je pris mon parti le soir du second jour depuis le départ de Théodore; & j'arrêtai ma suite au lendemain matin.

Je m'étois couché affermi dans cette idée; elle avoit calmé mon agitation, & je dormis profondément. A trois heures du matin l'écuyer entra dans la case, & me réveilla, il n'y a pas de tems à perdre, Itanoko! me dit-il; fuyez! ou vous êtes perdu! Je croyois que vous n'aviez affaire qu'à un homme débauché, mais c'est un monstre, capable des plus grands crimes. Partez; voilà des habits & un peu d'argent, courez vers Honorine, je n'ai pu la voir; mais au nom de Dieu hâtez-vous, le moindre retard peut être funeste. Je me lève, je l'embrasse, je passe les habits; dans le peu de tems que j'employai à m'habiller, je lui demandai ce qui étoit arrivé de si terrible. - Le monstre ne s'est pas caché de moi, tout s'est dit en ma présence; mais vous voilà prêt; venez, je vais vous conduire, & je vous apprendrai tout en marchant. Nous fortons, & bientôt nous nous trouvons hors des murs de l'habitation. Sachez donc que Théodore en arrivant est descendu chez d'Urban : j'étois avec lui; il cachoit sa criminelle bassesse sous l'apparence de l'honneur. Venez m'aider à venger mon injure, & la vôtre, lui dit-il; ma perfide sœur trahit l'amitié qu'elle doit à votre fils : elle entretient une intrigue odieuse avec un esclave d'une habitation de mon père; venez d'abord avec moi vous baigner dans le sang de ce misérable. Je me charge de me faire ensuite justice de la coupable sœur qui déshonore mon nom. Il lui présente alors un billet, j'en reconnois l'écriture, il est d'Honorine! - Ah! m'écriai-je, vous n'avez pu le

a

11

sauver avec les lettres de Gernance; c'est celui-là, j'en suis sûr. - Je le crois; mais écout ez, continue-t-il. A peine d'Urban a-t-il jetté les yeux sur le billet : Quoi! c'est Itanoko? Quoi! c'est lui? Il est encore dans ces lieux, s'écrie-t-il avec fureur, que dirai-je à mon fils? Mais n'importe, vous serez vengé. Dès long-tems le misérable est désigné à la justice, je vous suis; notre cause est commune, je l'arrêterai moi-même; c'est le seul moyen de me justifier. Vous sentez combien ce discours devoit me paroître obscur. Je n'ai vu que votre danger, que l'horrible joie de Théodore m'a fait deviner ; ril embrasse d'Urban avec transport, & sans se donner pour-ainsi-dire le moindre repos, nous fommes repartis sur le champ pour revenir ici. D'Urban devoit nous suivre au bout de quelques heures. Nous venons d'arriver; & pour accroître la rage de l'indigne Théodore, cette infortunée qu'il retenoitcaptive dans cette maison s'est évadée. Tandis qu'il s'abandonnoit à tout son désespoir, & que le misérable concierge éprouvoit les premiers accès de sa fureur, j'ai volé vers vous, & grace à Dieu je vous ai sauvé. - Je vois le danger dont vous m'avez garanti, je vois que Théodore a malicieusement interprêté quelques expressions du billet d'Honorine, que je ne dois qu'à l'amitié dont elle m'honore. L'indigne! fans respect pour sa sœur qu'il outrage bien plus cruellement que moi, en a profité pour me perdre. Mais pourquoi? Que lui ai-je fait? Le discours de d'Uiban est inconcevable. Que veut-il dire? Je m'y perds! N'importe, je ne vois dans ce moment que votre attention généreuse; que Dieu vous en récompense! Il me connoît, laissons-lui le soin du reste. Ce soir je serai près d'Honorine, je redoute sa présence! ce récit va lui

percer le cœur. - Il faut pourtant bien le lui faire connoître. Mais vous voici dans votre chemin; adieu, hâtez-vous! Je retourne sur mes pas, pour prévenir, s'il est possible, les premiers esfets de sa vengeance quand il s'appercevra de votre fuite; & par de fausses indices écarter de vos pas ceux qu'il pourroit envoyer à votte poursuite. - Mais vous! ne craignez-vous rien pour vous-même? S'il alloit soupçonner... - Je suis sans inquiétude, j'aurai fait mon devoir; qu'il le fache! tant mieux; c'est la seule leçon que je puisse lui donner. Mais adieu pour la dernière fois! déjà le jour paroît, & je vous quitte. A ces mots il me serra la main, & je continuai ma route.

Je marchois; mais j'étois absorbé dans les réflexions, que tout ce que je venois d'entendre faisoit naître en moi. Toute la haine de Théodore, quelque injuste qu'elle sût, m'affectoit moins

est corrompu, me disois-je, je suis un étranger pour lui, je l'ai peut-être irrité sans le vouloir; il saut si peu de chose pour enslammer les passions d'un homme qui est dans l'habitude de leur céder. Mais d'Urban! d'Urban! lui qui me doit sa fortune, la vie de son sils, la sienne! Ah! dieux! & je ne puis me venger! Ah! monstre! pourquoi faut-il que les maux même que tu m'as fait soussir m'en ôtent le droit; toi, dont la barbarie m'a fait ton esclave, étoistu fait pour être seulement mon égal!

Cependant j'avançois, je n'étois pas encore sorti de la plaine déserte qu'il me salloit traverser avant d'avoir gagné les cantons habités. J'ai dit ailleurs qu'elle avoit plus de deux lieues; le jour m'éclairoit assez pour distinguer les objets, & le soleil alloit paroître sur l'horizon: tout-à-coup des cris perçans se sont entendre à quelque distance sur

Tome I.

S

e

r

a

é

e

e

S

e

M

la gauche du chemin; je m'arrête, j'écoute, ils redoublent; mais je n'apperçois personne. Environ à trois cens pas le terrein formoit un rideau qui me déroboit les objets; l'humanité me ferma les yeux sur le danger que je courois en m'arrêtant : je m'élance comme un trait de ce côté; dans une minute je me trouve sur le revers du rideau. Je vois un homme à cheval, vivement pressé par deux Nègres qui l'attaquoient avec furie; trop loin de ce grouppe, je ne pouvois encore les reconnoître; emporté par la bonté de mon cœur, je m'élance, je cours; quand je suis à vingt pas d'eux, l'homme attaqué fait un mouvement, se retourne; je vois!... oh! ciel, le croira-t-on? j'en doutai moi-même!... je vois d'Urban, l'odieux d'Urban! qui défendoit sa vie contre deux hommes furieux qui la lui vouloient arracher. Qu'on se peigne, s'il se peut, ce qui se passa dans mon cœur.

Quel tableau pour un homme avide de vengeance, qui voit prêt à succomber le détestable ennemi qui n'étoit venus là que pour le perdre. Le laisserai - je périr ? m'écriai-je; oui! il l'a trop mérité; qu'il meure! Oh ciel! qui, moi! laisser assassiner! ... C'est un ennemi! ... mais c'est le père de Gernance! Je pars comme un éclair. Fuyez, misérables! disje aux Nègres, en les joignant. Etonnés; ils s'arrêtent, il me voient; la terreut les saisit; ils tournent le dos, & se dérobent à toutes jambes. Rassure-toi, disje à d'Urban, qui ne m'avoit pas encore reconnu. Je le vois couvert de fang, il me fixe . & tombe évanoui. Je n'eus que le tems de le recevoir dans mes bras ; je l'enlève de dessus son cheval ; & l'étends par terre.

Hélas! tel étoit mon cœur! A ce spectacle la pitié l'emporta sur la colère; j'entr'ouvris sa veste, pour luit donner de l'air; il avoit dans le côté une blessure prosonde; son évanouissement avoit sait arrêter le sang. J'avois dans ma poche un slacon qui contenoit de l'eau-de-vie, que l'écuyer y avoit laissé par hazard, je déchire un mouchoir; je l'en imbibe, je lui mets un appareil sur sa plaie, & lui sais avaler le reste de la liqueur. Bientôt après ses yeux s'ouvrirent.

Quand je lui crus assez de sorce pour supporter le mouvement, je lui dis: Relève-toi, remonte à cheval, je vais te conduire. J'en faisois trop pour la prudence, je le sentois; mais pas assez pour mon cœur. Je le plaçai sur son cheval; j'en pris la bride, & sans rejoindre la route que j'avois quittée, je marchai droit vers l'habitation; j'avois près d'une lieue à faire pour y retourner. Pendant tout le chemin d'Urban n'ouvrit pas la bouche. Etoit - ce honte, haine, ou repentir? je l'ignore. Quelques soupirs lui échappèrent, &

voilà tout. Enfin quand j'apperçus les murs de l'habitation d'assez près pour ne pouvoir m'avancer plus loin sans danger, je lui dis: Tu es assez fort pour achever seul maintenant le chemin qui te reste à faire; tu vois le lieu où tu dois aller, tu n'y trouveras pas Itanoko! il veut t'épargner de la honte. Adieu. Ensuite je m'éloigne en courant.

Le ciel regarda, sans doute, ce que je venois de faire comme une bonne action, car il m'en récompensa sur le champ. Théodore s'étoit apperçu de mon départ : il avoit présumé que je suyois vers Honorine, & avoit dépêché trois de ses gens après moi, qui m'auroient joint infailliblement, si je ne me susse détourné pour secourir d'Urban. Quand j'étois revenu sur mes pas pour le conduire à l'habitation, nous nous étions croisés sans nous voir, ensorte qu'en reprenant ma route, loin qu'ils sussent

fur ma trace, c'étoit moi qui me trou-

D'Urban venoit de payer la peine due depuis long-tems à cette mauvaise foi, qui lui avoit suggéré tant de crimes, pour satisfaire son avarice. Dans un de ses voyages à la côte de Guinée, il avoit surpris deux Nègres endormis, les avoit enlevés, sans que personne de leur pays s'en fût apperçu, & les avoit vendus à son retour à un habitant de St.-Domingue. Ces infortunés conservoient un ressentiment profond contre leur perfide ravisseur. Mécontens du maître qui les avoit achetés, ils avoient déserté, & s'étoient retirés dans les montagnes dont j'ai parlé. Ils en descendoient quelquefois, pour recevoir quelques légères provisions que les Nègres des habitations voifines leur donnoient en secret. C'étoit dans une de ces courses qu'ils venoient de rencontrer d'Urban; sa vue leur avoit rappellé le

fouvenir de sa persidie, que les maux qu'ils avoient soussers leur rendoient encore plus odieuse. Ils l'avoient attaqué avec sureur; &, sans ma subite apparition, ils auroient satisfait leur vengeance. Hélas! mon secours, bien désintéressé sans doute! n'en retarda l'esset que de quelques instans. Le ciel vouloit la punition d'un autre coupable, & il arrêta dans sa justice, que cette action même me plongeroit dans le plus grand danger, pour humilier l'orgueil que ma générosité sit naître dans mon ame.

Naturellement agile & dispos, &, de plus, pressé par la crainte d'être pour-suivi, je continuai mon chemin sans m'arrêter, & j'arrivai de bonne heure à la ville. Ma présence, la sueur dont j'étois couvert, & plus encore l'espèce d'esfroi que tant de scènes rapides m'avoient inspiré, & dont la trace s'appercevoit sur ma sigure, alarmèrent Honorine. Oh Dieu! me dit elle, que

vous est-il arrivé? Que venez-vous faire ici? Vous vous perdez peut-être! Malgré la peine qu'un femblable détail alloit lui causer, je ne balançai point; & je lui racontai sans réserve tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec un étonnement mêlé d'horreur & de pitié. Quoi ? mon frère! quoi ? le monstre! s'écria-t-elle, il a pu!.... Ah! l'ingrat, après tout ce que j'ai fait pour lui! Ellè resta quelque tems comme ensevelie dans le sentiment qui la déchiroit; & tout-à coup sortant de ce profond silence, Itanoko! me dit-elle, au nom de l'amitié que vous me devez, cachez à jamais à Gernance ce funeste fecret; ne m'exposez pas à la douleur de voir mon amant se venger contre mon frère, de l'outrage fait à la femme qui doit être son épouse. Cachez-le surtout à mon malheureux père, qui n'a plus peut-être que peu de jours à vivre; & n'empoisonnons pas ses derniers momens par le récit des désordres de son fils. Hélas! il n'a pas voulu me croire; il auroit pu les prévenir sans doute. Voilà ce qui lui causeroit des remords, il en mourroit!...

Les larmes la suffoquèrent. La position de cette vertueuse semme étoit vraiment accablante; éloignée de son amant; à la veille de perdre un père chéri, que son âge & ses infirmités conduisoient au tombeau; sur le point de tomber au pouvoir d'un frère, dont elle achevoit de dévoiler l'affreux caractère, l'avenir ne lui présentoit que des chagrins, sans qu'elle pût prévoir quel en seroit le terme. Pour comble de douleur, elle y joignit encore l'inquiétude que lui causoit ma situation. Et vous, me dit-elle, qu'allez-vous devenir? où vous cacher maintenant? Cette habitation vous éloignoit de tous les yeux; mais si d'Urban recouvre sa santé, faut-il espérer qu'il vous laisse tranquille? Ne

pourrois-je pas, lui dis je, demeurer ici ; fous vos yeux?... Non, malheureux Itanoko! non, vous ne le pouvez pas, me dit-elle, votre vie n'y seroit pas en sûreté; j'aurois la douleur, au premier jour, de vous en voir arracher pour vous conduire au supplice, dont votre innocence & tout mon crédit peut-être ne vous garantiroient pas. Que ditesvous? m'écriai je avec effroi. Hélas! me répondit - elle en sanglottant, je ne croyois pas être obligée si-tôt à vous révéler ce funeste mystère, mais il n'est plus tems de vous le cacher. Ecoutez, & frémissez! vous allez voir que tour ce qu'on appelle prudence humaine, n'est que folie.

Rappellez-vous du jour où Gernance, pour mon malheur & pour le vôtre, s'éloigna de nous; vous vîntes me voir de sa part, & me parlâtes de la visite que d'Urban avoit saite au capitaine Espagnol; elle ne vous alarma pas, j'en jugeai dissé; remment; & dès le premier mot, je devinai ce qui se tramoit contre vous. Rappellez - vous encore, qu'il ne s'est passé que deux jours entre cette visite & le matin où Duménil vous emmena de chez d'Urban. Voilà ce que vous favez; voici ce que vous ignorez. A peine vous eus-je congédié, que, pour vérifier mes soupçons, je me rendis chez le Consul espagnol, dont je suis connue; je lui expliquai les raisons qui m'amenoient chez lui, & lui désignai assez bien, d'après ce que vous m'en aviez dit, le vaisseau, pour qu'il ne pût s'y méprendre. Il me promit non-seulement de s'assurer si le capitaine vous avoit acheté de d'Urban, mais encore ses bons offices auprès de lui, pour le porter à se désister d'une entreprise qui m'affligeoit. Contente de cette assurance, je me retirai en attendant les nouvelles qu'il devoit me donner du fuccès de ses soins. Je passai le jour suivant, sans entendre parler de rien; le surlent demain je reçus dans la matinée une lettre du Consul. La voici, je vais vous la lire.

Madame,

Vous aviez parfaitement deviné la conduite de M. d'Urban; il avoit effectivement vendu à Alonse Texeira, l'efclave auquel vous vous intéressez ; je m'en suis expliqué avec ce capitaine; le prix convenu entre eux, étoit de quatre mille francs par promesse verbale. Aussi-tôt que mon compatriote a connu vos intentions, il s'est décidé à terminer son marché, pour vous laisser ensuite maîtresse de disposer de cet esclave, précieux par le prix qu'on y met, & plus encore par les bontés dont vous l'honorez. Je n'ai pu qu'applaudir à une résolution si conforme au respect que vous méritez. Mais jugez de la surprise & de l'indignation d'Alonse! Il s'est présenté hier au soir chez le sieur d'Un

ban, pour lui compter son argent & emmener l'esclave; il a reçu pour toute réponse, qu'il en trouvoit un prix plus avantageux, & que leur marché n'étant pas sait par écrit, il n'étoit tenu à rien à son égard. Alonse s'est retiré, consus de se trouver la dupe de cet homme, & plus piqué, je crois, de perdre l'occasion de vous complaire. Quant à moi, Madame, je ne retire de tout ceci que le chagrin de n'avoir pu vous obliger, & de me voir contrarié dans les sentimens de dévouement que je me sais gloire d'apporter à toutes vos volontés,

Je suis avec respect,

Madame,

Votre, &c.

JAGO DE ZUNIGA.

Vous concevez, reprit Honorine, le chagrin que me causa cette lettre. Le sil de l'intrigue venoit de m'échapper; où le retrouver? Mon inquiétude étoit d'autant

plus grande, que la réponse de d'Urban à Texeira sembloit annoncer que son second marché étoit conclu. D'un moment à l'autre vous pouviez m'échapper; où vous rejoindre alors? Et qu'aurois-jè pu répondre à Gernance, dont l'amitié pour vous s'étoit reposée fur ma vigilance? Je consultai mon père; toute sa sagesse ne put me fournir un avis, auquel je pusse raisonnablement m'arrêter. J'étois encore dans cette incertitude, lorsque le lendemain vers midi, étant à mon balcon, j'apperçus Duménil, chez qui vous étiez alors, ami de mon père depuis long-tems, homme honnête, de bon conseil, & possédant par son état de grandes relations dans le commerce. Il me prit envie de lui faire part de mon embarras. Je lui fais un signe; il monte, je lui conte tout. A peine ai-je parlé de d'Urban qu'il me demande votre nom avec empressement; je vous nomme. Rassurez-vous, me dit-il, il est chez moi. Chez vous! m'écriai-je. Comment? Par quel hazard? Voici comment; reprit-il. Hier un courtier de change, un de mes confrères, s'est trouvé malade, & m'a fait prier de passer chez lui; je m'y suis rendu. Il m'a dit qu'un étranger arrivé depuis peu dans ce port étoit en marché avec d'Urban pour un esclave nommé Itanoko; que c'étoit lui qui étoit chargé de la négociation, qu'il avoit ordre de l'étranger d'en accorder le prix que l'on demanderoit, quel qu'il fût. Qu'en conséquence il avoit vu d'Urban; que du premier mot il lui en avoit offert quatre mille francs; qu'il avoit refusé, parce qu'il en avoit déjà trouvé cette somme; qu'enfin après plusieurs débats ils étoient convenus à cinq mille francs, & dans la minute il m'a montré l'accord signé de d'Urban. Demain matin, a-t-il continué, en doit me livrer l'esclave; mais comme

je me trouve indisposé, je vous prie comme confrère de tenir ma place. Voici cinq effets de cent pistoles chacun, & vous terminerez l'affaire suivant les règles du commerce. Vous aurez la bonté de garder l'esclave jusqu'au soir chez vous. Telle est l'intention de son nouveau maître, qui ne veut le faire prendre précifément qu'à l'heure où il doit mettre à la voile pour partir. Au reste, c'est une surprise agréable que l'on veut procurer à ce jeune homme, & il est bon de lui en faire mystère, ainsi qu'à d'Urban, qui par amour du gain nous susciteroit peut-être quelque mauvaise difficulté. J'ai accepté la commission par honnêteté; j'ai passé chez d'Urban pour le prévenir de cette affaire, & ce matin, muni de son traité & des effets, je l'ai soldé, & j'ai emmené Itanoko, que je quitte dans la minute, & qui ne se doute nullement de ce qui s'est passé, ni de ce qui l'attend. Vous

ne connoissez pas cet étranger? lui disje. Nullement, me répondit il; si j'en puis juger parce que m'a dit mon confrère, c'est un homme qui ne veut pas être connu, & il y auroit peut être peu de discrétion à vouloir pénétrer plus avant. Au reste, il faut que ce soit quelqu'un de riche, & qui sans doute auroit peine à vous céder cet esclave, car il paroît que le seul desir de l'avoir l'a amené dans ces lieux. Oh ciel! comment donc faire? lui dis-je; Gernance fera inconfolable; & ce pauvre Itanoko! il y a de quoi le faire mourir! Alors en peu de mots je lui racontai la manière dont vous aviez été enlevé, & le service que vous aviez rendu à d'Urban & à son fils. Je ne vois qu'un moyen, me dir-il; je me garderois de vous le proposer, si je connoissois moins votre discrétion; mais le moyen est dangereux pour Itanoko, s'il ne consent à se cacher au moins pendant quelque tems. Je suis sûre, lui répondis-je, qu'au nom de Gernance je lui ferai tout faire. A la bonne heure, reprit Duménil; la seule ressource donc, est de déclarer qu'il s'est évadé. Vous sentez que je ne pourrai pas empêcher mon confrère de faire sa déposition à la chambre de justice, & voilà ce qu'il y a de dangereux pour Itancko. Nous attendrons jusqu'après le départ de l'étranger pour l'instruire de la vérité. Je suis certain que lorsqu'il saura le morif qui nous a fait agir, il retirera sans peine une plainte dont il sentira luimême la nullité. Ah! vous me rendez la vie, lui dis-je. Il y a encore une difficulté, reprit Duménil; ma réputation m'est chère, & je dois la conserver à l'abri de tout soupçon; j'ai reçu l'argent de mon confrère, je puis prouver que je l'ai remis à d'Urban; mais vous n'ignorez pas combien toute espèce d'altercation de ce genre est mortelle au crédit d'un homme de mon état. Nous ne pouvons pas en honneur faire perdre à cet étranger, un argent qu'il a donné de bonne-foi. Je vous entends, lui dit mon père, qui étoit présent à cette conversation. Je m'en vais vous compter les cinq mille francs; & vous rembourserez votre confrère. D'après cela, dit Duménil, je crois que nous pouvons passer outre; Dieu pardonnera une supercherie qui n'a pour but que d'épargner à un malheureux des fers peut-être éternels, & de conserver à l'amitié généreuse le droit de faire à un infortuné le bien qu'elle lui réserve. Duménil nous quitta, alla chez fon confrère, lui raconta l'accident prétendu qui venoit de lui arriver, & feignant de se condamner lui-même, lui remit les cinq mille francs, comme un facrifice qu'exigeoit, lui dit-il, le peu de soin qu'il avoit eu de veiller sur vous. Le courtier touché du défintéressement

u

de Duménil, n'en fur que plus actif à vous dénoncer à la justice comme fugitif, pour conserver à son confrère, si l'on pouvoit vous rattraper, un argent dont son équité sembloir le dépouiller. Tel étoit l'état des choses lorsque nous vous envoyames à l'habitation; on vous les cacha pour lors, on craignoit que votre indignation pour le procédé de d'Urban, ne vous portât à quelque violence, dont l'éclat n'eût servi qu'à vous découvrir à d'autres yeux alors ouverts sur vous, & à faire échouer le succès d'une ruse, qui nous avoit coûté tant de peine. Hélas! nous étions bien loin de deviner le véritable danger qui vous menaçoit.

1

u

fi

n

je

VI

m

Vous concevez que nous n'avions garde d'instruire d'Urban de ce qui se passoit; il avoit voulu vous vendre à l'Espagnol, & ne vous avoit réellement vendu à l'étranger, que par la certitude que vous ne resteriez pas à Saint;

Domingue, & que vos nouveaux maitres vous emmeneroient dans des climats, dont l'éloignement laisseroit toujours ignorer à son fils l'action que le vil amour de l'or lui avoit fait connoître. Il étoit donc fermement persuadé, que vous étiez parti, & que ces bords ne vous reverroient jamais. Il lui falloit une excuse auprès de son fils, & la noirceur de son caractère la lui fournit. Duménil qui ne cherchoit qu'à raccourcir votre exil, ne perdoit pas de vue son confrère, & sur enfin de lui au bout de huit jours que l'étranger étoit parti tout-à-coup, pressé par un accident arrivé à quelqu'un de sa suite, & que l'on n'expliquoit pas. Duménil m'en prévint sur le champ, & je l'engageai d'amener son confrère dîner chez mon père. Nous lui découvrîmes alors notre supercherie, & les motifs qui nous y avoient engagé; il fut le premier à en rire, & ne regretta

que notre argent qu'il s'étoit cru dans l'obligation de remettre à l'étranger. Au reste, nous dir-il, l'esclave vous reste, & ce n'est pas tout perdre. Après dîné, ils furent ensemble chez le juge pour annuller leur déclaration; il y consentit sans peine, mais en causant avec eux il leur dit: Votre démarche ne sera pas d'une grande utilité à ce malheureux esclave, car à la réquisition de M. d'Urban je l'ai déjà condamné par coutumace, attendu que les délais pour son retour sont expirés. Comment? lui dirent-ils, pétrifiés d'étonnement. Rien de plus simple, leur répondit le juge; apparemment que M. d'Urban avoit aussi acheté cet esclave, & qu'il s'est également sauvé de chez lui, car sa plainte est postérieure à la vôtre de trois ou quatre jours; ou bien, ce qui est plus vraisemblable, ce sont deux esclaves qui portent le même nom. Quant à moi, je n'ai fait que le devoir de ma charge; vous savez que je dois

re

VE

à

de

pa

he

d'l

rec

l'ac

des

ma

env

tam

en

m'en rapporter à la plainte de celui qui se dit le propriétaire. Frappé de ce qu'ils venoient d'entendre, ils accoururent chez moi pour m'en rendre compte. Je n'ai pas besoin de vous dire le nouveau chagrin que me causa la découverte de cette iniquité. Ma seule ressource sut d'écrire à Gernance tout ce qui s'étoit passé; pendant plus de quatre mois que sa réponse s'est fair attendre, vous concevez l'inquiétude où j'étois; je tremblois à chaque minute que malgré l'espèce de désert où vous étiez confiné, l'on ne parvînt à vous découvrir; & si ce malheur fût arrivé, comment convaincre d'Urban d'imposture? Duménil en vous recevant de ses mains lui avoit remis l'accord qu'il avoit signé; la quittance des cinq mille livres étoit entre les mains de l'étranger. Duménil l'avoit envoyée à son confrère qui, dans l'inftant, la lui avoit fait passer; & comme en lui remboursant les cinq mille li-

e

6

de

e à

n,

ont

om.

voir

dois

Fres elle devenoit inutile, on n'aveir pas pensé à la retirer ; il n'y avoit donc de solide preuve que le témoignage de Duménil qui vous avoit reçu des mains de d'Urban. Mais dans nos loix, le témoignage d'un seul ne suffit pas, & tout ce qu'eût pu dire l'autre courtier eut été inutile, puisqu'en effet il ne vous avoit pas vu livrer. J'étois donc exposé à chaque minute à vous voir conduite à la mort que vous eût caufée ma funeste amitié, puisque sans elle vous eussiez évité ce malheur en suivant le maître qui vous avoit acheté. Conceyez-vous maintenant tout ce qu'a dû souffrir votre malheureuse amie, & tout ce qu'elle souffre encore, puisque le danger est égal? Les lettres de Gernance m'ont développé le mystère, mais sans rien réparer; sa présence seule pourroit forcer son père à vous rendre justice. Il me manda qu'en raprochant les dates, c'étoit le même jour qu'il vous avoit

P

q

b

fo

fo

pa

pa

VO

VO

M

VO

m

tol

avoit vendu que d'Urban lui fait part de votre prétendue désertion; qu'il ne lui a écrit sans doute cette fausse nouvelle, que dans l'espoir où il étoit qu'il ne vous reverroit jamais, & qu'il ignoreroit toute sa vie l'injustice que l'amour de l'or lui faisoit commettre; qu'en déposant au sujet de votre fuite prétendue chez le juge, on ne pouvoit pas lui foupconner le noir projet de vous faire périr, puisqu'il étoit dans la ferme persuasion que vous ne reparoîtriez point, mais bien l'intention d'appuyer un menfonge par un autre mensonge, en lui fournissant à son tour une preuve apparente de sa sincérité. Il me conjure par tout ce que j'ai de plus sacré, de vous fauver s'il m'est possible, & de vous conserver à sa tendre amitié. Mais, que faire aujourd'hui que vous dépendez de la discrétion de mon misérable frère, & que d'Urban surtout est instruit que vous n'avez pas Tome I. N

û

ıt

le

r-

ais

ile

dre

ant

ous

oit

quitté ces lieux? Le monstre vous sacrifiera plutôt que d'avouer à son fils & à la justice la bassesse de son mensonge, & c'est moi qui vous ai perdu; c'est à moi seule que vous devez imputer votre perte. Voilà mon sort; voilà le vôtre.

Hélas! lui dis-je, que les reproches que votre vertu se fait me sont honorables & flatteurs! Gardez - vous de regretter le mauvais succès de vos sages précautions, sans lui je n'aurois encore qu'une foible idée de l'étendue de vos bontés; mais voici le moment du courage: il faut prendre un parti, mais un parti prompt. La crise est alarmante; si d'Urban, meurt, aura-t-il le tems de révoquer son imposture? S'il vit, aura-t-il la générosité de le faire? Des deux côtés l'incertitude est égale; je ne vois qu'une ressource, celle de m'embarquer sur l'heure, & d'aller en Europe joindre Gernance. Vous le pourriez sans doute, me répondit Honorine : journellement des vaisseaux partent de ce port pour s'y rendre; mais pardonnez à ma délicatesse, vous n'êtes pas à moi... L'argent est sorti des coffres de mon père, & , je vous l'avoue, ce seroit ce me semble abuser de sa confiance, que de disposer de votre fort sans le consulter. Eh! comment lui découvrir l'embarras où nous nous trouvons, sans lui dévoiler l'état de fon fils? & vous connoissez ma répugnance pour cet aveu. Il me reste un moyen, lui dis-je; si je remettois entre vos mains la somme que votre digne père a déboursée, vous croiriez-vous tranquille à son égard? Sans doute, me répondit-elle. Eh bien! lui dis-je, dans peu vous serez satisfaite, je ne m'explique pas ; je vous quitte pour un moment & vous rejoindrai bientôt. C'est à l'amitié à servir de sauve - garde à la générosité délicate. A peine ai-je dit ces mots, que je sors & vole chez le père Bruno.

Il étoit tard. J'eus de la peine à m'introduire dans sa maison; enfin j'y parvins. Il y avoit près de fix mois qu'il ne m'avoit vu, c'est-à-dire depuis le lendemain du départ de Gernance. Pendant cet intervalle je lui avois écrit plusieurs fois ; ainsi il savoit que je n'étois plus chez d'Urban; il me croyoit fermement à l'abri de toute inquiétude & de tout souci, sous la protection d'Honorine & de son père, & mes lettres, qui ne parloient que de leurs bontés, l'entretenoient dans cette douce erreur. Ce respectable vieillard fut enchanté de me revoir, & m'embrassa avec tendresse; mais sa joie se changea bientôt en tristesse, quand je lui eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, & tout ce qu'Honorine venoit de m'apprendre. Enfin après l'avoir instruit du dessein que j'avois formé de partir

pour rejoindre Gernance, de la délicatesse d'Honorine qui s'opposoit à un projet qu'elle-même cependant regardoit comme le seul convenable dans le moment-présent, je terminai mon discours par le prier de me remettre les deux mille écus que mon ami avoit déposés entre ses mains pour moi, & dont la plus forte partie devoit servir à tranquilliset Honorine sur les reproches que M. de C*** pourroit lui faire. Ces derniers mots furent comme la foudre pour le malheureux Bruno. Il jette un cri perçant, & tombe à mes pieds presque sans connoissance. Oh ciel ! ô mon ami! ô mon père, qu'avez-vous? m'écriai-je, effrayé. Je me jette sur lui, je l'embrasse, je le soulève, & parviens à le mettre sur son lit qui n'étoit pas éloigné. Il fut long tems sans pouvoir proférer une parole; ses sanglots l'étouffoient : il prenoit mes mains, les arrosoit de ses larmes, levoit ensuite ses

(294)

bras vers le ciel. O Dieu! disoit-il d'une voix entrecoupée, pardonnez-moi!.... pardonnez-moi! Vous avez connu le fond de mon cœur !... O mon cher Itanoko! fuyez-moi, fuyez cet homme criminel !... dont l'infidélité vous perd! Je suis un malheureux!... Hélas! vous le favez, ô mon Dieu! j'ai cru n'écouter que la vertu! mais, je le vois, pour me punir de mes fautes vous m'avez livré aux conseils de la prudence humaine, & j'ai commis un crime! O mon père! lui dis-je, que parlez-vous de crime? Il est affreux, mon ami, me répondit-il; jai trahi la confiance de Gernance, la vôtre, la bonne-foi, l'honneur, la sainteté du dépôt, tout ce que l'homme dépravé même regarde comme sacré. Je l'avois, cet argent... & je ne l'ai plus! Eh bien! m'écriai-je, ne connois-je pas la droiture de votre cœur ? D'où nais-Tent les reproches que vous vous faites? Etoit-il à moi, cet argent? Vous en aurez fait un meilleur usage! loin de nous en plaindre; rendons graces plutôt à ce Dieu de miséricorde qui se sera servi de vous pour faire une bonne action. Hélas! je l'ai cru, me répondit-il; mais c'étoit un mouvement d'orgueil. La juste réclamation que vous faites de cet argent m'enseigne que Dieu a réprouvé cette action; il est juste. L'unique, la seule vertu étoit de le garder. Quelque faint qu'en fût l'usage, dès qu'il me faifoit violer cette loi il ne pouvoit être qu'un crime. Concevez-vous le danger de mon exemple ? Si l'emploi que j'ai fait de cet argent ponvoit me tenir lieu d'excuse, ce seroit abuser des mains de la vertu, en les forçant d'ouvrir la porte du monde à l'injustice. Voilà ce que je n'ai pas senti, & voilà ce qui se montre à moi dans ce moment dans toute son horreur. Helas! que l'homme est imparfait encore, lorsqu'il croît même toucher au point de la perfection! Eh bien! lui dis-je en le ferrant dans mes bras, si vous vous croyez criminel, quelle est la faute qu'un repentir aussi sincère n'efface pas auprès de Dieu? c'est lui seul que vous devez fléchir; car pour Gernance & moi, vous favez si nous ne faisons pas un même cœur avec vous. Mais ne puis-je savoir?..... Ah! me répondit-il, tout ce qui peut tenter un homme de bien s'est réuni pour m'égarer & m'entraîner dans le piège. Vous n'ignorez pas que je suis assez sédentaire. Les devoirs de mon état, la retraite & l'étude, voilà ma vie. Je ne fors que lorsque mon ministère l'exige, & si quelquesois j'éprouve le besoin du délassement, je vais aux prisons, & là, écoutant les malheureux, essuyant leurs larmes, les consolant dans leurs peines, j'adoucis par cet innocent plaisir l'austérité de mes jours. Il y a quelques mois (c'étoit si je m'en souviens bien, peu de jours après votre première lettre qui m'annonçoit la douce paix dont vous jouissiez à l'habitation de M. de C***); il y a quelques mois, dis-je, que je m'y rendis, suivant mon usage. Parmi les prisonniers, je remarquai un Nègre que je n'y avois point encore vu; je l'abordai, & ne sachant trop comment lui expliquer le motif de charité qui me portoit à lui parler, je lui demandal d'un air indifférent le nom de son maître. Je n'ai point de maître, me répondit il d'un ton assez fier, je n'ai que des amis & des ennemis. Ce début piqua ma curiosité. Etes-vous à St.-Domingue depuis long-tems? lui dis-je. - Non. - Vous parlez bien françois. Est-ce en France que vous l'avez appris? - Non. - Qui vous a conduit en prison? - L'injustice. - Etonné de ce laconisme, & cherchant à le faire parler un peu plus, je lui dis: Vos réponses sont bien sèches. C'est par bonté de cœur que je yous parle: (il me regarda alors avec

un souris amer.) Et vous devriez, continuai-je, être un peu plus honnête. Je n'ai jamais fait tort à personne, me répondit-il. - Vous ne m'entendez pas, j'ai voulu dire que vous devriez être poli. - Ah! ah! poli! je ne veux pas l'ètre. - Pourquoi ? - C'est que je ne veux pas être barbare. - La conséquence n'est pas juste. - Très-juste? Il n'y a rien de si poli que les Blancs. Je n'eus rien à répondre. Mais enfin, ajoutai-je, pour être en prison qu'avezvous fait? - Mon devoir. - En ce cas vous fortirez bientôt. - Je l'ignore. L'on ne vous a pas dit quel seroit votre fort? - Si. - Et c'eft? - La mort. A ces mots, il me quitta d'un air sombre, & fut s'asseoir dans le fond de la cour où je me trouvois alors. Je ne jugeai pas à propos de l'y suivre; mais sa figure, une certaine noblesse répandue dans toutes ses manières, & plus encore la tournure singulière de sa (299)

conversation , minteresserent vivement. Sans le perdre de vue, je me mêlai avec les autres Nègres prisonniers, qui s'étoient tenus éloignés par respect. L'amitié des uns, la confiance des autres, la vive reconnoissance de quelques autres à qui j'avois rendu quelques légers fervices, formèrent sous ses yeux une scène à laquelle sans doute il ne s'attendoit pas, & qui amortit en lui les effets de la prévention. Je lui vis faire un mouvement pour se rapprocher de moi; mais bien-aise de mon côté de laisser au tems le foin d'éguillonner ce premier desir de consiance, je sis semblant de ne le pas remarquer, & je sortis sans lui parler. Le concierge, peu instruit de son affaire, m'apprit seulement qu'il avoit, disoit-on, vivement maltraité un jeune homme de distinction, fils d'un riche habitant de la colonie; & vous savez que, pour un Nègre, c'est un crime capital? Le lendemain je retournai à la

prison. Je ne m'étois point trompé, le tems, & sans doute le témoignage de ses compagnons d'infortune, m'avoient bien servi; il m'aborda le premier. Si tu n'est pas fâché, me dit il, nous allons causer ensemble. — Je ne me fâche jamais contre les malheureux, je les plains: voilà tout. - Hier, je t'ai pris pour un Blanc; aujourd'hui je te prends pour un homme, parce que tu es bon, m'a t-on dit; voilà pourquoi je te parle. - J'aime à rendre service; chez les autres c'est bonté, chez moi c'est devoir, voilà pourquoi je t'ai parlé, moi. Maintenant que tu me connois, dis - moi donc quel est ton crime? & ce que je puis faire pour toi. - Mon crime? je n'en ai point commis; je suis venu ici avec un ami, c'est un Blanc aussi, & comme toi il est bon. Je ne te dirai point quel sujet nous amena dans ces climats; c'est le secret d'autrui, & je ne te le dois pas. Mon ami avoit fa

te

re

B

n

Je

fo

pa

fu

ď

pl

pa

jei

m

ne

l'a

pas

Qu

file avec hi , elle avoit de grands chagrins; ils ne te regardent pas non plus. Tandis que son père faisoit ses affaires, moi je cherchois à la distraire. Comme nous couchions tous les jours à bord du vaisseau, je descendois quelquesois à terre avec elle pour la promener. J'avois remarqué plusieurs fois qu'un jeune Blanc qui nous avoit rencontrés le premier jour, la regardoit avec attention. Je m'en inquiétai peu; je ne connoisfois point vos mœurs; & je ne favois pas que les regards d'un jeune Blanc sur une femme, sussent les symptômes d'un crime. Un jour, nous nous retirions plus tard qu'à l'ordinaire; ençore un pas, & nous étions à notre canot. Ce jeune homme nous aborde, & prend ma compagne fous fon bras pour l'emmener : elle jette un cri, & veut fuir ; il l'arrête avec violence. Cette femme n'est pas à toi, lui criai-je, que fui veux-tu? Que veut cet insolent drôle? s'écrie le

Jeune Blanc, si tu t'approche je t'écrase. Sans l'écouter, je m'avance pour lui arracher ma compagne, alors il fait un saut en arrière, & lève sa canne pour me frapper. J'avois dédaigné l'injure, je ne méprisai pas la menace, d'un coup de poing je le renverse; &, satisfait de l'avoir terrassé, j'allois avec ma compagne rejoindre mon canot. Des gens, apostés par lui sans doute, nous entoureut; une partie malgré mes efforts m'enlèvent cette femme éperdue, les autres m'accablent sous leurs forces réunies, & m'entraînent plutôt qu'ils ne me conduisent dans l'horrible séjour où tu me vois. Si c'est-là ce qu'on appelle un crime dans ces lieux, il faut que vous ayez reçu de la nature d'autres notions que nous. J'ai défendu la fille de mon ami, j'ai défendu mon titre d'homme que la menace de mon égal osoit flétrir, & mon cœur me dit que j'ai bien fait. Chez nous c'est lui qui seroit à ma

place. - C'est bien ainsi que la chose s'est passée? tu m'as dit la vérité? - Je ne ments jamais. - Mais pourquoi ce Blanc, ton ami, ne t'a-t-il pas réclamé? - Il est parti, m'a-t on dit .- Il est parti! fans te voir! sans te secourir! cette conduite n'est pas d'un honnête homme. Garde-toi de l'accuser! s'il l'a fait, c'est qu'il a dû le faire; je crois à ses vertus, & non aux apparences. Je ne pus m'empêcher de le regarder avec un étonnement mêlé de respect. D'où naît ta surprise? me dit-il, est-ce de trouver un Nègre de bon sens? Cela pourroit être: Ici vous êtes entourés de Noirs, & personne ne les connoît moins que vous? On dit cependant que vous décidez du caractère des nations nègres. Vous êtes fols; qui jamais s'avisa de juger de l'homme libre par l'homme esclave?

n

15

15

11(

ne

lé-

en

ma

Vous voyez, mon cher Itanoko, que l'innocence, la franchise, & la noble simplicité, se montroit ici dans tout Seur jour ; l'intéressante jeunesse, & une figure aimable les embellissoient encore. Jusques-là j'ignorois le gente de service que je pouvois lui rendre; mais la volonté de lui être utile étoit entière, & j'y cédai sans peine. Un nombre infini de visites que je lui fis, & dont je vous épargne le détail, me confirmèrent dans l'estime que j'avois conçue pour lui. Je vis son juge, il me parut exactement informé de la vérité; je lui représentai qu'ainsi il ne pouvoit condamner un innocent. Comment voulez-vous que se fasse, me dit-il? il est innocent, j'en conviens; mais il a frappé sans l'avoir été, & c'est un crime; c'en seroit un encore quand il n'auroit fait que se défendre. Je suis pressé par la loi, & c'est elle qui fera l'acquit de ma conscience; tout ce que je puis faire, c'est de traîner les affaires en longueur. Voyez fon adverfaire, qu'il se désiste de sa poursuite, & le moment où je pourrai rendre ce

malheureux à la liberté sera, n'en doutez pas, précieux pour moi. Quel est il? lui dis-je. Un jeune homme de mauvaise mœurs, me répondit-il; mais né d'une famille estimée, & puissant par le mérite & les richesses de son père. C'est Théodore de C***: jugez combien ce nom m'affligea. Mon respect pour Honorine, pour son vénérable père, accrurent encore mon zèle pour épargner à leur sang un acte de vengeance que je regardois comme un crime. Je vis plusieurs fois Théodore, mais sans succès; soit dépravation de cœur, soit plutôt que dans son opinion, il regardat son honneur intéressé à laver l'injure prétendue qu'il avoit reçue, il fut sourd à tout ce que la raison, l'humanité, la religion, lui dirent par ma bouche. Ces obstacles ne faisoient qu'irriter ma charité; je balançai si au risque de troubler leur tranquillité par une semblable confidence, je ne devois pas instruire

Honorine & son père de la violence de Théodore, qui lui avoit attiré ce traitement mérité de la part de ce Nègre; il me sembloit que toutes les confidérations purement mondaines devoient céder au devoir d'empêcher une injustice. J'étois prêt d'embrasser ce parti qui me sembloit le dernier, lorsque le hazard m'en offrit un autre qui nie parut infaillible. Mais admirez combien l'esprit de mensonge, en m'irritant par la lenteur de ces préliminaires, fermoit insensiblement mon cœur à toute espèce de réflexions, pour fixer entièrement fes regards sur l'objet qu'il poursuivoir, & pour lui montrer de la justice dans tous les moyens qu'il pourroit prendre pour y réussir! Je me trouvois un matin chez un notaire de cette ville, pour y recevoir un legs de piété qu'une dame en mourant me chargeoit-par son testament de distribuer aux pauvres. Un homme que je ne connois point entre,

& propose en ma présence au notaire, de prêter à Théodore cent cinquante louis dont il avoit besoin, en promettant pour cette somme des intérêts qui me parurent énormes. La réponse du notaire fut courte, honnête, & prudente : je ne fais point d'affaires usuraires, dit-il; j'ai de l'argent, il appartient à mes cliens, & je ne dois pas m'exposer à le perdre; je voudrois de tout mon cœur obliger M. de C***; mais je ne veux pas contribuer au dérangement d'un jeune homme dont le père vit encore. L'agent fortit de mauvaise humeur, & mes affaires étant finies je me retirai bientôt après de mon côté. Mon Nègre ne me sortoit pas de la tête. La belle occasion! me disois-je; quelqu'un qui maintenant porteroit cette somme à Théodore, en obtiendroit sans peine la liberté de cet infortuné. Comment faire? Je cherchai long-tems où je pourrois trouver cet argent, quand

tout-à-coup me réveillant comme d'un songe: Que je suis simple! m'écriai-je, eh! n'ai-je pas chez moi les deux mille écus que Gernance m'a remis! Itanoko, maintenant chez Honorine, est bien loin d'y avoir recours; il me reste un contrat de dix mille francs, unique débris de ma fortune; portons-les chez mon notaire, qu'il l'envoie en France pour le vendre, & je rembourserai ce que je vais emprunter au dépôt. Cette idée ne fut pas plutôt conçue, qu'elle fut embrassée. Je ne vis que le bonheur d'arracher un innocent au triste sort qui l'attendoit. Il ne me tomba pas même dans l'esprit que ce que j'allois faire fût illégitime, je vole chez moi. Je prends au dépôt les cent cinquante louis, je me munis de mon contrat, je retourne chez le notaire, & le lui remis, en lui expliquant mes intentions. Je fais sur le champ dresser une procuration en blanc pour la vente, &, par un écrit que je passe en sa présence, j'ordonne qu'en cas que ma mort prévienne le retour de l'argent qui doit provenir de cette vente, on prélevera dessus trois mille six cens livres dont je me reconnois redevable envers Gernance. D'après ces pré-Cautions, me croyant à l'abri de tout reproche, je cours chez Théodore. Vous avez, lui dis-je en entrant, besoin d'argent, je le sais. Voulez vous me donner la grace du Nègre, & je vous compte à l'instant celui qui vous est nécessaire, sans que vous soyez jamais tenu de me le rendre? Théodore fait un faut de joie. Sa grace! me dit-il, je vous donnerois la grace de dix mille, dans la presse où je suis. Je ne vous le cache pas, malgré la satisfaction que j'éprouvai, mon cœur fut révolté. Le monstre, me dis je, il accorde à l'argent ce qu'il a refusé aux titres les plus saints! Que l'homme devient vil quand ses mœurs se dégradent! Sortons, lui dis-je, &

S

le

1-

le

nc

je

soudain je le conduis chez le juge; il lui dicte son désistement, Théodore le signe, reçoit l'argent; je vole à la prison, & mon Nègre est libre. Je l'embrassai: lui donnai quelques secours, & il me quirta; je ne l'ai plus revu. Mais le croiriez-vous? jusqu'à ce moment-ci, j'ai joui avec délices de cette action, je l'ai comptée parmi celles dont je pouvois m'applaudir. Nuls remords! nulles alarmes! il falloit enfin que vous vinfsiez arracher le bandeau qui me couvroit la vue, pour que je connusse l'iniquité que j'ai commise. Les précautions de mon contrat ne m'excusent pas, il est vendu; mais le prix encore ne m'en est pas parvenu.

Eh! mon ami! lui dis-je en l'embrassant, qu'il est beau d'être coupable de cette manière! Oui, j'en conviens, dans l'exacte probité vous n'auriez pas dû l'oser. Mais quel est l'homme, ami de l'humanité, qui oseroit vous condamner?

n

n

av

Celui, me répondit-il vivement, qui placé maintenant entre nous deux, verroit le danger où mon infidélité vous expose, il me diroit : Tu as sauvé un homme de la mort, c'étoit un innocent, j'en conviens; mais voici ton ami, celui à qui le dépôt appartenoit de droit, ses dangers ne sont pas moindres; son innocence est égale. S'il périt par ta faute, diras - tu que tu ne pouvois le prévoir? & le nom seul de dépôt ne devoit-il pas te rappeller que c'étoit une ressource pour ses besoins imprévus? Qu'aurois - je à répondre? Rien de solide, lui dis-je, je l'avoue; mais qui auroit le droit de se plaindre de votre conduite? ce seroit moi. Quel est celui qui seul peut vous en punir? C'est Dieu. Eh bien! sa miséricorde ne tiendra pas contre vos larmes; & moi! mon ame est assez noble pour vous favoir gré de l'emploi que vous avez fait de mon bien. Eh! mon ami

e

f-

de

ns

dû

de

er?

me répondit-il, on a peu de vertu lorsqu'après un crime l'espoir de la miséricorde de Dieu, & la générosité de vos amis, sont capables d'appaiser vos remords. Les miens me suivront au tombeau. J'employai presque la plus grande partie de la nuit à le tranquilliser, mais vainement; un cœur pur ne sait pas se pardonner même les fautes involontaires. Il a vécu long-tems, & je l'ai toujours entendu se faire des reproches aussi viss, quoiqu'il ait su depuis que cette saute même eût été pour moi le plus grand de ses biensaits.

Il voulut me remettre le reste du dépôt qui se montoit encore à cent louis. Non, lui dis-je, mon parti est pris. Cet argent ne m'appartient point; remettez-le à Honorine, & quand vous aurez reçu le prix de votre contrat, vous compléterez la somme entière; c'est son otage auprès de son père : en attendant, l'acte que vous avez passé en sa-

veur de Gernance en cas de mort, peut lui servir de gage jusqu'à ce moment, remettez-le lui; quant à moi, je ne la reverrai plus. Les dangers où je suis, exigent que je sois seul maître de disposer de mon fort. Les bontés multipliées d'Honorine lui feroient sacrifier ce qu'elle doit à la confiance de son père, & je ne dois pas l'exposer à ce combat. Adieu. Je ne renonce pas au bonheur de vous revoir un jour; je suis jeune, j'ai de la force, & des bras ; voilà mes resfources. Les Espagnols, vos voisins, me présentent un asyle où l'injustice de d'Urban ne me poursuivra pas. Je ne puis rester ici sans péril, je ne puis rejoindre Gernance, je ne dois pas par honneur mettre à de plus fortes épreuves l'amitié d'Honorine; heureux encore d'emporter la certitude que ma fuite n'est pas un vol fait à son père. Voilà donc le seul parti que la prudence & la raison me présentent. Le retour de Tome I.

1

Gernance calmera peut être l'orage, alors vous faurez m'en instruire, je ne vous cacherai pas ma retraite; & n'en doutez pas, vous me reverrez. Je revolerai dans les bras de mes amis; je reviendrai goûter ce plaisir si doux dont jusqu'ici je n'ai pu jouir encore sans amertume, ce plaisir qui seul pouvoit me tenir lieu de patrie, de cette patrie, où je serois encore, si je n'avois compté fur les vertus des Blancs! Je ne pus à ce souvenir arrêter mes larmes, elles se mêlèrent à celles de Bruno; il ne pouvoit me quitter, il me serroit dans ses bras, il s'écrioit avec douleur : Ah! je suis plus coupable à votre égard que d'Urban! Que dirai-je à Gernance? Que vais-je dire à Honorine? Enfin le jour approcnoit, & je craignois qu'en tardant plus long-tems, quelqu'un ne me iencontrât dans la rue, & que je n'en fusse reconnu. Pour la dernière sois j'embrassai Bruno; il me fallut pour le satis,

faire accepter une partie du peu d'argent qu'il conservoit de ses épargnes. Un refus opiniâtre lui eût annoncé quelque ressentiment, & je tremblois qu'il ne m'en supposat; enfin je fis un effort sur moi-même. Adieu pour la dernière fois, lui dis-je, ô vous que j'aimerai toute ma vie,! Vous reverrez avant moi tout ce qui m'est cher; ditesleur...dites-leur combien je les aimai! dites-leur que le plus grand des malheurs pour le pauvre Itanoko, fut peut - être l'instant où l'injustice me força de m'éloigner d'eux. A ces mots, je m'élance vers la porte, je fuis pour - ainsi - dire sa réponse, & dans une minute je me trouve hors de la ville.

Quand j'eus fait à-peu-près une demi-lieue, je m'enfonçai dans un petit bois qui se trouvoit sur le chemin, pour y reprendre haleine. Je m'assis un moment par terre; là, les réslexions les plus

douloureuses vinrent m'accabler. Quel est mon fort! me dis-je: les autres hommes éprouvent aussi des adversités; mais c'est par leur faute ou par la malice des autres ; & moi! il semble que les vertus même se liguent avec la perversité humaine pour me perdre! Sans celles de Dumont aurois-je pris confiance en d'Urban? N'est-ce pas la générosité de son fils qui m'a fait respecter les jours de cet ennemi cruel ! C'est la tendre pitié d'Honorine & de son père qui m'a livré aux caprices insensés de Théodore; c'est l'horreur qu'ils avoient pour la basse avarice de mon ravisseur, qui a réalisé pour moi les dangers de fon odieux mensonge; enfin lorsqu'il ne me reste plus qu'une ressource pour me dégager de ce labyrinthe où la vertu m'a pour-ainsi-dire renfermé & mis au pouvoir de mes persécuteurs, il faut, pour me l'enlever, que l'humanité, que la charité chrétienne abusent du pouvoir de

leurs charmes pour égarer un moment la droiture du plus honnête homme! Où fuirai-je donc, ô mon Dieu! pour me garantir des méchans, & de la dangereuse protection de la vertu. Ah! disons vrai! c'est que la vertu doit être sans succès quand elle souffre que la dissimulation l'accompagne; & jusqu'ici il n'est aucun de mes amis Blancs qui n'en soit coupable envers moi. Voilà ce qui les a trompés, voilà ce qui m'a perdu. Dumont m'a caché le malheureux fort des nôtres parmi les Blancs, Gernance l'odieux caractère de son père, Honorine ses projets, Bruno l'excès de sa bienfaisance, & les évènemens ont croisé les desseins de leur sagesse. Cela devoit être; dans le voyage de la vie, où la vérité manque, on ne trouve que des écueils.

En résléchissant ensuite sur le meilleur parti que j'avois à prendre, je m'affermis dans le dessein de passer chez

u

T

1.

de

les Espagnols; je comptois sur mes talens qui s'étoient perfectionnés pendant mes six derniers mois de retraite; & s'ils ne suffisoient pas aux besoins de ma vie, le travail ne m'effrayoit point. Mon unique chagrin étoit de renoncer au plaisir de rejoindre Gernance; plaisir, dont l'idée seule avoit faire dans mon ame la plus forte imprefsion. J'avois décidé de remettre à Honorine les cinq mille francs que son père avoit donnés à Duménil; il me seroit resté cent pistoles, qui m'auroient servi pour ma traversée. L'aveu de Bruno avoit renversé ce projet. Si je retournois près d'Honorine, si je lui confiois l'embarras où cet aveu me plongeoit, je connoissois son cœur, elle eût passé sur toutes les considérations pour me rendre à mon ami, & l'honneur me défendoir d'exposer son amitié à faire cette espèce de violence à sa délicatesse. Le parti que j'embrassois étoit donc le seul raisonnable, le seul même qui pût à mes propres yeux me conserver tout entier dans mon estime. Quand je fus irrévocablement décidé, je m'orientai pour arrêter la route que je devois suivre. J'avois acquis assez de connoissance de l'isse pour n'être pas embarrassé; il me falloit traverser la chaîne de montagnes dont j'ai déjà parlé. J'avois découvert dans mes promenades, qu'elles étoient assez étroites près de l'habitation de M. de C***. Ce fut par-là que je me décidai de passer, pour éviter les rencontres fâcheuses que je pourrois faire en suivant le chemin de l'habitation. Je résolus de la laisser fur ma droite, & de m'engager dans les montagnes une lieue au-desfus. J'examinai ensuite la bourse que Bruno m'avoit forcé d'accepter, j'y trouvai quinze louis en or & quelque monnoie d'argent ; cette somme étoit plus que suffisante pour les premiers besoins. Enfin lorsque je fus prêt à partir je me jettai à genoux, & levant les bras vers le ciel : O Dieu! m'écriai-je, quand les méchans me tourmentent, quand les bons ne peuvent m'aider, toi, ne m'abandonne pas. Tu me vois, ô mon Dieu ! jetté sur la surface de la terre, sans guide & fans foutien, comme la feuille que le vent de l'automne dissipe. Mais je serai fort avec ron secours; & que je sois fous le ciel de l'Afrique, ou bien dans ces isles que ton bras a semées aux confins de l'Océan, je serai également près de l'œil de ta puissance. Aucune distance ne peut re cacher l'innocence de l'homme, daigne protéger la mienne, ô mon Dieu! & marcher avec moi. Ta bonté infinie se plaît à guider les infortunés! Après cette prière qui rafraîchit mon ame, je me leve, je fors du bois, il étoit grand jour, j'apperçois encore la ville. Adieu séjour! dis-je, l'œil humide de pleurs, adieu séjour! où la tendre amitié si souvent essuya mes larmes. Couvre de tes murs protecteurs les destins d'Honorine, un jour ramènera Gernance sur tes bords. Itanoko!... Itanoko n'y fera plus! conserve-lui du moins son amante pour effacer la perte de son ami !... Les sanglots m'interrompent, un nuage de pleurs couvre mes yeux, par un mouvement involontaire ma tête se cache dans mes mains. O vous, qui me lisez, vous qui eûtes des amis, & dont l'infortune vous a séparés, imaginez ce que je dus souffrir. Ah! si jamais la présence d'un ami fût un besoin dévorant pour un cœur sensible, c'est lorsque l'heure qui va vous séparer de lui pour long-rems, pour la vie peut-êrre, s'écoule sans l'offrir à notre vie! Enfin je soulève ma tête, je porte encore un regard sur ces lieux si chers & si funestes, c'est le dernier; c'en est fait, & je pars.

Je marchai tout le jour, & le soir j'arrivai sur le bord des montagnes. J'a-

vois acheté dans ma route quelques légères provisions pour m'aider à les traverser. Excepté Bruno, tout le monde ignoroit la route que j'avois prise; j'avois donc peu d'alarmes d'être pourfuivi. C'étoit la veille, au matin, que j'avois quitté d'Urban à l'habitation, & fa blessure m'avoit paru assez dangereuse pour ne pas lui permettre de retourner assez tôt à la ville pour mettre du monde après moi. Théodore m'inquiétoit moins encore, il n'avoit nul titre pour me faire arrêter. Cependant pour ne rien mettre au hazard, j'avois achevé ma course dans un seul jour, & le soleil se conchoit quand je pénétrai dans la forêt qui faisoit la lisière de la montagne que j'avois en face; elle s'élevoit jusqu'à moitié de sa croupe, il étoit trop tard pour m'engager plus loin, & j'avois absolument besoin de la lumière pour éviter les précipices que je rencontrerois sans doute avant d'arriver au revers de cette chaîne escarpée. Autant que le crépuscule pût me permettre de reconnoître les lieux, je me jugeai à peu-près à trois quarts de lieue de la vallée où étoit l'habitation où j'avois laissé Théodore & d'Urban. J'avois besoin de repos, j'avois fait en deux jours près de trente lieues, & la nuit précédente s'étoit passée toute entière à entendre & consoler Bruno. Cependant pour me mettre à l'abri des bêtes farouches, je traversai la forêt, & je pénétrai jusqu'à l'endroit où le rocher nud sembloit me promettre quelqu'antre où je passerois tranquillement la nuit. Il étoit au moins dix heures du foir quand j'y parvins. Dégagé de la ténébreuse obscurité qui régnoit sous les arbres élevés & touffus, je gravis enfin sur un roc qui sailloit de sept ou huit pieds des vastes flancs de la montagne. La position de ce roc me garantissoit des visites dangereuses des animaux féroces.

Table épaisse & solide, deux de ses côtés dominoient sur la profondeur de l'abyme ; le troisième étoit joint à la masse énorme du mont orgueilleux, dont l'effrayante coupe laissoit appercevoir son front menaçant qui sembloir se reployer pour-ainsi-dire sous le poids des airs. Le quatrième, par où j'avois pénétré, garni par la nature d'un boulevard épais, n'offroit qu'une ouverture étroite que je bouchai bientôt des débris de la roche. Ainsi à l'abri de toute surprise, défiant dans mon asyle les monftres des forêts, & les hommes bien plus à craindre qu'eux, je m'ass, &, tranquille, je pris quelque nourriture. Regardant bientôt autour de moi, je jouis avec une sorte de volupté majestueuse, du spectacle auguste & silencieux dont j'étois entouré; tout dormoit, excepté la nature. Je planois pour-ainsi-dire sur l'univers; je ne tenois plus aux humains que par le souvenir; & mon esprit franchissoit les espaces, sans transmettre à mon œil l'image de mon semblable; la lune, embrasée par la chaleur du jour, montoit avec lenteur sur le char de la nuit, & consolatrice du monde délaissé par l'astre de la lumière, venoit, pour charmer son ennui, graver fur le front des ténèbres le souvenir du soleil. Je voyois sous mes pieds la forêt se dérouler en flots épais & noirs. Les objets plus lointains, dégradés par le vague des airs, s'enfonçoient, & se perdoient dans l'horizon fugitif. D'un côté, les montagnes amoncelant au loin leurs cimes blanchies par les neiges, fembloient parer les cieux de nuages inégaux & légers, tandis que l'Océan sur sa surface vacillante & limpide, multiplioit les flambeaux des voûtes éternelles, & renvoyoit à mon œil les nombreuses étincelles de ses réflets trompeurs. Quelle pompe! quelle majesté! ô mortel! A ce spectacle que deviennent ta gran-

deur, tes projets, tes passions! Combien l'homme est petit, combien l'homme est grand, quand il se trouve têteà-tête avec la nature! Que font maintenant, me disois-je, ces souverains superbes, ces conquérans si fiers? Etendus sur la pourpre, ou couchés dans l'enceinte des camps, ils pèsent leur pouvoir dans la balance de l'orgueil. Eh! la fourmi croit aussi dans son coin agiter l'univers! Venez! homme ou fourmi, mesurer votre puissance contre la main qui composa le tableau que j'ai fous mes regards! Venez, Blancs! vous, dont les richesses sont les muers témoins de vos crimes, & des larmes du Nègre! Venez contempler votre misère, voyez & répondez! Ce vaste bassin qui s'étend devant nous, & dont les bornes échappent à l'agilité de l'œil, contiendroit sans peine tous les trésors du monde. Semez sur la surface tout l'or de l'univers, les couronnes des monarques, les

diamans de leurs cours, les vases de leurs palais, la pourpre de leurs esclaves ; la pompe de cette scène y a-t-elle gagné quelqu'éclat? Non, à peine les appercevez-vous. Voilà, cependant l'unique objet de vos passions. Mais que vois-je, un léger météore a filloné les airs, des gerbes de lumière se sont élancées dans l'espace. Qui l'a produit? Une parcelle de bitume qui s'est enflammée. La scène a brillé d'une splendeur nouvelle : homme vain! anéantis-toi; il n'a fallu qu'un atome dans la main de l'Eternel pour embellir le tableau de sa gloire, & toutes tes richesses n'ont pu fortir des ombres.

Insensiblement le sommeil appesantit ma paupière; ma tête se reposa sur le roc, & je m'endormis. Soit que la fatigue m'eut vraiment accablé, soit que tranquille du côté de d'Urban, les regrets si tendres que l'on éprouve en

quittant ses amis, le spectacle de la nature, la paix de la nuit, les réflexions d'une ame pure, eussent fait naître en moi cette mélancolie douce qui provoque au sommeil; ou soit plutôt que la nature attentive & bienfaisante se plût à réparer des forces que la surprise, la joie, la fureur, & l'aspect de la morr, alloient bientôt attaquet de concert; jamais mes sens ne se virent plongés dans un repos plus profond. Les songes flatteurs n'osèrent même l'interrompre. J'avois pour-ainsi-dire cessé d'être; & l'intervalle entre l'assoupissement & le réveil ne laissa point de trace dans mon imagination. La chaleur des rayons du soleil vint me tirer de ce calme, bienfait du Créateur, dont l'homme souvent ne jouit qu'en ingrat. La scène avoit changé, j'avois laissé l'univers en filence, adorant l'Eternel, je le retrouvai paré de tous les feux du jour, enrichi des perles du matin, animé, mélodieux,

bruyant, célébrant en chœur les transports de son amour. L'aurore avoit répandu la vie, & le soleil ramené l'allégresse; les brillantes couleurs des habitans de l'air émailloient en se jouant le verd sombre de la forêt antique; leur voix harmonieuse s'élançoit vers le ciel portée sur les nuages d'encens échappés aux calices des fleurs; la terreur avoit sui de l'ombre formidable des montagnes. Tout étoit changé, jusqu'au murmure des fontaines, si monotonne pendant les nuits, si consolant pendant les jours; on les voyoit alors s'élancer avec grace des gerçures du rocher, rouler leurs ondes argentines fur les tapis des prés, & se perdre dans l'urne profonde des fleuves majestueux, dont les flots nonchalans alloient au sein des mers affronter les tempêtes. Je m'oubliois au sein de la nature, les cris éloignés de quelques cultivateurs me rappellèrent la malheureuse condition

de l'humanité. Partons, me dis-je, le travail, les fatigues, les peines de toutes espèces, voilà le partage de l'homme; subissons notre sort. Ce spectacle que je quitte ne sur point sait pour nour-rir notre oissveté, mais pour nous consoler dans nos maux; il est l'image de la sélicité dont nous jouirons un jour; mais il n'enchante, il n'émeut qu'une ame pure; il nous dit que la vertu seule peut nous conduire au bonheur suprême dont il n'est qu'une soible peinture.

Fin du Tome premier.



NOTES.

(1) Tous les souverains de l'Afrique sont ainsi distingués par différens noms qui, suivant les divers idiômes des nations qu'ils gouvernent, équivalent au titre de roi. Tels sont le Siratik, le Damel, le Brack, le Congo, &c. Voyages à la Côte d'or, à la Côte des esclaves, &c. recueillis par l'Abbé Prévôt.

(2) Voyez la note ci-dessus.

(3) Suivant M. de Buffon, le vautour est un oiseau qui, doué d'une force égale à sa grandeur, est néanmoins lâche par caractère. Le premier des oiseaux de proie après l'aigle, il n'en a point le courage; il n'attaque jamais un animal vivant, il ne s'attache qu'aux cadavres.

(4) Fétiche, substantif féminin; c'est une divinité subalterne des peuples de Guinée. Chaque royaume, chaque province, chaque village, chaque Nègre ensin, a sa fétiche. La première chose qui frappe les regards d'un Nègre, devient pour lui l'emblême de cette bizarre divinité. Un arbre, une montagne, un caillou, une dent, un os d'animal, une corde, un morceau de fer, une branche d'épine, & des objets souvent plus vils encore, obtiennent tout à-

coup un culte religieux, & sont placés avec respect ou dans les maisons, ou sur des autels en plein air: il n'est pas cerrain si les Nègres l'invoquent comme un génie protecteur, ou comme un être malfaisant. Avaler quelques parcelles de sa fétiche est le serment le plus redoutable; un Nègre ne le viole jamais. On suit ici la description de l'Afrique par Dapper. M. Prévôt donne un autre nom à cette étrange divinité.

- (5) En termes de marine, on donne indisséremment le nom de manœuvre, à toute espèce de cordage léger. On dit jetter une manœuvre à un matelot qui se noye; passer une manœuvre dans une poulie pour hisser quelque chose, &c.
- (6) Cette manière de dérober les Nègres, toute odieuse qu'elle soit, est cependant la plus usitée parmi les marchands qui sont la traite des esclaves. On en sent la raison; il est doux de vendre bien cher ce qui n'a rien coûté.

Le père Labat nous apprend que l'on proposa trois questions à résoudre à cet égard à la Sorbonne. Ces questions sont plaisantes; on ne présumeroit pas qu'elles fissent l'objet d'un doute. Les voici, 1°. Si les marchands qui vont acheter des esclaves en Afrique, ou les commis qui demeurent dans les comptoirs, peuvent acheter des Nègres dérobés? (pourquoi ne pas mettre en question aussi s'ils peuvent les dérober eux-mêmes?) 2°. Si les habitans de l'Amérique à qui ces marchands viennent les vendre, peuvent acheter indifféremment tous les Nègres qu'on leur présente, sans s'informer s'ils ont été volés? 3°. A quelle réparation les uns & les autres sont obligés, lorsqu'ils savent qu'ils ont acheté des Nègres dérobés?

Il ne falloit pas être docteur de Sorbonne pour résoudre ces difficultés, on devine la décision; on devine aussi que l'on se garda bien de s'y soumettre, car l'avarice & la théologie n'ont pas la même logique. Les habitans répondirent que les docteurs qu'on avoit consultés n'avoient ni habitation aux isles, ni intérêts dans les compagnies, & que s'ils eussent été dans l'un ou l'autre cas, ils auroient décidé tout autrement. Cette réplique victorieuse l'emporta comme on peut le croire, & l'on devint voleur d'hommes sans remords. Il faut sans doute que ce soit une bagatelle, car les gens qui se conduisent ainsi, feroient pendre à coup sûr le voleur & le récéleur de quelque bijou; mais c'est qu'une montre, une bague, une tabatière sont bien d'une autre conséquence que la liberté d'un homme. O avarice!

(7) Cette description, toute révoltante quelle puisse paroître, est encore adoucie. Dans l'exacte vériré ils sont enchaînés deux à deux avec des

entraves de fer, dont on ne les débarrasse jamais pendant toute la traversée. On ne descend point dans la cale d'un vaisseau par un escalier; ce n'est qu'à l'aide d'une poutre de bois quarrée, placée perpendiculairement, le long de laquelle on a ménagé de distance en distance des entailles pour appuyer les pieds. Le malheureux Nègre qui n'est pas assez leste pour parcourir légèrement cette redoutable échelle, est poussé sans compassion par le matelot insolent. L'effet le plus ordinaire de cette brusquerie est une chûte d'une vingtaine de pieds, & le rire universel est l'unique sentiment qu'inspire l'infortuné mal-adroit, qui baigné dans son sang, étourdi de sa chûte, attend de la nature les soulagemens que ses assasfins ne songent guère à lui procurer. En général tous les Nègres arrivent aux isles exténués de faim & de soif, les membres engourdis par la pesanteur de leurs fers, souvent rongés par le scorbut; si l'on ajoute à ces douleurs physiques les souffrances morales que leur font éprouver la privation de la patrie, le plus cruel de tous les maux pour un Nègre, & l'opinion absurde, il est vrai, mais toujours tourmentante, où ils sont qu'on ne les transportent que pour être mangés, on aura quelqu'idée du supplice qui les tenaille pendant une longue traversée: Ils arrivent! Que trouvent-ils? Des

16

r

q

le

n

travaux, des tortures, & des hommes fiers de leurs lumières, & qui se disent humains.

(8) Le parlement d'Angleterre s'est occupé dans le cours des séances de cette année à fixer le nombre de Nègres que les vaisseaux de traite pourroient embarquer en raison de tant par chaque tonneau de port, & l'espace de la quantité de pieds dont ils pourroient jouir. L'homme est vraiment ausli inconcevable dans son attendrissement que dans sa barbarie. La proposition de ce bill n'a pas fait une sensation bien vive dans l'Europe; & tous les yeux sont ouverts sur le procès de M. Hastings. De quoi s'agit-il cependant? Si M. Hastings est innocent, c'est un homme opprimé; s'il est coupable, ce sont deux ou trois princesses injustement vexées. Des deux côtés toute la force de l'éloquence pour se combattre, des richesses pour se dédommager, & des amis pour se consoler; mais dans le procès des Nègres, ce sont des milliers d'hommes qui souffrent maintenant, qui ont souffert depuis des siècles, & qui peuvent souffrir encore long-tems. Il n'est pas questions de crimes à discuter; leur innocence & leur malheur marchent de front. Quelle différence d'intérêt dans ces deux causes! Il est vrai que les Nègres n'ont ni orateurs célèbres pour les défendre, ni richesses qui les environnent, ni amis puissans que leur donnent des larmes publiques, & voilà peut-être ce qui les rend si peu recommandables.

(9) Louis XIII ne vouloit pas consentir que les premiers habitans des isles eussent des esclaves. Sa répugnance étoit fondée sur ce principe aussi antique qu'honorable pour la nation, que les terres soumises à la domination des rois de France rendent libre quiconque s'y retire. On lui représenta que c'étoit l'unique moyen de tirer les Africains de l'idolâtrie, de leur inspirer le culte du vrai Dieu, & de les faire persévèrer jusqu'à la mort dans le christianisme. Louis le Juste se rendit. Dans le moment actuel même, ne pourroit-on pas dire que l'on cherche à se glorifier auprès du souverain de l'esclavage des Nègres comme d'une vertu? Une lettre écrite au Roi, dit-on, par les habitans françois des isles de l'Amérique, pour demander d'être admis aux états-généraux, offre dans le résumé, des services patriotiques qui leut donnoit le droit d'y prétendre. Cette expression; Nous avons été chercher en Afrique un peuple entier, &c. Ah! s'ils avoient pu ajouter. C'est par la peinture de votre gloire & de votre bienfaisance, Sire, que nous les avons décidés à nous suivre, à venir se ranger sous les loix du plus grand prince du monde; c'est par le spectacle de notre respect & de notre amour pour vous que nous les avons accoutumés à devenir

devenir vos sujets. Ah! ce seroit là sans doute des titres de vertu, & la chose n'étoit pas impossible. Que ne peut pas sur des cœurs simples & purs, la réputation d'un monarque généreux? Depuis que l'esclavage des Nègres existe, la France n'a pas manqué de grands rois. Que ne peut pas sur des cœurs 'aimans l'aspect journalier de l'attachement des sujets pour leur souverain? Le roi n'en a point de plus braves, de plus fidèles fans doute que les colons américains. Mais malheureulement ces moyens si nobles ne sont pas ceux dont on s'est servi, pour tirer ce peuple entier de l'Afrique, & dès - lors quelqu'éloquente que soit la phrase de la lettre en question, elle rappellera toujours, & la manière injuste dont on se sert pour arracher les Nègres à leur foyers. & l'esclavage barbare dont on les opprime, quand ils sont expatriés.

(10) Il se trouve sans doute quelques habitans qui traitent leurs Nègres avec humanité. De ce nombre sont messieurs de Vaudreuil, de la Verne, les habitations Marianni, Laval, Moncrant, & beaucoup d'autres. Nous citerons encore avec éloge le marquis de Bichi, qui, propriétaire de quinze cens Nègres, les gouverne avec une telle douceur, qu'il est rare que parmi les esclaves déserteurs que l'on arrête, il s'en trouve d'étampés à son nom. Mais le croi-

Tome I.

65

X

le

ar à roit-on? la chose est cependant certaine; c'est que les François qui passent en Amérique, soit pour leur service, soit pour y faire fortune, soit pour leur plaisir, l'emportent sur les habitans mêmes par leur barbarie envers ces infortunés. Un jeune homme de bonne maison, passa à St.-Domingue. Ce n'étoit point un aventurier ; il étoit riche , bien élevé , puissamment recommandé; il s'annonça dans toutes les sociétés par ces dehors agréables qui annoncent une politesse exquise, une ame sensible, un caractère heureux. Devineroit-on quels étoient ses délassemens lorsqu'il étoit seul chez lui? Assis dans un fauteuil, il s'essayoit un fouet à la main à atteindre avec dextérité un chapeau placé à quelque distance de lui sur le plancher. Homme économe! il ne vouloit pas laisser à sa maladresse le pouvoir de dérober à sa férocité les coups qu'elle destinoit aux Nègres.

J'ai connu les meilleures gens du monde recommandables même par un cœur bienfaisant, mais qui ne voyoient point au-delà des usages reçus; eh! il est beaucoup d'hommes de cette espèce: ils me disoient, il faut battre les Nègres, il faut les traiter durement.—Pourquoi?—Parce que ce sont des Nègres. Il n'étoit pas possible de les tirer de-là.

(11) Un de mes amis étoit au Cap-François

depuis deux jours, & déjà le tableau de l'infortune des Nègres l'avoit affecté vivement. Un matin il entend du bruit dans la rue, il se met à la fenêtre. Que voit-il? Une semme Blanche, jeune, grande, belle, superbe, le modèle des graces, Vénus enfin, il le crut; en la voyant l'univers l'auroit cru. Erreur! c'étoit Tisiphone, elle s'élance hors de sa maison, l'œil en feu, les cheveux épars, un tison ardent dans les mains; elle court, que veut-elle? C'est une Nègresse qu'elle atteint. La malheureuse étoit nue jusqu'à mi-corps. La joindre, la renverser, l'accabler d'outrages, l'assommer de coups, lui déchirer le sein en vingt endroits avec l'infernal brandon; telles furent les fureurs de cette femme. Quel contraste! les slambeauxides Furies agités par le bras d'Euphrosine! Elle fut longue cette scène. Une femme barbare se lasse moins qu'un homme aux actes de méchanceté. La déplorable Nègresse ne sit pas un geste d'humeur; elle n'ouvrit pas la bouche; l'injustice ne lui arracha pas un murmure, la dou_ leur ne lui coûta pas une plainte. De quoi s'agissoit-il? Est-ce Médée qui venge sur Creisse l'infidélité de Jason? Est-ce Hécube qui rend à Polimnestor les tourmens qu'il fit éprouver à son fils? Non. C'est le déjeuner d'un chat angora oublié par cette Négresse.

(12) Que l'on consulte ceux qui ont des

habitations aux isses, & qui loin des lieux sont obligés de les faire régir par procureur » & l'on apprendra ce qu'ils pensent en général sur le compte de ces sortes de gens. Mais soyons justes; pour les bien connoître ce seroit aux Nègres que l'on devroit s'adresser.

(13) Voici la peinture que fait l'Abbé Prévôt de ces cases. Ces maisons, dit-il, ressemblent à des tannières d'ours ; les lits sont des claies plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos; les meubles consistent en quelques calebasses, & quelques petits plats de bois ou de terre, &c. V. Etablissement des François dans l'iste de St.-Domingue. Il continue. Son travail (du Nègre) est presque continuel; son sommeil fort court, nul salaire; vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a su réduire des hommes qui ne manquent point de raison & qui ne peuvent ignorer qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal. Ibidem.

Nécessaires! Eh! insensibles habitans, vous ne l'ignorez pas non plus. C'est à eux que vous devez ces tonnes d'or que vous aimez tant! Hommes ingrats! hommes insensés jusque dans votre biensaisance! des Nègres vous gagnent des cent mille livres de rente, & vous les traitez comme des chiens! Qu'un cheval de course

vous fasse gagner mille louis, l'animal est caressé, sêté, couronné de lauriers, porté en triomphe. Les couvertures les plus sines ne sont pas encore assez bonnes pour étancher sa sueur, & tandis que l'on accorde à peine au Nègre, dont les jours s'écoulent à vous amasser des trésors, de la morue rance pour toute nourriture, le cheval qui vient de vous procurer un argent qu'il vous sera reperdre demain, se délasse de la fatigue d'un quart-d'heure en savourant des biscuits dans du vin de Champagne.

En Angleterre, l'humanité s'étend jusque sur les bestiaux qui dovent être tués à la boucherie. On ne leur lie point inhumainement les jambes comme chez nous. Des dogues affamés n'ont pas le droit d'anticiper sur le supplice qui les attend. Eh bien! les Nègres des colonies angloises sont plus malheureux que les nôtres. Cependant ces Nègres ont les mêmes vertus. Pendant la dernière guerre de l'Amérique, un Nègre du colonel Langhedon suivoit son maître dans une marche pénible. Dans un moment où la fatigue se faisoit appercevoir sur le front du colonel. le Nègre lui dit : » Maître! vous donner bien du mal, » mais vous, combattre pour la liberté; moi so souffrir aussi avec patience, si moi avoir liberté » à défendre ». Le colonel la lui donna sur le

champ. Il n'y a point eu depuis de défenseur plus généreux, d'ami plus défintéresse, & de (erviteur plus fidèle. Il n'est point d'exemple qu'un Nègre ait payé par l'ingratitude le don de la liberté. Ils n'ignorent pas cependant qu'on ne leur rend que ce dont on n'avoit pas le droit de les priver. Oui peut, sans répandre des larmes, voir l'honnête Jacques, ce Nègre dont l'anecdote se trouve par-tout, l'approcher du Quaker bienfaisant qui vient de l'affranchir, & lui dire: Donne moi ta main, homme généreux! que je la porte sur mon cœur. Que ce soit-là le premier acte de cette liberté que tu me rends. O Anglois! ô peu les philosophes, faites encore cet effort : il est digne de vous. Conservez l'antique droit que vous avez acquis de donner l'exemple des grandes vertus. Eh! quel est cer effort? - De vous souvenir que les Nègres sont des hommes.



